

# THÉRAPIE FAMILIALE

Revue Internationale d'Associations Francophones



---

*Comité de rédaction :* Guy AUSLOOS, Lausanne — Jean-Claude BENOIT, Paris — Léon CASSIERS, Bruxelles — Yves COLAS, Lyon — Jean-Jacques EISENRING, Genève — Jacqueline PRUD'HOMME, Montréal.

*Comité scientifique :* C. BRODEUR, Montréal, Ph. CAILLE, Oslo, M. DEMANGEAT, Bordeaux, A. DESTANDAU, Menton, J. DUSS-von WERDT, Zürich, P. FONTAINE, Bruxelles, L. KAUFMANN, Lausanne, J. KELLERHALS, Genève, S. LEOVICI, Paris, J.-G. LEMAIRE, Versailles, D. MASSON, Lausanne, A. MENTHONNEX, Genève, R. MUCCHIELLI, Villefranche/Mer, R. NEUBURGER, Paris, Y. PELICIER, Paris, R.P. PERRONE, St Etienne, F.X. PINA PRATA, Lisbonne, J. RUDRAUF, Paris, P. SEGOND, Vaucresson, J. SUTTER, Marseille, M. WAJEMAN, Paris, P. WATZLAWICK, Palo Alto.

*Rédaction :* Prière d'adresser la correspondance à

Dr J.-J. Eisenring  
1633 Marsens  
(Suisse)

*Administration et abonnements :* Médecine et Hygiène  
Case postale 229  
CH 1211 Genève 4 (Suisse)

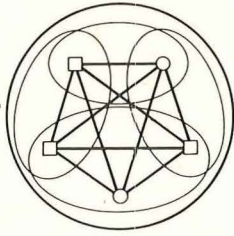
*Prix de l'abonnement annuel :*

Abonnements ordinaires :	SFR. 55.—	FF. 135.—
Bibliothèques et abonnements collectifs :	SFR. 65.—	FF. 160.—

*Pour Paiements :*

- Compte de chèques postaux : 12-8677, Genève.
- Société de Banque Suisse, agence des Eaux-Vives, 1211 Genève 6 —  
Compte No C 2 622 803.
- Au compte No 1251.10532.40 de Médecine et Hygiène, à la Banque de l'Union Occidentale, 47 avenue Georges V, 75008 Paris.

Tous droits de reproduction, adaptation, traduction, même partielles strictement réservés pour tous pays. Copyright 1980 by Thérapie Familiale, Geneva, Switzerland. Edité en Suisse.



# THERAPIE FAMILIALE

Vol. II – 1981 – No 1

## SOMMAIRE

### ARTICLES ORIGINAUX

<b>EDITORIAL</b> : Gregory Bateson (1904-1980) .....	1
<b>J.-C. BENOIT</b> : "Vers une écologie de l'esprit" .....	7
<b>M. SELVINI-PALAZZOLI</b> : Contexte et métacontexte dans la psychothérapie de la famille .....	19
<b>M. BOURGEOIS</b> : Structures d'attention .....	29
<b>Cl. BRODEUR</b> : Quand la réalité dépasse la fiction .....	39
<b>Y. COLAS, A.-M. COLAS et A. TARAQUOIS</b> : Des interventions directives aux paradoxales .....	57

## SOMMAIRE

### ORIGINALS

<b>EDITORIAL</b> : Gregory Bateson (1904-1980) .....	1
<b>J.-C. BENOIT</b> : "Steps to an Ecology of Mind" .....	7
<b>M. SELVINI-PALAZZOLI</b> : Context and Metacontext in Family Psychotherapy .....	19
<b>M. BOURGEOIS</b> : Attention Structures .....	29
<b>Cl. BRODEUR</b> : When the Reality surpasses the Fiction .....	39
<b>Y. COLAS, A.-M. COLAS and A. TARAQUOIS</b> : From the directive to the paradoxal Interventions .....	57

## EDITORIAL

### Gregory BATESON (1904-1980)

#### La Recherche du modèle qui relie les créatures vivantes

Les étapes de la vie scientifique de celui qui fut d'abord un biologiste, fils d'un éminent généticien, puis un ethnologue, puis quelque peu psychiatre, enfin longtemps éthologue auprès de diverses espèces animales, ces étapes se situent donc dans autant de milieux naturels. Ce parcours est jalonné de nombreuses études, découvertes et synthèses, marche "vers une écologie de l'esprit" pour aboutir au thème : "Mind and Nature : a Necessary Unity" (4).

Il y a trois ans, face au cancer dont il se savait atteint, Bateson s'isole pour la rédaction de son livre fondamental, refusant les soins : "Tout a une fin. Je pourrais aller jusqu'à quatre-vingts ans, mais de toutes façons, j'en suis à mes derniers rounds. Le type de drame qui préoccupe la profession médicale en présence du cancer d'un homme de soixante-treize ans est pour moi dépourvu d'intérêt, bien que je sois le principal intéressé" (6).

La co-évolution de la vie animale et de ses contextes naturels, puis de l'espèce humaine et de ses contextes culturels, tel est le champ de description interactionnel où la psychologie peut prendre place également. La réalité des échanges et des communications, tel est le domaine propre à ce qui globalement s'intitule sciences humaines.

Nous voudrions brièvement souligner quelques points de vue de Bateson, hommage de notre reconnaissance pour la réussite d'une œuvre qui guide tant notre réflexion que notre vie professionnelle et nos actes cliniques et thérapeutiques.

1. Un premier fait significatif réside dans son abord de la schizophrénie en tant que secteur clinique de la distorsion de la communication. Avec J. Haley, Don D. Jackson et J. Weakland, G. Bateson a su lever une part du mystère pesant qui entoure l'affection mentale la plus grave et la plus déroutante. Cette compréhension du modèle même de la déraison a pour base la découverte batesonienne des modes relationnels en double lien et les injonctions paradoxales marquant les milieux humains où la maladie se développe et s'aggrave. Ce fait se révèle comme historiquement capital pour les psychiatres et

même très généralement pour les praticiens et les intervenants concernés par les relations disfonctionnelles des groupes humains naturels, savoir les familles et les couples. En tant que psychiatres, nous comprenons bien Bateson lorsqu'il écrit :

“La conception physiologique continue à être si pesante que j'écarte simplement le terme “schizophrénie”. Je ne l'emploie que dans des colloques scientifiques, ou occasionnellement dans un contexte de recherche. Jamais quand le sujet est la thérapie” (8, p. 98). Et nous savons que le sujet essentiel est bien dans ce domaine celui de la thérapie.

2. Le mouvement anti-psychiatrique, dans son origine et sa permanence, constitue pour nous le rappel utile de notre coexistence troublée dans un monde dont la complexité effare chacun. Dans ce monde angoissant, nous savons que la culture scientifique et ses développements doivent être acceptés dans leur complexité vivante. Les praticiens du champ des sciences humaines sont incités par l'œuvre de Bateson à accepter une réflexion permanente et multiforme sur leurs actions. Les théoriciens doivent accueillir, à leur tour, la diversité étonnante des pratiques. La notion d'écologie des idées et des théories identifie des relations vivantes entre les thèses émises. Le thème de l'écologie des idées est entré dans nos réflexions, à ce niveau relativiste et globalisant à la fois. Nous reconnaissons l'impérieuse nécessité de certains moyens, tels les chimiothérapies dans les psychoses et nous continuons à accepter des théories partielles et même un peu trop formalistes, tels les schémas diagnostiques ou psycho-dynamiques, sous réserve bien entendu de leur intégration au plan ultime des fins poursuivies, ici l'amélioration fonctionnelle des systèmes vivants en crise. L'essentiel demeure notre conscience des potentialités évolutives des individus et des groupes naturels. Les conceptions éco-systémiques de Gregory Bateson nous aident à traduire cet optimisme dans les faits.

3. Le menu que je mange est différent du menu que je lis : cette méfiance vis-à-vis des mots s'impose aussi bien au plan du concret praticien qu'au plan de la pensée sur l'action. Bateson, lors de ses observations anthropologiques, a créé des notions, rarement des mots (par exemple : schismogénèse). Les thèmes de la complémentarité et de la symétrie apparaissent d'emblée (1) comme modèles de schémas interactionnels, outils à la fois dociles et définis. Nous lui devons l'intérêt porté au mot *contexte* et au préfixe *méta* et aux hiérarchies utiles à la clarté des réflexions : communication et communication sur la communication, méta-communication, contexte et méta-contexte, apprentissages 0 et I, et deutéro-apprentissage. Sa recherche sur la

complexité intégrative de l'expérience et du hasard est lumineuse. C'est encore lui qui a mis l'accent sur deux éléments fondamentaux d'une épistémologie des sciences de la vie : différence et niveau. Niveau, c'est-à-dire différence hiérarchique :

“Mon épistémologie ne peut se passer des deux points suivants (...) la notion de différence en tant que la seule “chose” qui puisse pénétrer notre sensorium et ainsi devenir partie des travaux de notre esprit et la notion de niveau, dans un sens russellien”. (8 p. 203)

4. L'engagement de l'intervenant-observateur dans la situation est la démarche fondamentale de la recherche batésonienne. Se placer au cœur des situations naturelles, telle est la similitude foncière de la démarche anthropologique et des interventions psychothérapeutiques. Le praticien ne peut-il développer lui aussi cette sorte de science naturelle des relations à la fois inédites et spontanées ? N'est-ce pas l'axe de tout progrès dans notre domaine ? Une fois encore l'exemple de la communication schizophrénique se révèle instructif. L'intervenant-observateur pourra comprendre le double lien lorsque lui-même se sera soumis à vivre cette relation paradoxale confusante. Il doit conserver alors tous les moyens possibles d'observation et de contrôle de ses observations. Bateson a photographié les Balinais, filmé les loutres et les dauphins, enregistré les psychotiques avec leurs familles et leurs thérapeutes. Les concepts et le travail systémiques s'appuient sur un matériel relationnel à la fois vécu par le praticien et jaugé par lui. Les faits de pratique et les faits de compréhension restent compagnons dans ces interventions. Ils voisinent avec certaines formes d'interventions comportementales, essais et erreurs, portant étude du système vivant. Bateson offre son bouquet de glaïeuls à la foide mère du schizophrène avec qui il se promène. Elle l'accepte en priant l'anthropologue de ne pas s'excuser puisqu'il est toujours possible de couper certaines fleurs lorsqu'elles se fanent (3).

D'où : équipe, notes, magnétophone, vidéo, glace sans tain, prescriptions . . .

5. La vigilance méfiante de Bateson vis-à-vis de la terminologie psychiatrique et psychodynamique s'exprime souvent, directement ou indirectement. La meilleure leçon, facile à retenir, n'est-ce pas celle d'un retour lucide à la naïveté de l'expérience et à la fraîcheur analogique des interactions comportementales, comme à la spontanéité des participants, thérapeute inclus ? A titre d'exemple ces lignes admirables pour définir ce que nous appelons projection :

“Il est probable que certains d'entre nous ont l'empathie des émissions d'autrui par imitation kinesthésique. Dans ce type de pensée.

le corps serait un analogue expérimental, un modèle qui copie les changements d'autrui (...). Il est également certain que les êtres humains emploient souvent des parties du monde extérieur comme modèles analogiques pour les aider à résoudre leurs propres problèmes intérieurs. En effet, de nombreux patients utilisent le thérapeute de cette façon" (5, p. 111).

Citons encore les Métalogues, apports admirables à une mise au clair des mots qui soit autre que simple jeu de mots (3). Il s'agit finalement de cette difficulté, de cet embarras que constituent les outils, même les plus utiles, tant dans la pratique que dans la réflexion. Embarrassés de nous-mêmes, de nos idées et de nos mots, et même de nos silences, ou de nos techniques les plus précieuses.

6. Ayant longtemps insisté sur la notion de différence et sur l'information, cette différence qui crée une différence, Bateson, dans son effort philosophique ultime, qu'il paraît vivre comme maintenant légitime, se tourne dans *Mind and Nature* vers "the pattern which connects", le modèle qui relie.

"Le modèle qui relie est un "méta-modèle", un modèle de modèle. La plupart du temps nous ne parvenons pas à la discerner. A l'exception de la musique, nous avons été habitués à considérer les modèles comme des choses fixes. C'est la méthode la plus facile et la plus paresseuse, mais c'est naturellement un non sens. La vérité est que la méthode correcte pour commencer à réfléchir au modèle qui relie est de le concevoir comme une danse de parties en interaction accessoirement entravées par différentes sortes de limites physiques, par des limites que les organismes imposent par habitude, et par la mention d'états et d'entités constitutives" (6).

Ce texte, en quelques phrases, révèle l'aboutissement — nous écrivions glorieux — d'une œuvre conduite jusqu'à cette admirable globalité, une réussite interrogative.

Le métalogue final ouvre en effet une nouvelle porte : "So what ?" Et alors ? Ensuite ? Et ainsi ? La fillette malicieuse et attentive reçoit cette réponse : "Mon opinion est que la création (the creatura), monde des processus mentaux, est à la fois tautologique et écologique. Je veux dire qu'il s'agit d'une tautologie lentement auto-correctrice" (4).

Les "vérités éternelles de la vie et de l'environnement" font l'objet de cette croyance paradoxale dans la valeur de la lucidité face aux mystères de la conscience, du sacré, de l'esthétique, "nos trois nouveaux principes". Une double description est nécessaire à la confrontation de l'ensemble contradictoire fondamental : "structure et processus".

## BIBLIOGRAPHIE

### G. BATESON

1. *NAVEN*. Editions de Minuit. Paris, 1971.
2. *Perceval le fou*. Payot. Paris 1975.
3. *Vers une écologie de l'esprit*. Le Seuil, T.I et 2. Paris, 1977-1980.
4. *Mind and Nature, a necessary unity*. Dutton, New York, 1979.
5. avec J. RUESCH. *Communication, the matrix of psychiatry*. Norton, 1968.
6. *Entretien avec Gregory Bateson*. Propos recueillis par Daniel Goleman. Psychologie, décembre 1978.
7. C.E. SLUZKI et D.C. RANSOM. *Double bind*. Grune and Stratton. New York, 1976.
8. M.M. BERGER. *Beyond the double bind*. Brunel. New York, 1978.

## 5èmes JOURNÉES DE LYON

Les 5èmes Journées Internationales de Thérapie Familiale  
de Lyon recevront

**VIRGINIA SATIR**  
les 13, 14, 15 mai 1982

sur le thème :

**"VERS LE CHANGEMENT AVEC LES MODELES SYSTEMIQUES  
ET DE LA CROISSANCE PERSONNELLE"**

**Organisation :** A.L.T.F. — Centre Hospitalier Spécialisé —  
Rue J.P. Perret — 69450 ST CYR au Mont-d'or  
Tél. : 822.42.22 poste 276



## **Avis aux abonnés**

A la fin de cette première année de parution, nous remercions nos abonnés et sommes sûrs de leur fidélité.

Ils recevront par la poste l'avis pour renouveler leur abonnement ainsi que les indications facilitant le paiement dans les différents pays francophones.

Faites nous savoir comment encore mieux répondre à votre attente.

*La rédaction*

## “VERS UNE ECOLOGIE DE L'ESPRIT”

J.C. BENOIT

Bateson est décédé durant l'été 1980. Son œuvre est d'une importance telle dans le domaine des sciences humaines qu'une seule question se pose à nous aujourd'hui : être soumis indirectement aux apports des théories de l'information et de la communication, ou faire l'effort d'un contact à la source et, par exemple, lire *Vers une écologie de l'esprit*, *Steps to an Ecology of Mind* (1972), désormais intégralement disponible en français (Editions Le Seuil). Le titre indique le projet de l'ouvrage, suivre à travers une série d'articles et de conférences le parcours temporel d'une recherche : de Bateson 1935, ethnologue en Nouvelle Guinée, jusqu'à Bateson 1970 à Hawaï auprès des dauphins, ayant fréquenté entre temps dans leur milieu naturel les Balinais, les loutres, les malades mentaux et les psychiatres, les cybernéticiens et, plus indirectement, les savants de la génétique et quelques autres des sciences naturelles, aussi bien que les logiciens, tels les anglais Russell et Whitehead, racines philosophiques qui demeurent une constante.

Citons les autres œuvres de Bateson : *La cérémonie du Naven* (Editions de Minuit), ouvrage anthropologique (*Naven*) écrit en 1935, *Communication, the matrix of psychiatry*, en collaboration avec le psychiatre J. Ruesch (1951), à l'occasion des années de travail de Bateson au Veteran Hospital de Palo Alto, *Perceval le fou* (1961, traduit chez Payot), présentation de l'autobiographie d'un malade mental anglais du milieu du siècle dernier. Un dernier livre vient de paraître : *Mind and Nature, a necessary unity* (Dutton).

Présenter l'ensemble d'études que constitue *Vers une écologie de l'esprit* est un plaisir et une notable responsabilité. Au premier abord, la pensée batésonienne semble se lier à une forme de procédé dialectique : toujours concevoir l'arrière-plan, le contraire, la critique, l'autre face et à un double niveau. Bien vite, la perfection de l'écriture et la précision rigoureuse entraînent le lecteur à faire, lui aussi, cet effort de synthèse interrogative.

L'écriture de Bateson allie rigueur et humour, interrogation et précision, concret et abstrait. Pour lui, la recherche est création, l'épistémologie est engagement et l'écologie l'emporte sur la technologie.

L'ouvrage commence brillamment par les sept *métalogues*, “conversations sur des matières problématiques” où la structure du

dialogue dans son ensemble est “relevante par elle-même pour le fond”. Il s’agit d’un père et de sa fillette, qui nous conduisent dans les entrelacs des nouvelles questions d’une nouvelle épistémologie, accordée à la nécessaire confrontation des lois de la forme et de celles de la substance. L’homme est inventeur de la nature comme de son environnement, idées et choses.

*Pourquoi les choses se mettent-elles en désordre ?* (1948). Tout le monde entend-il la même chose par ordonné et désordonné ? N’y a-t-il pas plus d’états désordonnés que d’états ordonnés ? Qu’est-ce qui permet aux choses et aux êtres de se distinguer ? Puis, *Pourquoi les Français ?* (. . . agitent-ils les bras quand ils parlent) (1951) aborde le thème du style et de la communication, les gestes et les mots et toutes ces conversations qui servent seulement “à dire aux gens qu’on n’est pas en colère contre eux”. La fillette poursuit ses questions naïves sur la relation. *A propos du jeu et du sérieux* (1953), le tricheur prend-il donc le jeu “au sérieux” ? Peut-on jouer avec tout ? Avec les clichés, par exemple ; mais ne nous aident-ils pas à penser ? La nécessité des règles contraste avec les découvertes dans le jeu. Vivre est-ce autre chose que découvrir les règles de la vie ? Que font les jeunes animaux quand ils jouent ?

*Jusqu’où va ton savoir ?* (1953) demande alors la fille à son père. La cybernétique apparaît : une information c’est en même temps la négation de l’information contraire. Un et zéro. Pour mieux comprendre utilisons l’exemple du “jeu des vingt questions” ! Dans la réalité disons sociale, connaître est plus difficile. On utilise le truc du sondage qui consiste à compter le nombre de flèches qui ont atteint la cible. On peut noter aussi les élèves avec cette méthode. Mais pour les idées ce genre d’addition ne marche pas, il faut multiplier. Le savoir, c’est plutôt un arbre qu’un tas. Enfin, si le père ne peut utiliser que le quart de son cerveau pour penser, c’est, dit-il, parce que les trois autres quarts sont déjà occupés par les leçons des professeurs, les idées des journaux, des revues et des livres et par ses propres réflexions inutiles. Il est aussi difficile de répondre à la question suivante : *Pourquoi les choses ont-elles des contours ?* (1953). William Blake injuriait ses contemporains parce qu’ils ne comprenaient pas quand il disait bien haut que les sages voient les contours des choses et, un peu plus tard, que les fous font de même. Bref, mettre ou ne pas mettre des contours aux choses, c’est peut-être ça la chose importante. Définir, dénommer ? Le jeu de croquet d’Alice aux Pays des Merveilles, avec des boules hérissons, des maillets flamants roses et des arceaux soldats baladeurs est l’illustration des embrouillaminis humains. La participation d’êtres vivants au monde complique sérieusement les choses. A cela, peut-on *faire* quelque chose et, d’ailleurs, qui dit qu’il *le faut* ?

La fillette grandit un peu : *Pourquoi un cygne ?* (1954) demande-t-elle à la sortie d'un ballet. Qu'est-ce qu'une métaphore, qu'est-ce qu'un sacrement ? Cette danseuse est "une sorte de" cygne, un *prétendu* cygne et même une sorte de sorte de cygne. Comment, devant la pensée analysante, se tiennent donc l'art et le sacré, le secret, le mystère et l'emprise ? Les savants refusent les mélanges entre le prétendu, le non-prétendu et le réel, mais... ils ne créent pas de ballets. Tout à fait sérieuse et plus sûre d'elle-même, la jeune fille pose enfin la question, pour le dernier et le plus long des métalogues, *Qu'est-ce qu'un instinct ?* (1969) qui fait s'écrouler, comme prévisible, la psychologie dite expérimentale, pré-cybernéticienne. Les principes explicatifs se sont multipliés, faisant oublier qu'ils ne constituent qu'une sorte de convention entre savants, lesquels décident d'arrêter les explications à un certain point : un principe explicatif c'est comme une boîte noire. La pensée ne cesse de s'infiltrer dans les choses et tente constamment de diviser et de classer. Mais il y a aussi les rêves, "ces morceaux de ce en quoi nous sommes faits". A côté du verbe, existent le langage analogique, l'image, le geste, la métaphore en lutte avec la comparaison.

Ces chapitres vifs et spirituels montrent le projet de Bateson, briser nos idées reçues, nous rendre sensibles aux choses elles-mêmes et aux relations entre les êtres. L'existence des sciences humaines dépend d'une dialectique permanente entre le réalisme et le nominalisme.

La deuxième section de l'ouvrage, *Forme et modèle en anthropologie*, comporte une réévaluation de l'expérience ethnologique de Bateson, dans les années 1932-1935, en Nouvelle-Guinée, auprès de la tribu Iatmul, puis à Bali en 1936. "Naven" est la synthèse d'un matériel intuitif et immédiat centré par la découverte cruciale des faits de "schismogénèse". *Contact culturel et schismogénèse* (1935) illustre ce processus de différenciation qui existe et se maintient à tous les niveaux d'un groupe social, entre hommes et femmes, jeunes et vieux, clan X et clan Y, aristocratie et peuple, etc... Concrètement cette schismogénèse se réalise selon deux catégories relationnelles. Dans une relation principalement *symétrique*, se différencient des moitiés, des similitudes, par exemple les clans, tandis que l'autre processus, *complémentaire*, crée des associations contrastées, par exemple parents-enfants. La symétrie peut s'exagérer en conflit, par exemple ascension dans la vantardise entre deux clans Iatmul. La complémentarité excessive pousse les statuts et les rôles à l'absurde, soumission et domination excessives, par exemple. La *réciprocité* va freiner la schismogénèse, les échanges égalitaires limitant les effets de symétrie ou de complémentarité. *Comment penser sur un matériel ethnologique ?* (1940) a pour premier point le "mysticisme" épistémologique que Bateson

éprouve depuis ses premières recherches. Fasciné par les faits de symétrie animale, de segmentation et de répétition des segments, il tente d'appliquer de façon extensive ces modèles naturalistes aux faits anthropologiques. Il constate, en bref, que les Iatmul nous font penser à la segmentation transversale que "nous trouvons chez les vers de terre, les homards et les êtres humains, etc."... car chaque groupe a ses cérémonies et ses secrets initiatiques où la différenciation métamérique est évidente : "les cérémonies pleinement développées au sommet du système sont encore reconnaissables sur leur forme de base aux niveaux inférieurs de plus en plus rudimentaires à chaque niveau, à mesure qu'on descend la série".

Citons seulement *Le moral des nations et le caractère national* (1942) où Bateson développe sa vision bipolaire des communautés et de leurs traits typologiques, pour rester sur le terrain ethnologique avec *Bali, le système de valeurs d'un état stable* (1949) où l'expression "état stable" indique bien les progrès des perspectives systémiques. Bateson rappelle qu'il a proposé en 1936 la notion d'"éthos", "expression d'un système culturel unifié d'organisation des instincts et des émotions des individus". Le mécanisme de la schismogénèse repose sur des boucles de régénération cybernétiques, ou des cercles vicieux (rétro-actions positives). Le chercheur constate chez les Balinais l'absence de tout phénomène de cet ordre. Le caractère balinais ne connaît ni la confrontation, ni la crise, mise ici en analogie avec l'orgasme. La mère excite sexuellement l'enfant mais, dès qu'un certain pallier est atteint, elle le repousse et devient neutre. De même pour la colère. Et "c'est le manque de point culminant qui caractérise la musique, le théâtre et les autres formes de l'art balinais". En état stable, les structures hiérarchiques sont rigides et il n'existe aucune possibilité de rivalité efficace entre individus. *Style, grâce et information* (1967) puis *Epilogue 1968*, chapitre ajouté à Naven, élargissent ces apports. La grâce, c'est l'intégration harmonieuse des "raisons du cœur" et des "raisons de la raison", le style c'est la transformation des actes dans les valeurs d'un code. La façon de faire l'emporte sur l'acte lui-même et il faut se garder des méfaits de la "stupidité" technologique. Les hommes de science éviteront pour leur part de mêler les niveaux d'abstraction sachant qu'un terme scientifique est "une classe d'explications et non pas une explication".

La troisième section, *Forme et pathologie des relations*, débute par : *Apprentissage et théorie du jeu*, sa première partie et la fin du premier volume de l'édition française.

*Planning social et concept d'apprentissage secondaire* (1942) après un hommage à Margaret Mead, épouse de Bateson jusqu'en 1950, décrit "l'utilisation délibérée des valeurs démocratiques" puis aborde la

définition des niveaux d'apprentissage et en particulier du deuterolearning, processus par lequel "nous apprenons à apprendre", habitudes aperceptives : "nous pouvons supposer que la névrose expérimentale est ce qui se passe lorsque le sujet ne parvient pas à réaliser cette assimilation". *Une théorie du jeu et du fantasme* (1954) rappelle les théories russelliennes des niveaux logiques : une classe ne peut être membre d'elle-même. Ainsi entre signe et signal se situe un hiatus logique : un drame "surgit au moment où les organismes goûtent au fruit de la connaissance, en découvrant que leurs signaux ne sont que des signaux" et non pas des signes assurés et définis. Les signaux peuvent être falsifiés, amplifiés, corrigés, etc. . . Des jeunes singes qui jouent perçoivent entre eux des signaux qui indiquent que leur combat est un non-combat. Quelque chose montre : "ceci est un jeu". Voilà qui implique un paradoxe russellien, discordance logique d'un combat entrant dans la catégorie des combats-non combats, pourtant d'un type logique moins général. D'autres modes comportementaux entrent dans cette catégorie : menace, parade, rituel. Ceci nous rappelle le métalogue sur l'art, "Pourquoi un cygne ? ", et nous prépare à la notion de double lien.

*La cybernétique du "soi", une théorie de l'alcoolisme* (1971) est pour Bateson une forme d'exercice de style dans le champ clinique, à la limite de la découverte et du jeu, mais si juste . . . A l'alcoolique, les Alcooliques Anonymes disent : ivre ou sobre, tu es et tu demeures alcoolique, tu dois reconnaître ta défaite totale. Par contre, l'alcoolique voudrait encore avoir un "soi" qui s'oppose énergiquement à la bouteille comme le lui demandent sa famille, ses amis, ses médecins. Ce déficit à la bouteille est considéré comme "outrecuidant" par les A.A. L'alcoolique ne peut maintenir indéfiniment la symétrie du conflit : il lui faut tester sa résolution. D'où le premier petit verre. Les A.A. disent : il faut toucher le fond, ce qui est d'ailleurs pratiquement impossible et il faut reconnaître que la lutte nécessaire est inégale contre un pouvoir supérieur au "soi". Injonctions paradoxales, double lien finalement thérapeutique.

*Les catégories de l'apprentissage et de la communication* (1964) comporte une revue des thèses batésioniennes sur les réponses à la question : dans chaque type d'apprentissage quel est l'ordre hiérarchique logique du changement en cause ? L'apprentissage 0 est l'accueil direct de l'information : la sirène sonne, il est midi. Pour les changements moins automatisés, l'organisme réalise des séquences d'essais et erreurs, phénomènes stockastiques qui définissent *l'apprentissage 1*, soit de type pavlovien réflexe, soit de type skinnérien opérant, actif. Mais la prise en considération du contexte de cet apprentissage est *l'apprentissage 2* (deuterolearning). Il se manifeste, par exemple, lorsqu'un

animal soumis itérativement à un contexte pavlovien montre d'autres comportements qu'un animal soumis à un contexte skinnérien. Bateson présente sa merveilleuse réévaluation relationnelle de la névrose expérimentale. Le chien en apprentissage 1 finit par apprendre aussi le contexte : "ici une discrimination est possible", apprentissage 2. Mais lorsque le cercle et l'éclipse se rapprochent trop, tout bascule : l'animal se trouve dans un contexte *différent*, où "il n'est plus question de discriminer, mais de deviner ou de répondre au hasard". Sa relation avec le contexte, c'est-à-dire avec le laboratoire et l'homme du laboratoire se trouve détruite.

De même que Bateson avait proposé une série d'analogies entre comportement animal et rêve humain, en tant que modes de communication, de même il passe ici au plan humain en proposant une place aux divers modes de processus inconscients et aux déterminations infantiles du caractère dans le thème élargi de deutero-learning. Quant à l'*apprentissage 3*, il semble être pour Bateson le niveau hiérarchique de la créativité humaine, depuis ses formes les plus quotidiennes jusqu'aux réussites de l'art. Ceci dans une sorte de dépassement des difficultés et des limites de l'apprentissage 2, conflits existentiels dont l'échec peut être la névrose ou la psychose ou une croissance supérieure.

Le tome II de l'édition française de *Vers une écologie de l'esprit* s'ouvre sur la suite de la troisième section et présente, sous le titre *Forme et pathologie des relations*, l'ensemble des textes consacrés à la schizophrénie.

C'est d'abord : *Vers une théorie de la schizophrénie* (1956), texte élaboré avec J. Haley, Don D. Jackson et J.H. Weakland, clef de voûte de l'édifice, vingt-cinq pages qui bouleversent nos conceptions et enrichissent définitivement la psychiatrie, la psychopathologie et la psychologie, par la description princeps du *double lien* (double bind), champ même de la schizophrénie où cette notion est initialement décrite. Qui lit avec attention cette contribution princeps, se penchant ensuite sur la clinique intrafamiliale des psychoses du sujet jeune, reconnaît l'intérêt crucial de la grille ainsi offerte pour un déchiffrement jusque là impossible.

Eclairer l'enthousiasme qui nous saisit devant ce travail fondateur, c'est d'abord rappeler que Bateson situe comme centrale dans toute son œuvre l'étude des paradoxes et des difficultés relationnelles issus des violations des lois logiques russelliennes dans la communication. Dans le débat pour le pouvoir, entre les parties, et entre certaines parties et le tout, la contradiction "chaque fois qu'elle apparaît dans le domaine de la communication, est tout simplement une contradiction dans les types logiques, le tout est toujours en méta-relation avec ses parties". Les doubles liens naissent lorsque les tentatives de contrôle réciproque

violent les frontières et négligent les hiérarchies. Le thème de la méta-communication a été particulièrement étudié dans l'ouvrage "Communication, the social matrix of psychiatry", publié en 1951 avec le psychiatre J. Ruesch, base préliminaire à la description du double lien avec les notions de convention, de codage et de contexte, dans la communication, rejoignant constamment celle de deutéro-apprentissage, pour les espèces supérieures.

Ainsi, Bateson était devenu en quelque façon thérapeute dans l'univers psychiatrique du Veteran Hospital de Palo Alto. Il devient l'animateur, de 1952 à 1962, de cette brillante équipe de chercheurs, qui présentent au moins 70 publications sur les thèmes variés de la communication. L'ouvrage *Double bind*, de C.E. Sluzki et D.C. Ransom (Grune and Stratton, New York, 1976) comporte un long texte historique de Jay Haley, traçant l'histoire de cette extraordinaire aventure.

Ici, le texte princeps sur le double lien dit clairement la complexité logique et communicationnelle de l'univers familial des schizophrènes et décrit l'acquisition de conduites paradoxales : "Ce qui singularise le schizophrène, ce n'est pas d'utiliser des métaphores mais d'utiliser des métaphores non répertoriées" (ou plutôt, disons "non marquées comme telles"). Et surtout, ses habitudes de communication non conventionnelles se montrent appropriées au contexte familial dans lequel il vit.

Les six ingrédients des situations de double lien méritent, pour la clarté de leur description, un retour au texte lui-même et à son exceptionnelle précision. On sait que les premiers points concernent les injonctions paradoxales opposées, données bien classiques. Les deux derniers points méritent également intérêt. Le point 5 souligne le caractère vital de la situation, ce qui manque bien entendu dans les recherches simulées en laboratoire, et le point 6 indique qu'un seul élément explicite du contexte, même mineur, peut suffire à recréer toute la situation chez un sujet accoutumé à la subir.

Ainsi, chacun puisera, dans ce texte, des éléments inducteurs de réflexion et de travail clinique. Soulignons encore la lumière apportée sur la typologie pathologique de la communication, constatée par les auteurs dans les trois grandes formes de la schizophrénie et, finalement, le rattachement de la sémiologie de chaque cas de psychose à une signification dans l'environnement familial particulier.

Citons enfin ces phrases finales : "Beaucoup de trouvailles thérapeutiques qui se sont avérées efficaces semblent avoir été intuitives. En ce qui nous concerne, nous partageons l'ambition de la plupart des thérapeutes, qui attendent le jour où ces coups de génie seront assez bien compris pour devenir tout à fait courants et systématiques". Ceci



concernait certaines interventions paradoxales à l'égard de psychotiques.

*Epidémiologie d'une schizophrénie* (1955) nous entraîne en quelques pages, avec Bateson ethnologue-thérapeute, au domicile de la mère d'un schizophrène, en compagnie de celui-ci. Il s'agit d'une admirable observation, petit tableau de maître où se dévoile la domination de la mère, sous l'apparente bienveillance.

Le texte *Double bind 1969* est la contribution de Bateson à un symposium à Washington, où il défend son point de vue novateur, échappant à des formulations réifiantes du double lien et de la tension relationnelle qu'il implique. Il note, à ce propos, que la tendance "transcontextuelle", c'est-à-dire une sensibilité particulière aux analogies, s'observe aussi bien chez le créateur que chez l'individu porteur de troubles mentaux. Les situations les plus contraignantes sont celles qui imposent une révision perceptive, c'est-à-dire finalement des actes nouveaux ou, en cas d'échec, une désorganisation mentale.

*Dynamique de groupe de la schizophrénie* (1960) insiste sur les contextes où se développent les comportements schizophréniques : certaines familles même apparemment normales et, ajoute Bateson, tels hôpitaux dont le fonctionnement leur est bien comparable. Les traits cliniques ont des relations étroites avec les comportements appris dans une relation prolongée avec le contexte familial, expérience fondamentale "d'être puni précisément parce que l'on appréhende correctement le contexte de son propre message". Pour plusieurs membres de cette famille, les messages sont reçus comme s'ils étaient toujours différents de ceux que tel participant pensait transmettre et tout se passe comme si le patient "se sacrifiait lui-même pour maintenir l'illusion sacrée que ce que son père ou sa mère dit a un sens". Jamais une alliance stable n'est possible dans ces familles. Chacun vit la discordance des échanges, c'est-à-dire l'expérience continue d'une négation de soi.

La question de la place de la génétique dans le déterminisme de la schizophrénie se situe, pour Bateson, dans le même champ que les problèmes de l'apprentissage ou que ceux de l'évolution des espèces. Ici le thème crucial de la discontinuité et de la hiérarchie logique trouve maint exemple : élément et contexte, contexte et méta-contexte, choses ou êtres et mots, membres d'une classe et nom de cette classe, messages et méta-messages, métaphorique et littéral, etc. . .

*Exigences minimales pour une théorie de la schizophrénie* (1959) critique une vision morcelante des individus et des relations. Pour Bateson, les frontières individuelles, les formes d'apprentissage, les déterminants ou acquis génétiques sont à la fois définis et intégrés dans des ensembles systémiques et liés dans des contextes qui les englobent.

Bateson biologiste se refuse d'isoler l'individu vivant, hors de son environnement. Tous deux évoluent simultanément et changent réciproquement.

L'espèce-cheval a changé dans une relation évolutive simultanée avec le milieu-herbe. L'évolution de leurs relations a créé les modifications de leurs morphologies. Les ensembles aux rythmes évolutifs repérables sous nos yeux, par exemple une famille où apparaît un schizophrène, montrent leurs difficultés systémiques. Leur rigidité homéostatique est l'obstacle qui les fait échouer. Cette règle que "la constance et la survie d'un système plus vaste sont maintenues par des changements survenant dans les sous-systèmes qui le composent" va leur poser des problèmes insolubles.

Quittant le champ psychiatrique, Bateson illustre dans la quatrième section de l'ouvrage, *Biologie et évolution*, sa méthode dialectique à propos du champ interne des organismes. Il revient sur la question des échanges entre processus héréditaire et processus évolutif des espèces. L'information et le contexte sont des déterminants très généraux apportés par les perspectives cybernétique et systémique : "Les messages matériels ou informations passent d'un contexte à un autre contexte. Dans les autres sections de ce livre j'ai mis l'accent sur le contexte d'où émane l'information, là j'insiste surtout sur l'état interne de l'organisme, considéré comme un contexte *dans lequel* l'information doit parvenir". Le point d'entrée du spermatozoïde définit le plan de symétrie bilatérale de l'œuf, mais la piqûre par un poil de chameau . . . le fait également. L'essentiel est ici le contexte interne qui renferme une *question immanente*, c'est-à-dire une non-structure en attente de structuration, une *potentialité non impérative de changement*.

Ceci nous conduit à la cinquième section, *Epistémologie et écologie*, explicitation de la vision naturaliste globalisante de Bateson qui maintient une hiérarchie par plans et niveaux dans les faits de nature : "au déterminisme physique qui caractérise notre univers, et toujours en conformité avec lui, il faut ajouter un déterminisme mental. Ce dernier n'a rien à voir avec un quelconque surnaturel, car il est conforme à la nature même du monde macroscopique de manifester des caractéristiques mentales. Le déterminisme mental n'est pas transcendant mais immanent ; il se manifeste avec le plus de force et de complexité dans les domaines de l'univers qui sont vivants ou qui comprennent des êtres vivants". Ces dernières phrases disent la présence du "mental" dans le physique, c'est-à-dire la présence des formes intégrant les substances. La complexité supérieure des formes vivantes est d'autant plus élevée hiérarchiquement que leurs structures immanentes se multiplient les unes par les autres au lieu de s'ajouter.

Chacune de ces études, présentées entre 1967 et 1970, mériterait une réflexion particulière que nous n'évoquerons que brièvement.

La première, *Explication cybernétique* (1967), suit ce thème : le contrôle est une restriction et "l'explication cybernétique est toujours négative", par rapport à l'explication causale "en général positive". La boule A frappant la boule B cause le mouvement de celle-ci. Par contre, le choix de telle pièce de puzzle comporte de nombreuses restrictions, de forme, de couleur, de dessin, c'est-à-dire des choix multiples de prépositions de type : ("P" et "non-P"). Par ailleurs, l'information peut être minime, le contexte lui donnera sa valeur et son énergie peut-être importante, comme dans l'exemple cher à Bateson : si je donne un coup de pied à un chien plutôt qu'à une pierre . . . Certes les sous-systèmes ont aussi leurs limites énergétiques, mais plus importants à étudier sont les contrôles dus aux rétro-actions et aux redondances. Ainsi considérée sous ses aspects négatifs de limite ou de restriction, l'information prend cette qualité particulière de définir plus précisément le fait individuel et ses particularités relationnelles. En quelque sorte : refuser le connu.

Dans *Redondance et communication* (1968) Bateson défend d'abord la thèse du maintien et même de l'enrichissement du langage analogique chez l'homme, par rapport aux autres mammifères et, ceci, malgré le développement spécifique du langage digital. Différenciation accrue entre signal et bruit, proximité perçue entre redondance et signification, accroissement des capacités d'apprentissage et complexité croissante de l'environnement, intrication du génome et de la création, tous ces faits manifestent l'extension des processus du codage communicatif humain. Par exemple, le rêve reste une expérience bien définie du pas qui sépare les messages métaphoriques vis-à-vis du langage verbal. Tandis que ce dernier nous apporte les expériences cruciales, entre autres, de l'"assertion indicative simple" et du "non" simple. Plus encore que les parallèles entre le langage animal et le rêve — en soi passionnantes — ou entre la logique onirique et celle des arts, il s'agit selon Bateson d'indiquer la naissance essentielle d'une distance croissante entre les signaux et leurs référents, première étape de différenciation logique de la classe et de ses membres.

Si dans les deux études suivantes, *But conscient ou nature*, et *Effets du but conscient*, commencent à s'exprimer les thèmes "écologiques" qui marquent la fin de l'ouvrage, par contre dans *Forme, substance et différence* (1970), à la mémoire de Korzybski, Bateson fait un pas de plus vers la question : quelle est la nature de l'esprit ? Ou, pour reprendre la formule même de Korzybski, qu'est-ce qui fait que *la carte n'est pas le territoire* ? Bateson montre, une fois après maintes autres fois, comment Lamarck a conçu le renversement transformiste, qui détrône l'esprit d'une position considérée comme initiale : "Le

renversement de l'échelle fit que ce qui avait été jusque là le principe explicatif de toutes choses — c'est-à-dire l'esprit au sommet — devient désormais la chose à expliquer". Les théories cybernétiques, des systèmes et de l'information, depuis un peu plus de 30 ans, se donnent cette tâche de dire un peu mieux ce que peut être *la nature de l'esprit*.

Dans la question de l'évolution des espèces, cette réflexion part de la définition de nouvelles *unités de survie* qui sont toujours des entités souples : organisme dans son environnement.

L'exemple territoire et carte montre que l'essentiel de ce qui passe de l'un à l'autre, ce sont des indications de différences. Une différence n'existe pas, au sens propre du terme. Elle se manifeste dans une comparaison, ou plutôt dans une relation. Toute autre que l'énergie, la quantité ou la chose en soi, elle est un point de vue, ou encore une information. Plus exactement, une information "c'est une différence qui crée une différence". Ce qui se déplace le long des axones du système nerveux ce sont des "nouvelles d'une différence".

Bateson reprend la distinction de Jung entre le *pleroma*, univers des forces, des impacts et des causes directes, et la *creatura*, où "les effets résultent précisément de la différence". L'information et l'entropie négative étant identiques, on peut donc passer de la *creatura*, Esprit considéré en général, à un esprit particulier, c'est-à-dire une forme, un système vivant, une relation. Le bûcheron, sa hache et l'arbre constituent une telle unité systémique, c'est-à-dire une action dont le but est atteint par progression dans des essais et erreurs, et des actions et rétro-actions. Une unité systémique est ainsi une *unité d'esprit*, de même qu'il existe des *unités de survie évolutive* dans le champ des espèces en relation avec leur environnement. L'esprit est ainsi immanent au vaste système biologique que constitue l'éco-système. L'esprit se constitue vers le dehors, comme du dehors vers le dedans, en fonction de hiérarchies systémiques et éco-système.

Ces conclusions se précisent dans la sixième section, *Crise dans l'écologie de l'esprit* et plus particulièrement dans l'étude *Pathologies de l'épistémologie* (1969). La question provocatrice : "Y-a-t-il des idéologies vraies ? ", concerne le paradoxe du relativisme culturel. Le scientifique qui se consacre aux sciences humaines doit chasser l'erreur épistémologique qui ferait oublier l'immanence de l'esprit dans le monde de la *creatura* : "le monde de la *creatura* est cet univers explicatif où les effets sont produits par des idées, essentiellement par des différences". Cette *écologie de l'esprit* est née des conceptions cybernétiques, systèmes de boucles où circulent des différences et des transformations de différences, alimentées par l'énergie de l'organe receveur et non de l'alimenteur, avec auto-correction par essais et erreurs soit dans le sens de l'homéostasie soit dans celui de l'emballe-

ment. Un ordinateur pense-t-il ? Ce qui pense c'est le système entier : "l'homme *plus* l'ordinateur *plus* l'environnement".

La crise écologique contemporaine est décrite dans *Les racines de la crise écologique* et dans *Ecologie et souplesse dans la civilisation urbaine* (1970). Elle naît du haut degré de civilisation technologique associé malheureusement au manque de souplesse dans les relations avec l'environnement. L'orgueil (hybris) technologique veut faire admettre l'existence d'une seule voie, disons quantitative. Or la souplesse sociale est une ressource énergétique aussi précieuse que bien d'autres. Elle module les effets de la spécialisation grâce au maintien d'une "potentialité non engagée de changement".

Tel est le message final de ce très grand livre, ardu mais cohérent, précis et divers. Nous ne pouvons éviter que les idées de la science et de la technique fassent partie de notre propre système social. Nous baignons en elles. Mais le thème de la souplesse écologique fait aussi partie de ce tout : "les idées écologiques contenues implicitement dans nos plans sont presque plus importantes que ces plans eux-mêmes".

Après ce message, si proche des préoccupations de ces années-ci, c'est dans son dernier livre, écrit peu avant sa mort, *Mind and Nature, a necessary unity*, que Bateson transmettra la synthèse de son œuvre scientifique, à la fois multiple dans sa substance et magnifiquement globale dans ses thèmes ou sa forme. Ce fut l'existence d'un chercheur au contact des êtres qu'il étudiait, se fondant avec eux dans leur univers, participant lucide de leur écologie pour les connaître, attentif à leurs valeurs pour les comprendre. Malgré le foisonnement actuel dans la pensée biologique, il est peu d'œuvres d'une si haute densité et d'une si bouleversante nécessité.

*J.-Cl. Benoît*

Psychiatre des hôpitaux  
Centre hospitalier spécialisé  
54, avenue de la République  
94800 Villejuif (France)

## CONTEXTE ET METACONTEXTE DANS LA PSYCHOTHERAPIE DE LA FAMILLE

Mara SELVINI-PALAZZOLI

L'importance fondamentale du contexte dans lequel a lieu toute communication inter-humaine, verbale et non verbale, est une acquisition assez récente de l'investigation socio-psychologique, socio-psychiatrique et même de la neuropsychologie (Benedetti 1969). On a donc acquis que toute communication tire sa signification du contexte dans lequel elle a lieu ; ou mieux, que le sens de chaque communication sort de la matrice contextuelle dans laquelle elle se développe et qu'elle définit. Je me réfère ici au principe ou à la loi du contexte, "pour laquelle, mots, phrases, constatations et comportements acquièrent une signification en rapport avec la situation dans laquelle ils sont observés, c'est-à-dire en rapport avec des circonstances particulières qui, à un moment donné entourent une (ou plusieurs) personne(s) et influencent leurs comportements". (English et English 1958). Qu'on observe un exemple, même banal : si un client entre pour la première fois dans un magasin, le rapport vendeur-client se développe suivant un système organisé de rôles, de buts, de règles du comportement bien différents de ceux qui pourraient entrer en jeu, mettons, si ces mêmes personnes se trouvaient dans les locaux de leur parti politique pour décider d'une action syndicale. Mots, phrases, comportements, consonnants dans un cocktail-party ne seraient sûrement pas consonnants dans une cérémonie religieuse. *Un contexte se constitue à l'intérieur d'une situation précise qui implique une finalité (ou but) déterminée et une certaine distribution des rôles* (Ferraresi, 1970). On pourrait alors conclure qu'un contexte déterminé devrait, par règle, stimuler, chez ceux qui sont en communication, des dispositions, des propos et des expectatives conformes à la situation contextuelle. Dans la réalité, souvent, ce phénomène ne se produit pas. On peut même observer que, supposé implicitement ou explicitement un certain contexte communicationnel, ceci peut être vécu (de la part de certains ou de tous les participants) comme un contexte complètement différent. La déviation de la communication, le manque d'importance, la fragmentation et la confusion des significations seront alors d'autant plus graves qu'on sera moins averti du changement survenu ou de la discordance du contexte. La caractéristique de chaque contexte est de donner, implicitement ou

explicitement, une règle (ou des règles) à la relation ; par voie de conséquence si le contexte change, les règles qui le caractérisent changent également. Prenons comme exemple facilement observable de glissement de contexte le déroulement d'une table ronde ; la convocation même, autour d'un thème, en définit la règle. Un certain nombre de personnes (présümées) expertes de l'argument, se réunissent avec des buts concordants : exposer leurs opinions et écouter attentivement celles des autres pour les confronter et les discuter ensuite afin d'apporter, tous ensemble, une contribution au thème proposé. Le fait de discuter, dans ce cas, même s'il implique évidemment une différenciation et une opposition dans le dialogue, suppose une attitude de collaboration qui laisse au centre de l'intérêt l'argument en question. Au contraire, on observe habituellement que, au contexte de *collaboration* se substitue le contexte de *compétition*. Ce glissement défocalise l'argument, le met en marge comme un prétexte. Le phénomène qui apparaît alors est un *trouble de l'attention* des participants. L'attention devient flottante et partielle. Le retour à l'argument en cause, après chaque déviation ou changement, ne se vérifie pas selon la norme : les déviations mêmes, au lieu de devenir enrichissantes quand on revient au thème de départ, se résolvent en désordre et obnubilation.

Dans les choses dites par les collègues, chacun — ayant comme but seulement de prévaloir —, cherchera les points faibles pour attaquer ou renforcer sa propre thèse, laissant perdre tout le reste. L'interaction, collective au départ, se fragmentera facilement en dyades qui mèneront le combat pour rester "au-dessus" plutôt que "en-dessous" opposition typique, à mon avis, de la régression à la violence dyadique.

Il y a quelque temps, le président d'une table ronde doué du sens de l'humour arrêta d'autorité la discussion (faisant suite à l'exposition des points de vue de chacun des participants) qui continuait inlassablement dans une confusion de fragmentations, de déviations, de malentendus réciproques. Ce président proposa qu'on reprenne depuis le début, avec une variation. Puisque chacun avait déjà présenté sa thèse, chacun était libre d'exposer, de la façon la plus fidèle possible, ce qu'un collègue avait dit. La discussion commencerait après ces exposés. Les protestations, les hurlements, les expressions scandalisées de ceux qui entendaient relater leur thèse par un collègue empêchèrent de continuer ! La table ronde se conclut en queue de poisson mais avec la constatation significative que personne n'avait véritablement écouté les autres, seule prémisses pour qu'on puisse travailler à un problème commun.

L'exemple cité semble assez démonstratif pour introduire le concept de glissement de contexte dans la psychothérapie de la famille.

On doit à un groupe de chercheurs des USA dirigé par L. Wynne d'avoir éclairé le trouble du contexte communicationnel dans la psychothérapie familiale.

On sait que L. Wynne, directeur du National Institut of Mental Health de Bethesda, se consacre avec ses collaborateurs depuis 1954 à une étude approfondie. Cette étude, basée sur des méthodes extrêmement spécialisées, a pour objet les troubles de la communication inter-humaine avec investigation spécifique des troubles de la pensée et de la communication dans la famille de patients schizophrènes. Dans cette recherche, on donne une importance particulière aux troubles de l'attention (vue comme la capacité de se centrer et de se maintenir sur des idées, des sentiments, des points de discussion particuliers), capacité qui s'avère insuffisante à un degré variable dans les groupes familiaux avec des patients schizophrènes.

L'attention optimale, dite attention focalisée est décrite comme ayant les caractères suivants : elle est centrée sur le point focal, réduit la conscience de ce qui n'est pas essentiel ; elle est maintenant orientée vers un but vers lequel on se dirige de nouveau après chaque séparation, déviation ou changement. La conclusion se dessine une fois qu'on a atteint une compréhension significative en profondeur. Si l'attention focalisée perdue, aussi bien les aspects les plus vastes que les détails les plus petits d'un problème peuvent être examinés.

De nombreux processus très conscients de la connaissance, de la mémoire et de la perception travaillent au service du but choisi.

Plus riche sera l'information fournie à l'attention, plus complexe et différenciées seront les élaborations et les intégrations possibles. Ces caractéristiques de l'attention focalisées constituent une accumulation des fonctions du moi qui opèrent aussi bien dans les actes intrapsychiques que dans les comportements transactionnels. Du point de vue de la transaction, il faut avoir un point de départ pour la communication verbale et non verbale, car les deux personnes doivent s'efforcer de partager le même point focal d'attention. Cette capacité de partager le foyer de l'attention est l'ingrédient fondamental dans la validation consensuelle et dans l'interprétation partagée, c'est-à-dire "la vérification de la réalité". Néanmoins, précise l'auteur dans un autre travail (Morris et Wynne, 1965), partager les foyers de l'attention au moins à un degré minime, *requiert un contexte de confiance* : confiance que le fait de travailler ensemble à un problème puisse amener à quelque chose de potentiellement valable et significatif.

Nous voici au concept de contexte dont, suivant la ligne tracée par L. Wynne, il est nécessaire de mettre au clair quelques prémisses. Lorsque deux ou plusieurs personnes se réunissent pour discuter d'un



problème, l'approche de ce problème se fait sur trois niveaux. (Haley souligne que l'acte de communiquer implique la définition de sa propre relation avec l'autre personne : c'est-à-dire que communiquer signifie : mettre à quelque niveau des règles qui concernent la nature du comportement qui se manifesterà dans cette relation).

Les trois niveaux d'approche d'un problème dans un groupe de discussions sont :

1. les réponses immédiates
2. le développement d'un thème
3. le contexte

La méthode utilisée par Wynne et ses collaborateurs était basée sur des réunions de thérapie familiale conjointes. Le point de départ était toujours *un commentaire du thérapeute* qui – dans le système organisé, et qu'on présumait accepté, pour collaborer avec confiance à l'éventuelle solution des problèmes – semblait digne de valeur et de considération de la part des participants. Dans cette situation, il semblait approprié que les participants répondent aux commentaires du thérapeute et se donnent la peine de clarifier et de développer leurs idées, car ce processus de clarification avait été défini par le thérapeute comme but principal des séances conjointes. (On remarquera que le thérapeute donne des règles pour la communication et en assume la responsabilité, tandis que les autres participants, de leur côté, devaient les reconnaître et les accepter). Ceci mettait à l'épreuve la capacité des membres de s'engager *délibérément* dans une participation communicationnelle où les points proposés par le thérapeute pouvaient être explorés, éclaircis et résolus ensemble.

Bien que les réponses immédiates fussent examinées et évaluées, leur importance se révéla moindre et souvent trompeuse car, à des réponses immédiates apparemment consonnantes au problème proposé ("c'est vrai ! il faut étudier ce problème . . . ! En effet, c'est comme vous le dites . . . ! ") faisaient suites des développements du thème souvent contradictoires ou absolument à côté de l'argument proposé.

On donne alors une grande importance au niveau 2, c'est-à-dire à l'analyse du développement *thématique* de la discussion et au niveau 3, c'est-à-dire au *contexte*. Des thèmes bien formulés sont essentiellement des commentaires appropriés au point de discussion, (ou de courtes expositions) qui sont développés et menés à leur terme avec une conclusion significative. L'évaluation complète de la façon dont les thèmes se développent dans une discussion est un élément très important pour l'analyse de la communication. Mais les sujets sont proposés et développés dans le cadre d'unités de communication plus vastes : les

niveaux contextuels. “Par contexte nous voulons entendre tous les éléments qui influencent la communication sans être, d’habitude, exprimés explicitement . . . ! ” Dans notre cas spécifique, nous avons un contexte si parents et thérapeute partagent les prémisses autour desquels ils se rencontrent et également les devoirs et les buts de la séance familiale. Sans un minimum de partage du cadre de référence (contextuel) les malentendus et les déraillements de la communication sont inévitables.

La confusion augmente encore si les participants ne sont pas conscients de l’absence d’une proposition ou d’un cadre de référence commun, car alors il est impossible de surmonter sa mystification. Ces difficultés sont plus graves qu’on ne le pense dans les relations psychothérapeutiques et psychanalytiques individuelles<sup>1</sup>. Au contraire, si la confusion sur les buts et la structure du contexte de la relation est au moins partiellement reconnue, il est possible de corriger à temps, même le malentendu le plus grave. Ainsi ceux dont les propos étaient opposés deviennent conscients de ce fait et arrivent à réexaminer leurs différentes valeurs et prémisses.

Bateson a parlé de faillite de la communication aux niveaux de métacommunication, caractéristique des familles de schizophrènes. Certaines familles peuvent être absolument claires au niveau de la réponse immédiate comme du sujet, mais n’avoir rien en commun en ce qui concerne le contexte. Dans ce cas, l’accord apparent des réponses immédiates et des niveaux thématiques augmente la confusion car on présume (faussement) avoir un contexte commun. Au contraire, si l’harmonie fait défaut dans les réponses immédiates ou le développement des thèmes, on remarque plus facilement l’existence de confusions et de malentendus.

Dans notre travail psychothérapeutique — bien que rarement centré sur des familles avec des schizophrènes — le glissement du contexte thérapeutique tel qu’il a été défini par Wynne, semble un phénomène très fréquent. Prenons un contexte typique qui souvent, dans notre expérience, contamine le contexte thérapeutique : c’est le contexte de l’enquête judiciaire. Dans le contexte d’une enquête judiciaire, la règle qui définit implicitement la relation n’est pas seulement le fait qu’on précise et qu’on différencie les rôles entre celui qui fait l’enquête et celui qui en est l’objet, *mais aussi* la règle des buts opposés. La règle du premier étant de “découvrir” et celle du second de “cacher”. Il faudrait revoir les “Actes” du procès de Jeanne d’Arc et le fait que, à la fin elle a

<sup>1</sup> Difficultés qui augmentent à mon avis dans l’analyse personnelle de jeunes candidats à la profession de psychanalyste à cause de l’ambiguïté inhérente (en pratique sinon en théorie) à la situation, même entre deux niveaux contextuels complètement différents : contexte psychothérapeutique et contexte didactique. Ce sujet mérite, à mon avis, une étude systématique.

été confiée au bras de la loi et au bâcher comme conséquences inévitables de la confusion des contextes. Ceux qui menaient l'enquête attendaient (et espéraient) que l'accusée cache et nie, mais leur exaspération et leur confusion étaient grandes face à un comportement prophétique, discordant mais qui était à l'unisson des accusations avancées contre elle. Un tel cas risquerait aujourd'hui dans une époque plus évoluée, le recours à une expertise psychiatrique . . .

Toujours dans le contexte judiciaire, comme exemple de parfaite adhérence au contexte et aux transactions qui en résultent sur le plan verbal et non verbal entre l'inquisiteur et l'accusé, il faut lire les pages mémorables de Dostoïevski dans "Crime et Châtiment" concernant le "duel" entre Porfirij, le juge et Raskolnikof, l'assassin.

Pour en revenir à la différence de contexte dans la psychothérapie de la famille, voyons un exemple commun. Le patient désigné (spécialement s'il présente un symptôme socialement mal accepté) se vit, au début du traitement, comme l'accusé : les autres membres de la famille étant ses accusateurs. Le rôle de juges est automatiquement attribué aux thérapeutes. Ces derniers, absorbés par leur souci de refuser ce rôle, ". . . peuvent faire l'erreur de ne pas éclaircir le changement de contexte qui s'est transformé en judiciaire, de thérapeutique qu'il était. S'ils n'éclaircissent pas ce point et s'identifient à l'"accusé" ils perdent définitivement leur rôle thérapeutique et confirment par leur comportement le changement du contexte : une salle de tribunal au grand complet avec ses avocats de défense! Si les thérapeutes, interdisant les accusations contre le patient, se fixent sur les parents et sur leurs relations, ce sera à leur tour de vivre le contexte du tribunal non plus du côté des accusateurs mais des accusés. Dans d'autres cas, le glissement du contexte est plus subtil et susceptible de mettre en danger, si on ne l'éclaircit pas, la poursuite de la thérapie.

Voici un exemple typique dont nous avons fait l'expérience. Le mari d'un jeune couple en conflit, avec un projet de séparation légale de la part de l'épouse, s'adresse au centre pour une série d'entretiens qui — avec l'aide des thérapeutes — lui permettraient de mettre au clair les problèmes de base. Le mari se montra motivé à entreprendre à tout prix une thérapie de couple pour sauver son mariage. Il était préoccupé du sort de leur enfant de quatre ans. La femme, réfractaire au début, accepta les colloques d'exploration. Au cours des premières séances, les époux exprimèrent calmement, sans violence verbale, les raisons de leur mésentente. Les thérapeutes dans une attitude neutre, se limitèrent à récolter des informations en posant des questions.

Voici ce qui se produisit au début de la troisième séance. Le mari arrive vingt minutes après sa femme. Il ne s'excuse point et ne justifie

nullement son retard. Place en vrac manteau et écharpe sur un fauteuil. Contrairement aux autres séances, il se montre irrité. La femme dit que, pendant la semaine, ils ont eu une dispute “différente des autres” et que son mari s’est adressé à un avocat (lui qui se déclarait hostile à cette seule idée . . .)

Si nous analysons le comportement du mari au début de la séance, nous pouvons clarifier le sens des messages dans le cadre d’un changement de contexte. Evidemment, le mari qui avait voulu la psychothérapie ne s’était pas inséré dans ce contexte. Son retard, son impolitesse, son irritation au début de la séance, lancés comme des reproches aux thérapeutes, annonçaient d’une part sa motivation non thérapeutique, et d’autre part sa déception de n’avoir pas trouvé dans les deux premières séances le contexte auquel il s’attendait et qu’il avait si patiemment organisé : la réunion dans le bureau de deux avocats experts en mariage, choisis et payés pour l’épauler dans son conflit, si poli et courtois avec sa femme dont il soulignait les “torts”. Ce que la femme avait annoncé prouvait la déception de son mari. Déjà après la deuxième séance, oubliées les belles manières, il avait cherché un *vrai* avocat pour remplacer ces deux incompetents !

Une fois donnée la définition du contexte thérapeutique dans un rapport de confiance “qui permette de travailler ensemble à un problème pour aboutir à quelque chose de potentiellement valable et significatif”, l’existence de ce contexte doit être continuellement vérifiée (métacontexte). Métacontexte signifie : connaître et faire connaître explicitement le contexte. Donc, connaître dans quel contexte ont lieu les transactions entre les participants, de quel contexte ces transactions dérivent-elles leur signification. “L’étude du comportement humain se déplace alors de l’étude *inférée* (de inférer) de l’esprit (dynamique intra-psychique dans le sens analytique) aux manifestations *observables* de la relation transpersonnelle” (Watzlawick, Beavin et Jackson, 1967).

Le véhicule de ces manifestations est naturellement la communication verbale et non-verbale. De ceci dérive le métacontexte, c’est-à-dire le fait d’en connaître *sur* le contexte en clarifiant à chaque instant la situation dans laquelle on se trouve et cela s’explique à travers la métacommunication, c’est-à-dire grâce au fait de communiquer *sur* la communication qui a lieu entre les participants (revoir l’exemple tiré de

notre expérience : que communique le retard du mari, le fait qu’il ne s’excuse guère, son irritation ? ). Remarquer ces communications, faire un commentaire qui ouvre une discussion sur l’effet pragmatique qu’elles ont sur les autres, signifie métacommuniquer. Car c’est seule-

ment en communiquant sur la communication et sur le contexte dans lequel elle a lieu que les messages acquièrent une signification qu'on peut élucider et contrôler.

La règle du métacontexte est essentielle dans chaque rôle thérapeutique : l'oublier signifie inévitablement pour le thérapeute, se faire écartier de son rôle. Mais dans le cas spécifique de la thérapie de la famille cette règle est encore plus importante et plus urgente que dans d'autres thérapies. Il n'y a pas de temps pour remédier à cette omission tout se précipite très vite, même en une seule séance. Irritation, peur, déception, sentiment d'inutilité coalisent tous les membres de la famille dans la décision d'interrompre cette expérience. Ce fait, étant survenu plusieurs fois, nous a obligés à une prise de conscience. Ainsi nous avons pu constater que les faillites "précocissimes" des thérapies familiales ont diminué, dans notre expérience en mesure inversement proportionnelle de l'attention que nous avons prêtée au contexte et à son application technique. Ceci prouve que : *rester dans la confusion des contextes équivaut à rester dans la confusion des significations*. Cette affirmation dépasse la psychothérapie et est valable pour tous les contextes inter-humains.

## RESUME

*L'auteur définit d'abord le principe du contexte (ou loi du contexte), en précisant que la signification de toute communication interpersonnelle est en rapport avec le contexte dans lequel elle a lieu. Toute relation interpersonnelle est caractérisée par son contexte selon un système préalable de règles données. On décrit ensuite ce qu'est le contexte au cours des psychothérapies familiales. Durant ce type de traitement on remarque fréquemment des "glissements de contexte", d'autant plus dangereux dans la mesure où ils ne sont guère avertis par les participants. Lors d'une psychothérapie, la connaissance et la maîtrise du contexte — c'est-à-dire le métacontexte — sont des éléments nécessaires à la réussite du traitement.*

## SUMMARY

*The A. defines the context principle (or the context law). The meaning of every interpersonal communication emerges within the context in which it develops. A context characterizes all interpersonal relations, according to an implicit set of rules. He describes the context during the family psychotherapy. During this type of therapy a change of context takes place frequently. This change is all the more dangerous*

*as it passes unnoticed by members. To know the metacontext — that is to say to clarify the context — and get it under control is an essential rule in family psychotherapy.*

#### BIBLIOGRAPHIE

1. BENEDETTI, G. : *Neuropsychologia*, Feltrinelli, Milano, 1969.
2. ENGLISH, H.B., ENGLISH, A.C. : *A comprehensive Dictionary of Psychological and Psychoanalytic Terms*, Longmans, Green and Co, London, 1958.
3. FERRARESI : *Psicoterapia Pedagogia Sociaterapia Relazione al séminario di psichiatria comunitaria e socioterapia*, Milano, 16-17 maggio 1970.
4. MISCHLER, E.G., WAXLER, N.E. : *Family interaction processes and schizophrènia. A review of current theories. "Int. J. psych."* 2, 4 1968.
5. MORRIS, G.D., WYNNE, L.C. : Schizophrenic offspring and parental styles of communication, *Psychiatry*, 28, 1 1965.
6. RUSCONI, S., SERVINI, P.M. : Il transfert nella co-terapia intensiva della famiglia *Riv. Psicol. anal.*, 1, 1 1970.
7. WATZLAWICK, P., BEAVIN, J.H., JACKSON, D.D. : *Pragmatics of human communication*, Norton Inc., New York, 1967. *Une logique de la communication*, Le Seuil, Paris, 1972.

## B.A. BA paradoxaux

- *Je mens*
- *Je fais semblant*
- *Je suis fou*
- *Aime moi*
- *Sois spontané*
- *Tu dois t'autonomiser*
- *(Le propos contenu entre ces parenthèses est faux)*
- *Nous nous entendons pour nous disputer*
- *Dis vraiment tout ce que tu penses*
- *Vous sortirez de l'hôpital quand vous serez bien intégré.*
- *Je ne le reprendrai que quand il sera vraiment guéri.*
- *Il s'aperçoit que sa fiancée était un homme (et vice-versa).*
- *Le clown était le voleur d'enfants*
- *"J'envisage de rester peut-être sûrement toujours avec toi" dit à son épouse un mari après une aventure extra-conjugale.*
- *La mère d'une jeune fille psychotique de 35 ans au 18ème psychiatre intervenant après 15 ans d'évolution :*  
*"Avant d'entrer en psychiatrie, ma fille n'avait pas les idées absurdes et insupportables qu'elle a aujourd'hui, Alors docteur, il faut que vous lui enleviez ça de la tête".*

## STRUCTURES D'ATTENTION

Marcel BOURGEOIS<sup>1</sup>

### INTRODUCTION

*Le projet préalable de la Revue tel que certains avaient pu le lire dans le Bulletin des années précédentes, prévoyait la subdivision de son contenu en divers centres d'intérêt : textes de base de portée théorique et historique essentielle, textes cliniques, exposés plus épistémologiques, points de vues techniques, etc. . .*

*L'attitude pluri-disciplinaire qu'implique la référence à la Théorie du Système Général nous paraît aussi justifier la publication de textes touchant aux grandes disciplines fondamentales qui alimentent le courant de pensée systémique.*

*C'est en particulier le cas de l'Ethologie que nous abordons dans ce numéro par un texte de Marcel Bourgeois sur Mickaël R.A. Chance. Ce dernier nous a manifesté son enthousiasme à l'idée d'être ainsi diffusé dans des milieux aussi éloignés au départ, de ses préoccupations théoriques, tandis que l'auteur de l'article — qui a bien voulu nous admettre au sein du Conseil d'Administration des G.E.S.Y.S. (Groupe d'Etude des Systèmes) — tient à mentionner sa seule intention : diffuser en attirant le regard des autres sur un domaine dont il ne se déclare pas spécialiste. C'est cependant la preuve la plus sympathique de l'ouverture d'esprit systémique.*

Y.C.

En cherchant à comprendre les raisons et les modalités de la cohésion sociale dans les sociétés de primates (singes et hommes) Michael R.A. Chance a montré que la dominance n'est pas une propriété du seul dominant mais une propriété de la relation entre les individus et qu'elle pouvait tout aussi bien être imputée au dominé.

Il s'est dit que si un individu de rang inférieur s'écartait devant un supérieur, c'est qu'il prévoit le mouvement de celui-ci. Il lui apparut alors que la structure des relations hiérarchiques se fondait sur l'attention des inférieurs à l'égard des supérieurs.

<sup>1</sup> Ingénieur Conseil en organisation.



D'où l'idée de caractériser la cohérence d'un groupe social par sa structure d'attention : qui fait attention à qui (et à quoi), avec quelle intensité (ou fréquence), et comment ?

## TYPOLOGIE DES STRUCTURES D'ATTENTION

L'observation a conduit Chance à établir une typologie simple des structures d'attention fondée sur les distinctions que l'on peut faire :

- entre les stratégies de défense des individus dans le groupe,
- et entre les modalités du contrôle social de l'attention que les individus portent à leurs congénères.

- Les structures d'attention sont dites "*centriques*" si les individus comptent sur tout sur un individu central pour les protéger d'un danger extérieur et sont donc attentifs surtout à cet individu afin de coordonner leurs mouvements avec les siens. Elles sont dites *acentriques* si les individus comptent plutôt sur l'environnement pour assurer leur protection et sont donc attentifs aussi et surtout à cet environnement.

- Par ailleurs, les structures d'attention sont dites *agoniques* lorsque l'attention sociale est contrôlée par la crainte à l'égard des individus dominants. Elles sont dites *hédoniques* lorsque l'attention sociale est contrôlée par l'intérêt que suscitent les exhibitions (displays) des autres.

Structures d'attention	Agonique		Hédonique	
	Centrique	Homme  Babouins Macaques	Homme  Chimpanzé Gorille	
Acentrique	Homme  Patas Langur Drill et Mandrill	Homme  Orang-Outan		

Les diverses espèces de primates manifestent des comportements sociaux qui les font classer dans l'un des quatre types de structures d'attention résultant de cette double distinction :

- centrique – agonique
- centrique – hédonique
- acentrique – agonique
- acentrique – hédonique

Seule l'espèce humaine manifeste des comportements sociaux correspondant aux quatre types.

### CARACTERISTIQUES DES STRUCTURES D'ATTENTION

Chez les primates non humains étudiés généralement en semi-liberté dans de larges enclos, l'attention considérée est surtout une attention visuelle à des congénères actuellement présents dans le champ de vision.

Les observations faites dans ces conditions permettent de caractériser comme suit les types de structures d'attention :

CENTRIQUE	ACENTRIQUE
<p><i>En cas de danger extérieur,</i></p> <p>les individus se resserrent autour du mâle dominant situé en haut de la hiérarchie et coordonnent étroitement leurs mouvements avec les siens.</p>	<p>le groupe éclate temporairement, chacun se mettant à couvert dans l'environnement ou en cherchant son salut dans la fuite.</p>
<p><i>La position du corps et de la tête des individus,</i></p> <p>est <i>plus</i> fréquemment orientée vers l'individu dominant que dans d'autres directions.</p>	<p>est <i>moins</i> fréquemment orientée vers l'individu dominant que dans d'autres directions.</p>
<p><i>Les distances physiques entre les individus,</i></p> <p>sont faibles et stables.</p>	<p>sont importantes et très variables.</p>
<p><i>La distribution statistique des distances physiques entre les individus</i></p> <p>est peu dispersée, unimodale et stable avec les variations de l'environnement physique.</p>	<p>est très dispersée, multimodale et se déforme lorsque les objets de l'environnement sont déplacés.</p>

CENTRIQUE	ACENTRIQUE
<p><i>L'attention</i></p> <p>est captée en permanence par un individu qui devient central même lorsque le danger est aboli, ou bien est captée à chaque instant par l'individu qui la sollicite le mieux par ses exhibitions (displays).</p> <p><i>La cohésion du groupe</i></p> <p>est forte car l'attention est concentrée.</p>	<p>est dispersée entre les congénères et les objets de l'environnement.</p> <p>est faible car l'attention est dispersée.</p>
AGONIQUE	HEDONIQUE
<p><i>La régulation de l'attention sociale</i></p> <p>se fait par la crainte du dominant.</p> <p><i>L'attention</i></p> <p>est dépendante de l'individu dominant, qui est à la fois le défenseur le plus sûr contre les dangers extérieurs, et le membre le plus à craindre du groupe (il dispose des plus grandes canines et son seuil d'agressivité est bas).</p> <p><i>La tension nerveuse</i></p> <p>est élevée et le demeure en permanence. Les individus sont constamment en alerte. Ils sont à la fois fortement stimulés et fortement inhibés. Leur réflexe de sursaut est inhibé (vigilance faible). La tension est d'autant plus forte qu'elle concerne une relation avec un individu de plus haut rang. Des activités de déplacement (actions non consciemment contrôlées, sans intérêt en elles-mêmes mais jouant un rôle dans l'évitement) permettent de réduire la tension dans le système nerveux moteur. Les sujets, dont le niveau de tension croit au-dessus du supportable, fuient le groupe et perdent sa protection.</p>	<p>se fait par l'intérêt suscité par les exhibitions (displays) des autres et les appels mutuels.</p> <p>se porte sur l'individu central s'il y en a un, mais pour peu de temps car l'individu central change. Grande liberté d'attention.</p> <p>est basse en moyenne. Elle varie beaucoup et pour des raisons très variées. Elle se déplace très vite lorsque l'attention est attirée ailleurs.</p>

## AGONIQUE

### *Les positions relatives des individus dans l'espace*

reflètent leur statut social (sauf dans la hiérarchie) et se conforment à un équilibre social. Le mâle dominant attire les autres parce qu'il les défend mais il les effraie aussi ce qui les tient à distance. Le fait que le référent soit aussi en même temps positif *et* négatif crée un conflit.

Toutes les relations sont conflictuelles dans un groupe agonique et le conflit approche-évitement se traduit par une perpétuelle fuite retournée (reflexive escape).

Quand un dominant se déplace :

- les individus plus proches du centre se retirent dès qu'il approche même si son attention n'est pas dirigée vers eux. Il reviennent ensuite vers le groupe.
- les plus éloignés à la périphérie observent rapidement le dominant et si celui-ci ne se déplace pas vers eux ils continuent ce qu'ils faisaient sans se soucier de lui.
- les autres ne changent pas de position mais manifestent un comportement de déplacement excessif. Ils font ainsi semblant d'être occupés à autre chose mais ne cessent de surveiller le dominant, sans attirer son regard et sans le provoquer.

### *Les contacts physiques entre les individus*

sont strictement ritualisés et ne réduisent pas la tension.

### *Les comportements des individus*

sont pris dans un système coercitif et réglés de manière à réduire la probabilité d'affrontement avec le mâle dominant et avec les autres sujets supérieurs.

Les individus gèrent le conflit permanent par des stratégies appropriées :

## HEDONIQUE

varient énormément. Les individus se séparent puis se retrouvent périodiquement pour des séances d'exhibition mutuelle et de contact qui refont la cohésion du groupe.

sont périodiques, fréquents, chaleureux. Ils réduisent la tension.

sont très libres, gratifiants et variés. Hors des moments de regroupement les individus vont à leurs affaires seuls ou par deux ou trois. Leurs relations sont réciproques, ils se renvoient les exhibitions (displays).

- ajustement de la distance au centre,
- évitement de la provocation,
- posture et gestes de soumission, de déférence, d'apaisement . . .
- contre menaces calculées,
- coupure (cut-off) et déflexion du regard, détournement de l'attention vers des inférieurs.

*Les interactions sociales*

sont fixes mais toujours interrompues. L'impossibilité de soutenir le regard du dominant sans le provoquer conduit à couper l'interaction dès qu'elle s'établit (cut-off). Ceci supprime la source du conflit entre approche et évitement et rend au comportement sa flexibilité. Mais ceci ferme aussi le canal d'information sur la menace et explique le maintien de la tension à un niveau élevé.

*La concentration prolongée de l'attention sur un objet ou sur un aspect de cet objet*

est pratiquement impossible. Tout est sacrifié à l'évitement conflictuel de l'agression. De plus, les coupures incessantes entraînent une discontinuité de l'attention qui interdit toute concentration.

L'intelligence est concentrée sur un seul objet : prédire les conséquences des actes sociaux (contrôle spatial des mouvements, incidence des actes des autres et des actes propres). Elle ne peut pas s'intéresser à quelque chose qui dépasse l'environnement social établi et immédiat.

*La variété des comportements est faible*

Répertoire limité et répétition fréquente des mêmes actes, les individus

sont flexibles et peuvent être développées. La cohésion sociale est fluctuante, les relations sociales évolutives. Les individus s'intéressent ensemble à des éléments de leur environnement (coopération). Les comportements sociaux sont auto-entretenus : ils s'engendrent et se poursuivent réciproquement.

est fréquente.

Les individus contrôlent leur attention sociale et ils s'intéressent à des objets de façon prolongée sans que cela ait de conséquences sociales directes.

est très grande.

Répertoire étendu et dispersion des

## AGONIQUE

n'étant adaptés qu'à un petit nombre de circonstances, leur domaine de viabilité est faible (spécialistes).

### *Chez les hommes, le langage*

est limité par un code restreint qui interdit tout discours hors situation. On n'a pas besoin de former les phrases pour se faire comprendre, car on renvoie directement aux données actuelles (petit nègre). L'emploi du langage est subordonné aux relations tacites (non verbales) et en est une extension.

### *Le développement de l'intelligence*

est compromis

Les individus sont rivés à leur problème social et privilégient l'information intérieure.

Le fait d'être absorbé par la relation exclut toute véritable transmission d'un contenu entre les individus. Le champ d'attention est restreint. La diversion est impossible.

Les comportements sont rigides (stéréotypés, programmés)

· L'apprentissage s'effectue par punition-récompense. L'attention y est plus portée sur le "maître" que sur ce qu'on apprend.

## HEDONIQUE

comportements.

Les individus sont bien adaptés à un grand nombre de circonstances (opportunistes).

est étendu et les discours peuvent être littéraires, c'est-à-dire détachés des relations qui les portent (contexte pauvre).

est favorisé.

L'attention dégagée des nécessités sociales exclusives devient flexible. Elle se dirige vers les anomalies de l'environnement, ce qui engendre la curiosité, laquelle entraîne la manipulation des objets, d'où découle le développement de l'aptitude et de l'intérêt. La relation ne faisant pas problème, les individus se transmettent des contenus.

Les individus anticipent, explorent, préparent les réponses à l'avance, jouent, simulent, posent et résolvent des problèmes (combinatoire) et utilisent des objets à des fins multiples dans des situations variées (abstraction, généralisation).

Les individus se livrent par intérêt à l'apprentissage mutuel en portant plus leur attention sur ce qu'ils apprennent que sur celui qui le leur apprend.

## STRUCTURES D'ATTENTION COMPLEXES

Les modalités centriques et acentriques, agoniques et hédoniques constituent en même temps :

— des relations sociales d'une certaine nature,

- des comportements individuels d'un certain type
- des aspects d'une même personnalité des individus,
- et un mode de fonctionnement des systèmes sociaux.

Dans le même groupe on peut observer des caractères agoniques et hédoniques, des centres d'attention secondaires, des référents positifs (leaders recherchés) et négatifs (agressifs évités), d'autres qui sont tantôt l'un et tantôt l'autre.

Mais dans un groupe donné, dans un contexte donné, une modalité domine généralement.

Même dans les espèces agoniques les individus ont probablement le potentiel pour développer des comportements hédoniques. Leur attention oscille constamment entre la crainte et l'intérêt, mais la flexibilité hédonique n'a pas le temps de se manifester dans les temps de répit trop brefs. Il faudrait libérer les sujets de leur obligation d'attention sociale pour que cette flexibilité se déploie.

Chez l'homme, le problème se complique encore en raison :

- de l'utilisation du langage (porteur de contenus plus ou moins littéraires)
- de l'extension de la notion d'attention (la présence effective et même l'existence réelle des êtres auxquels ont fait attention n'est plus nécessaire)
- de l'emploi de média de communication divers (qui abolissent les distances physiques en créant souvent une distance psychologique)
- de la variété des contextes dans lesquels se déroule l'existence de chacun des individus
- et des manipulations de l'attention dont l'homme est spontanément capable (leadership chez les jeunes enfants, charisme) ou qu'il peut apprendre (conduite de réunions, comportements politiques élaborés) et auxquelles il se livre pour s'intégrer socialement et pour capter l'attention des autres dans la compétition sociale.

*Marcel Bourgeois*

Conseil de Gestion  
4, rue Gilbert-de-Guingand  
78000 Versailles (France)

## RESUME

*En 1967, l'ethologue et anthropologue anglais Michael R.A. Chance découvre que la structure d'attention était le fondement de la hiérarchie chez les primates. Ses recherches et celles de ses disciples sur les structures d'attention de groupes animaux et humains – en particulier d'enfants – ont permis de définir avec précision quatre types principaux de structure d'attention dont cet article résume les caractéristiques.*

## SUMMARY

*In 1967, Michael R.A. Chance, an English ethologist and anthropologist, has discovered that attention structure is the basis of primate rank order. Researches conducted by himself or his disciples on attention structures in groups of animals and humans – especially children – have led to precisely define four major patterns of attention structure, the characteristics of which are resumed within the present article.*

## BIBLIOGRAPHIE

- 1975 *Social cohesion and the structure of attention*. In : *Biosocial Anthropology*, Ed. R. Fox. ASA Studies Malaby Press.
- 1976 *The social structure of attention*. With R.R. Larsen (eds). John Wiley, London.
- 1977 The organisation of attention in groups. In : *Methods of inference from animal to human behaviour*. Ed. : M. Von Cranach Mouton/Aldine.
- The infrastructure of mentality. In : *Ethological Psychiatry : Psychopathology in the context of Evolutionary Biology*. Ed. M.T. Mc Guire and L.A. Fairbanks. NY, Grune and Stratton.
- Status referents in long-tailed macaques (*Macaca fascicularis*). With G.R. Emory and R.G. Payne. *Primates* 18, No 3, 1977, pp. 611-632.
- 1979 Social relations and the operation of intelligence. *Biology and Human Affairs* 44, 15-21.
- The behavioural dimensions for the operation of intelligence. M.R.A. Chance. Reprinted from *Re-evaluational cultural foundation inc. Proceedings of the seventh international conference on the unity of the sciences*, Boston, 1978.
- 1980 Chance M.R.A. The social structure of attention and the operation of intelligence. In *The Exercise of Intelligence (The biosocial predonditions for the operation of intelligence)*. Ed. Eric Sunderlad and Malcolm T. Smith Garland S.T.M.M. Press.



*Quelques conseils d'un collègue expérimenté (Whitaker) destinés à nous aider, nous thérapeutes familiaux, à échapper à l'infarctus, au suicide ou au scepticisme :*

- 1 – mettre au second plan tout autre que soi
- 2 – apprendre à aimer
- 3 – accepter ses impulsions
- 4 – plutôt s'amuser avec son conjoint qu'avec ses enfants
- 5 – casser ses stéréotypes
- 6 – apprendre à reculer comme à avancer
- 7 – considérer l'impuissance comme l'arme suprême
- 8 – “construire des relations de longue durée afin de pouvoir éprouver le sentiment de haine en toute sécurité”
- 9 – accepter de grandir jusqu'à sa mort
- 10 – partager une commune folie avec quelqu'un de sûr.

Couramment difficile à mettre en œuvre, une intervention familiale comme celle demandée par la mère d'Ezra, (celui-ci : 34 ans, en psychothérapie depuis 5 ans, sans amélioration de sa “schizophrénie”). Whitaker n'accepte que lorsque la mère consent à la venue des grands-parents. Trois heures d'entretien et de recueil soigneux d'informations : tout va bien dans la famille. Le thérapeute se tourne vers le “schizophrène” et lui dit, épuisé : “Vous êtes le petit fils d'une famille où tout est parfait. C'est impossible ! ”. Le patient répond alors : *Je vais vous raconter l'histoire en cinq minutes. La mère de mère est la sœur aînée du père de père. Elle a obligé son petit frère à imposer à mon père de devenir rabbin, et maintenant ils sont tous en train de m'obliger de devenir un étudiant Hassédite”*.

Whitaker ajoute qu'il aurait pu poursuivre fort longtemps un travail avec la famille nucléaire sans découvrir les problèmes des grands-parents.

Carl Whitaker – *The Hindrance of Theory in clinical work in Family Therapy. Theory and practice.* Edited by Ph. J. Guerin. Gardner Press. New York 1976, p. 164 – pp. 185-186.

## QUAND LA REALITE DÉPASSE LA FICTION

Claude BRODEUR<sup>1</sup>

Dans une équipe de travail sur le discours familial, nous avons pris l'habitude, en le développant, de traduire ainsi le terme "double-bind" : "un double message contradictoire contraignant". Utilisant le procédé de figuration de certains structuralistes comme Levi Strauss, nous proposons, pour nous représenter le mécanisme du "double-bind", la figure suivante : + | -. On reconnaît aisément, dans les deux signes + et -, les deux messages contradictoires : la barre | entre ces deux signes vient indiquer l'impossibilité absolue d'une méta-communication sur l'un et l'autre de ces deux messages contradictoires.<sup>2</sup>

Il se peut que, dans notre manière de formuler notre position théorique nous ayons quelque peu élargi le concept de "double contrainte". Les auteurs ont déjà, il est vrai, assoupli ce concept en effectuant un transfert du paradoxe logico-mathématique au paradoxe pragmatique : tandis que le premier se développe au strict plan de la logique abstraite, le second n'existe qu'en référence à la pratique d'un discours engagé dans l'action concrète.<sup>3</sup> A ce niveau pragmatique, les exemples qu'on donne appartiennent toutefois habituellement au discours d'un individu qui, dans le même moment où il affirme quelque chose, produit une affirmation contraire sur sa première affirmation.<sup>4</sup> Nous pensons, pour notre part, qu'il faut prendre le discours d'une famille dans son unité organique et systémique ; et qu'on doit alors considérer comme "double contrainte" toute unité de discours, que cette dernière implique une seule personne ou plusieurs individus, qui met en place "deux messages contradictoires". Tout cela, bien sûr, à condition que ces deux messages soient "contraignants" pour une famille déterminée,

<sup>1</sup> Professeur à l'Université de Montréal, Ecole de service social, case postale 6128, succursale "A", Montréal, Québec, H3C 3J7, Canada.

<sup>2</sup> Dans son article : "Théorie de la communication, théorie des systèmes et structuralisme" (*Thérapie Familiale*, vol. 1, No 1, p. 29-42), C. Ganry rappelle à juste titre l'étroite parenté qui existe entre la théorie des systèmes et "un certain courant structuraliste européen" (38). Pour notre part, nous nous rattachons plus particulièrement à un chercheur comme C. Levi Strauss, qui poursuit ses analyses de la réalité mythique en construisant, comme en phonologie, des "systèmes de position".

<sup>3</sup> Watzlawick, P., Helmick, J., Jackson, D., *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972, p. 187-95.

<sup>4</sup> *Idem.* p. 213.

dans la mesure où celle-ci se trouve alors mise dans l'impossibilité d'en sortir par le moyen d'une méta-communication.

Nous avons plus spécialement réfléchi sur le mécanisme de la "double contrainte" à l'occasion d'une thérapie familiale absolument dramatique. Cette famille tenait un discours qui n'avait vraiment rien à envier à celui d'une pièce de théâtre que nous venions de voir : "Qui a peur de Virginia Woolf ?" de Edward Albee. La seule différence entre les deux discours, celui de notre famille et celui de la pièce de théâtre, vient du fait que notre malheureuse famille vit son drame dans sa plus dure réalité, tandis que l'auteur, dans son œuvre, introduit du jeu entre les antagonistes<sup>5</sup>.

Au sujet de cette famille, nous nous sommes surtout interrogés, en équipe, sur les toutes premières entrevues d'une thérapie ; mais nous avons également suivi de près cette thérapie depuis son commencement jusqu'à sa terminaison.

En cours de route, nous avons, par ailleurs, poursuivi une expérience nouvelle et extrêmement intéressante. Par le moyen d'une courte période d'observation au domicile même de cette famille, nous avons pu constater, en effet, que cette dernière utilisait, dans l'emploi des espaces domestiques, un langage tout à fait analogue à celui que nous entendions en entrevue.

Dans ce texte, notre intention n'est pas de reprendre la théorie de la "double contrainte". Nous voulons tout simplement rendre compte, en nous tenant au plus près possible du discours même d'une famille en thérapie, d'une situation dans laquelle un groupe familial se trouve absolument coincé.

Nous le faisons en nous référant à un double discours : 1) le discours verbal et non-verbal proféré lors d'une entrevue familiale et 2) le discours propre à l'aménagement et l'utilisation des espaces domestiques par la famille.

## 1. LE DISCOURS D'UNE FAMILLE EN ENTREVUE<sup>6</sup>

Il s'agit d'une famille nombreuse qui comprend, outre le père et la mère, huit enfants dont les âges s'échelonnent de six à vingt ans. Il y a six garçons pour deux filles.

<sup>5</sup> Cette pièce de théâtre est interprétée dans "*Une logique de la communication*", p. 149-86.

<sup>6</sup> Sur une douzaine de séquences analysées d'une entrevue d'une heure, je n'en ai retenu que quelques unes. Dans une recherche, il est important de faire la preuve que toutes les parties d'un discours collectif obéissent à un même mécanisme ou sont construites conformément à une même structure. Il a suffi, dans ce texte, de sélectionner les séquences les plus exemplaires.

Dès le début de la première entrevue, l'hostilité familiale connaît un premier débordement. "La première des choses, dit le père, la semaine dernière, quand je suis venu ici, j'ai pas parlé beaucoup, j'ai parlé un petit peu, puis ce que j'ai dit, bien, je me suis fait dire, en m'en allant dans la voiture, avec les enfants, que j'avais menti, que j'avais pu mentir sans bouger".

Le père fait, de ce grief, "le première des choses", comme s'il s'agissait d'un fait fondamental. Il pose initialement ainsi la question de la vérité dans cette famille.

Sa position personnelle — on dirait mieux : individuelle — c'est d'être dans la vérité : "je suis encore convaincu d'avoir dit rien que la vérité".

Mais la mère, qui semble avoir déterminé les rôles dans la famille, pose tout à fait autrement le problème de la vérité. "Ce qui est étonnant, dit-elle, c'est que tu voudrais me faire admettre des choses que tu penses, pour dire ensuite que c'est la vérité".

Si, dans son for intérieur et conformément à sa pensée individuelle, le père est "convaincu" d'avoir dit "la vérité", la mère lui rappelle que, dans le système de pensée familiale, il n'y a point place pour une vérité communément acceptée : ce qui est vrai pour l'un est faux pour l'autre.

Il y a ensuite un court échange entre le père et la mère durant lequel chacun affirme son intention de dire toujours "la vérité". Ces intentions se trouvent, cependant, tout de suite annulées du fait que chacun, de toute manière, dit toujours "le contraire". Si, par hasard, on dit la même chose, c'est que "on n'est pas convaincu".

Cela conduit la mère à clore le débat de cette magnifique façon : "c'est tellement abstrait cela, que personne ne peut comprendre quelque chose : ni les enfants, ni toi, ni moi. Qu'est-ce que c'est la vérité d'après toi ?"

Je ne puis m'empêcher de rappeler cette même question, historiquement posée par Ponce Pilate, au sujet du peuple hébreu : "qu'est-ce que la vérité (dans un tel peuple) ?" De sa position d'observateur, il dut alors avoir le vif sentiment de se trouver en face de deux dogmatismes auprès desquels ce qui est vrai pour l'un est nécessairement faux pour l'autre, puis inversement. Il n'y a point place, entre ces deux blocs de pensée religieuse, pour un dialogue qui établisse l'un et l'autre dans une vérité relative. Si, au lieu de tenter d'instituer, au sein du peuple hébreu, ce dialogue créateur de vérité, il se contente de jouer le jeu du fantasme ou du mythe collectif, il n'a point d'autre choix que de condamner à mort la partie qui lui semble actuellement la plus vulnérable.

Ainsi en est-il avec cette famille. Il n'y a point de vérité possible, puisque aucune conscience familiale n'est encore venue, malgré semble-t-il un désir individuel du père, se poser entre vrai et faux pour déclarer d'un rapport de vérité désormais commun à l'un et l'autre. Tant que cette famille observe les lois propres à son actuel fantasme, elle n'a point d'autre choix que de constamment tuer, par le contraire, toute affirmation du vrai : "tu dis toujours le contraire".

Dès cette première séquence, il est ainsi possible, sur une question tout à fait fondamentale, de dégager la structure spécifiquement constitutive de la pensée inconsciente de notre famille.

Dans cette pensée inconsciente, on note la présence de deux éléments absolument contraires l'un de l'autre qui prennent ici la figure d'un vrai et d'un faux tout à fait exclusifs l'un de l'autre.

Je rappelle en ce début d'analyse, la figure mathématique dont on sait la signification : + | -.

Conformément à une autre formulation théorique, il s'agit là, rappelons-le, de deux messages contraires sur lesquels il est absolument impossible de méta-communiquer. C'est, nous semble-t-il, une situation tout à fait caractéristique de "double-bind".

Au cours d'une deuxième séquence, la mère, dans cette lutte à mort entre elle et son mari, passe résolument à l'attaque. Elle accuse ce dernier et le pousse à se condamner lui-même. "Je t'ai demandé si tu étais satisfait de ton attitude, si tu étais fier de toi vis-à-vis moi".

Cette fois, le père ne cherche plus à se défendre. Puisqu'il faut que l'un des deux ennemis disparaissent, il jouera la victime. "Je n'ai pas toujours été satisfait (de mon attitude)", concède-t-il. Et il insiste beaucoup sur le fait qu'il "ne l'a pas nié . . . jamais nié". Mais il précise : "Il y a des moments où j'ai agi au contraire de ma volonté".

Je crois qu'il ne dit pas tellement cela pour se disculper, que pour nous indiquer la force tout à fait contraignante, sur lui, de ce mythe familial qui l'oblige à souvent jouer, vis-à-vis de sa femme, un rôle contraire à sa volonté individuelle, le rôle d'un méchant mari.

Ces attaques de la mère se précisent et touchent, à nouveau, un point tout à fait fondamental. "Tu as jamais voulu parler. Quand on a commencé à parler ensemble, quand j'étais pas d'accord avec toi, tu me disais : "tu parles pour rien, tu perds ton temps, tu parles pour rien. C'est comme cela que tu me répondais. Alors j'ai cessé de parler".

Cette femme qui, maintenant, accable son mari de reproches jusqu'à le "faire entrer sous le plancher", comme on dit, ou le faire disparaître de la scène familiale, elle nous rappelle comment c'est ce dernier qui, autrefois, a réduit à néant sa propre parole communicative dans un éventuel dialogue à deux : "tu parles pour rien".

Il y eut “désaccord”. A la place d’instituer, en conscience, la vérité de ce désaccord en vertu duquel se trouve mis en opposition la vérité de l’un face à la fausseté de l’autre et inversement, le mari, prétend maintenant sa femme, a rompu toute communication : “tu n’as jamais voulu parler” ; “j’ai cessé de parler”. Depuis ce moment, les deux positions antagonistes et les deux sujets de ces positions respectives ont commencé d’engager une guerre mortelle.

Après un court moment d’attaques violentes de la part de la mère à l’endroit d’un mari impuissant à se défendre, cette même femme, produisant alors un renversement radical des rôles, dénonce l’action mortifière, dans le passé, de son propre mari sur elle-même. Ce fut le commencement de la plus brutale des guerres au cours de laquelle chacun va successivement jouer le rôle de l’agresseur et de l’agressé.

Nous avons remarqué comment, malgré leur présence, les enfants n’ont pas encore pris place dans le discours familial.

Lorsque le père tente, de manière tout à fait catégorique, de se défendre contre les accusations de sa propre femme en niant avoir dit les propos que lui prête celle-ci, un garçon s’essait, auprès de l’un et l’autre parent, à briser le cercle infernal de l’absolue contradiction dans lequel une réponse au partenaire est aussi radicalement mortifière que l’attaque elle-même.

Il dit alors à son sujet et comme pour se citer en exemple : “il arrive que je dise des choses et que je m’en souviens pas, surtout quand je dis ça sur le coup de la colère”.

Il tente, à sa façon, de faire comprendre au père et à la mère qu’une parole n’est point si absolue et irrémédiable que cela, puisqu’on peut la faire disparaître dans le souvenir. Une rupture, accomplie sur le coup de la colère, peut ainsi ne durer qu’un moment.

Se saisissant des paroles de son fils, le père essaie de reprendre, à son compte, cette dernière interprétation des faits. “J’ai dit que c’était aussi ça que je voulais, mais j’ai pas dit : “commence par le commencement”. Du moins, je m’en souviens pas”.

La mère ne laisse, cependant, aucune chance à cette intervention conciliatrice de prendre place entre elle et son mari. “Elles m’ont assez fait mal, tes paroles, que je m’en souviens. Et puis, ça remonte loin”. Elle élimine ainsi toute possibilité de les effacer dans le souvenir.

L’intervention du fils, coincée entre les dires du père et de la mère n’est donc pas entendue par le couple parental. Il n’y a point, entre l’un et l’autre, de lieu véritable où puisse s’inscrire une parole qui vienne articuler un certain discours de l’un avec l’autre. C’est la confusion des langues et la guerre qui s’ensuit forcément.

Comme si personne n’était intervenu entre eux, le père et la mère continuent féroce­ment une dispute sans fin.

La mère tente alors de dessiner le tableau d'une histoire du couple. Elle fait même "remonter" cette histoire "avant la déclaration de guerre", ainsi qu'elle le dit.

Passant une fois de plus à l'attaque, elle accuse son mari d'inconscience. "On aurait dit que tu étais inconscient du problème. Tu avais l'air satisfait ; tu avais l'air content de ta vie. Tu étais fier de ta famille ; tu disais à tout le monde : "on a huit enfants". Alors, moi, je me disais : "il est heureux".

Peut-être décrit-elle ici son époux comme un être bien heureux dans son inconscience du réel. Il est satisfait de sa "grosse" famille, ainsi qu'un homme absolument comblé dans ses "entrailles" ou dans son être biologique. Mais il se cache toujours cette dure réalité qui est le lot de la femme. Et l'on soupçonne ici que c'est précisément cette même réalité, dans sa brutale cruauté, que tente maintenant de lui faire "ravalier" une épouse exaspérée.

C'est d'abord très "délicatement" qu'elle essaie de le déranger dans sa confortable position. Comme pour se défendre, il tente, à son tour, de l'attaquer. Mais il n'y arrive pas aisément, puisqu'elle "n'a pas de grand vice".

C'est là qu'elle décide, comme pour le sortir de force de sa bienheureuse quiétude, de s'acheter une voiture. Ce fut alors le véritable début d'une guerre entre l'un et l'autre.

"Quand j'ai décidé d'avoir une voiture, dit-elle, tu m'as accrochée. Cet "accrochage" symbolique, ainsi qu'elle le raconte par la suite, fut effectivement suivi d'un accident réel. C'est là, pense-t-elle, que tout a commencé.

Cette séquence, extrêmement importante dans la mesure où elle est au principe même d'une lutte mortelle entre le mari et son épouse, n'est point facile à analyser.

Ce qui, dans le cadre de la famille, est perçu par tous comme une béate inconscience du père ou du mari, me paraît plutôt être vécu, dans le fantasme individuel de ce dernier, comme satisfaite affirmation phallique. Nous avons, dès lors, absence totale de coïncidence entre le rôle qu'on fait jouer au père dans le mythe collectif familial et la définition de son propre personnage dans un fantasme individuel.

Lorsque la mère veut le déranger dans sa position sur la scène du mythe familial, elle a bien senti qu'il faut l'attaquer, au niveau même du fantasme individuel, dans ses prétentions phalliques. Elle décide, en conséquence, "d'avoir une voiture" ou de se doter elle-même d'un phallus tout-puissant. Cette manœuvre devait réussir. Elle peut dire : "là tu m'as accrochée ; c'était grave mon affaire. C'est comme ça que tu as commencé".

Quelles sont, toutefois, les intentions de la mère, lorsque, en tant que principale organisatrice du mythe familial, elle force son époux à jouer un rôle au sujet duquel, tout au moins au départ, il ne semble pas être d'accord ?

Il faut ici bien comprendre, en terme structural, la position initiale des deux partenaires. Tandis que le père, dans cette famille, profite d'un bonheur absolument intouchable, la mère doit accomplir des tâches absolument écrasantes. Ils sont ainsi posés, l'un en face de l'autre, comme deux pôles absolument contraires.

A la place d'engager ce dialogue qui permettrait une reconnaissance des deux situations et des deux rôles opposés, la mère, conformément à sa position dans le mythe familial, devient méchante et attaque son mari comme pour le faire disparaître dans son rôle premier de personnage bienheureux. Mais il ne s'efface alors de la scène familiale, en tant qu'acteur de ce rôle initial, qu'en jouant un rôle absolument inverse au premier : le rôle du méchant personnage. Son épouse, ainsi que nous avons pu le constater, essaie, de toute manière, de l'y amener.

Nous verrons, dans la suite de la séance, comment le père et la mère, à la place de se fixer dans l'un ou l'autre des deux rôles qui constituent le mythe familial, vont plutôt successivement passer d'un pôle à l'autre.

Dans un premier temps, la mère se présente comme une pauvre (bonne) femme accidentée, qui ne reçoit aucune sympathie de la part de son mari, mais se fait plutôt accabler de reproches.

“Quand j'ai été accidentée, toute la sympathie que tu m'as montrée ! Je souffrais énormément, tu te rappelles. Tu m'as dit : “si tu étais restée à la maison, tu te serais pas fait frapper”. Ça a été la première parole de sympathie que tu m'as montrée. Puis je souffrais, puis je souffrais tellement, etc.”

Et pourtant, continue-elle, “j'entretenais ma maison tellement bien que n'importe qui aurait pu manger par terre”. “N'importe qui pouvait venir voir ; même maintenant, ils peuvent tirer les meubles et ils vont s'apercevoir qu'il n'y a pas de vieilles saletés”.

L'action destructrice, sur elle, de son mari l'a conduite, en premier, à tout “lâcher”, comme elle dit. “J'aimerais pas maintenant faire visiter ma maison : j'ai lâché, j'ai lâché”.

Mais cela pousse, finalement, beaucoup plus loin, puisqu'elle affirme : “aujourd'hui, je ne vis plus, j'existe, j'existe.” Ou encore : “je ne vis plus, je ne vis plus, je ne respire plus. J'attends.” C'est donc maintenant, une totale extinction de la vie.



Elle termine, toutefois, un très long monologue en affirmant son attente d'un miracle, c'est-à-dire, à nouveau, d'un certain renversement des rôles. "J'attends le miracle qui va se produire".

Ce renversement des rôles entre mari et femme, il a effectivement lieu dans la séquence suivante.

Lorsque l'homme, plus ou moins sous la pression de son épouse, accuse celle-ci d'avoir "lâché", tandis que lui-même tient bon, la femme peut rétorquer : "si les rôles avaient été renversés, est-ce que tu n'aurais pas eu la même réaction que moi, est-ce que tu ne l'aurais pas eu ? "

Le mari, qui vient de subir ce renversement des rôles, a compris qu'il sera maintenant maltraité par sa femme, comme lui-même, dans la séquence précédente, l'avait mortellement accidentée. Non seulement supporte-t-il une accusation de sa femme — dont on peut penser qu'elle est sans pardon —, mais il se situe lui-même dans le rôle du mari "bonasse".

Lorsque la femme, accusatrice, lui dit : "je te demande se tu es fier de ton attitude envers moi", il lui répond : "si je t'embrasse les pieds pour que tu me donnes un coup de pied dans le visage, faudra-t-il que je recommence ? "

Sa femme, aussitôt, lui donne, avec sa permission, le coup de pied à la figure. Après avoir esquissé une attaque : "si je te disais ce que je pense de ce que tu viens de dire ! ", elle entend l'autorisation du mari : "dis-le", puis elle décroche son coup en pleine figure : "je trouve ça stupide".

C'est alors qu'intervient, pour la seconde fois, un enfant du groupe familial. Mais, cette fois, à la place d'essayer de provoquer un dialogue entre père et mère, il tente plutôt d'arrêter l'affolant processus de renversement des rôles en proposant au père de s'inscrire, en permanence, dans son rôle de "père bonasse".

C'est ici que se place un très court, mais tellement dramatique, échange entre père et fils :

*le fils* : "Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait cracher plus d'une fois dans la face."

*le père* : "Bien oui, Jean-Paul".

*le fils* : "Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il faut toujours pardonner."

*le père* : "Bien oui."

*le fils* : "Il faut toujours pardonner. Je l'ai appris depuis longtemps".

Oui, ce fils sait, “depuis longtemps”, qu’il n’y a pas, pour les enfants, d’autre mode d’existence, dans une telle famille, que d’être, entre les mains du père ou de la mère selon que le rôle est joué par l’un ou par l’autre, de pures victimes à l’imitation du Christ.

C’est ce rôle qu’il propose actuellement au père dans cette famille infernale.

Dans une séquence suivante, la mère produit un très long monologue dans lequel son mari nous apparaît ainsi qu’un être extrêmement méchant. Voici quelques expressions particulièrement bien frappées : “c’est toi qui dirigeait, qui avait droit de vie et de mort”. — “tu m’as abandonnée dans le plus gros de ma vie”. — “tu m’as poussée au pied du mur”. — “tu restais toujours replié sur toi-même”. — “tu m’as déformée dans ton esprit et c’est alors que tu as commencé à me faire des méchancetés”.

A la fin de ce discours accusateur du mari, elle avoue brusquement : “nous sommes allés consulter un avocat, un ami.”

Voilà, pense-t-on, une démarche positive, qui pouvait les tirer du cercle infernal dans lequel ils se sont enfermés. Enfin, ce couple et cette famille s’est décidé à demander de l’aide.

Nous verrons que cette aide s’est montrée totalement inutile. Si, en effet, la famille et, plus spécialement, le père et la mère n’ont point encore réussi, malgré une violente hostilité de part et d’autre, à engager un dialogue vraiment authentique, aucune aide ne peut être entendue. La parole du conseiller, quel qu’il soit, sera déformée conformément au désir et au projet de l’un ou l’autre partenaire.

Or, comme l’affirme le mari, même cette démarche auprès de l’avocat n’avait pas été le résultat d’un échange entre lui et son épouse : celui-ci fut “convoqué” sans en avoir été auparavant averti. En conséquence, cette dernière démarche était, au départ, vouée à l’échec.

Poursuivant elle-même le récit de sa rencontre avec l’avocat, elle commence par répéter les paroles qu’il adresse à son mari : “ça ne sera pas une question juridique, ça va être entre amis. Votre femme veut une séparation et non un divorce. Elle voudrait éclaircir la situation à trois, parce que c’est difficile à deux.”

Malgré ces bons sentiments pense l’épouse, les efforts de l’avocat n’ont pas réussi à tirer son mari de sa profonde méchanceté. “(L’avocat) a essayé de t’amener sur le terrain des sentiments, tu n’as jamais voulu l’aborder . . . , parce que tu sentais bien là que tu me faisais du mal, tu voulais m’en faire.”

Aussi bien dans sa propre pensée que dans celle de son mari, ce dernier, dans le cadre familial, est irrémédiablement méchant. Si, dans une telle famille, on ne parvient pas à instituer, entre les deux conjoints, une certaine conscience de leur mutuel rapport, aucune intervention

extérieure ne pourra vraiment modifier les rôles et, plus spécialement, faire disparaître cette absolue méchanceté, actuellement prêtée à l'homme, mais aussi souvent agie par la femme.

Après cette première rencontre avec un avocat, ils sont ensuite allés consulter un médecin. Cela devait, toutefois, conduire au même résultat.

La femme demande alors à son mari : "Veux-tu, on va recommencer à zéro, on va tout effacer, on va essayer de se comprendre". Dès le retour à la maison, celui-ci, nous rapporte sa femme, la traite de "femme indigne". "Tu m'as traitée exactement comme si j'étais une traînée, comme si j'avais été une gaspilleuse, tu m'as enlevé mon budget."

Nous apprendrons, plus tard, plus tard, qu'ils sont, par la suite, allés chez un psychologue et, finalement, venus à la clinique psychiatrique.

C'est, en effet, le sort habituel de ces familles, que de passer indéfiniment d'un conseiller ou d'un thérapeute à un autre sans qu'aucune de ces démarches ne transforme valablement le tableau.<sup>7</sup>

## Conclusion

La vie de cette famille repose, ainsi que nous l'avons vu, sur deux pôles d'existence absolument contraires l'un de l'autre.

Ces deux pôles sont habités par les deux personnages réels du père et de la mère. Comme ces deux personnages n'arrivent pas vraiment à se fixer dans l'un ou l'autre pôle, nous assistons, toutefois, à un renversement continu des rôles joués par l'un ou l'autre. Tantôt c'est la mère, jouant alors le rôle d'une pauvre bonne femme, qui se fait maltraiter par un méchant mari ; tantôt c'est, au contraire, un père bonasse et sans défense qui se fait mortellement attaquer par une mère hostile et agressive. Quel que soit, d'ailleurs, l'actuel rôle joué par l'un ou l'autre des deux partenaires, on a guerre et destruction radicale en raison du caractère absolu et totalitaire de l'un et l'autre de ces deux rôles. La bonté de l'un est tout aussi envahissante qu'est menaçante la méchanceté de l'autre.

Il est évident que les enfants, dans cette famille, n'arrivent point à prendre place autrement que, dans ces rôles déjà définis par le père et la mère, en se rangeant du côté de l'un ou de l'autre.

<sup>7</sup> Mon propos était d'illustrer le mécanisme de la "double contrainte". On a par ailleurs facilement reconnu qu'il s'agissait aussi d'un rapport symétrique en escalade entre les deux conjoints.

Nous avons, enfin, pu constater comment de nombreux appels à l'aide, auprès d'un personnage étranger à la famille, se sont montrés totalement infructueux. Tant que cette famille n'aura pas vraiment réussi à instituer un certain dialogue entre ses membres et, plus spécialement, entre père et mère, toute semblable démarche demeure absolument vaine. Il faut un lieu de conscience pour que la parole d'un conseiller, soit entendue.

Dans une telle famille, ne sommes-nous pas constamment en situation de "double contrainte" ? C'est ce que nous représentons par le moyen de la figure suivante : + | -.

## 2. L'AMENAGEMENT ET L'UTILISATION DES ESPACES DOMESTIQUES EN TANT QUE DISCOURS FAMILIAL

Comme cette famille, assez à l'aise financièrement, a fait elle-même le plan de sa maison, nous aurons un matériel d'observation tout à fait privilégié. Plus facilement que d'autres familles, elle se sera exprimée, de manière inconsciente, dans l'architecture même de sa propre maison.

Il s'agit d'un "split-level"<sup>8</sup> rectangulaire qui comprend dans sa partie plus élevée, le salon et le bureau du père et, dans la partie basse, les chambres à coucher à l'arrière, le vestibule, la cuisine et une salle à manger devant, finalement, au centre, quelques pièces, en enfilades, pour les services ménagers. En voici d'ailleurs le plan : (cf. p. 34).

Notre analyse de l'utilisation des espaces dans cette maison familiale s'intéresse à quatre lieux principaux :

1. le lieu de repos et d'intimité,
2. le lieu du repas,
3. le lieu des loisirs,
4. le lieu des fonctions instrumentales.

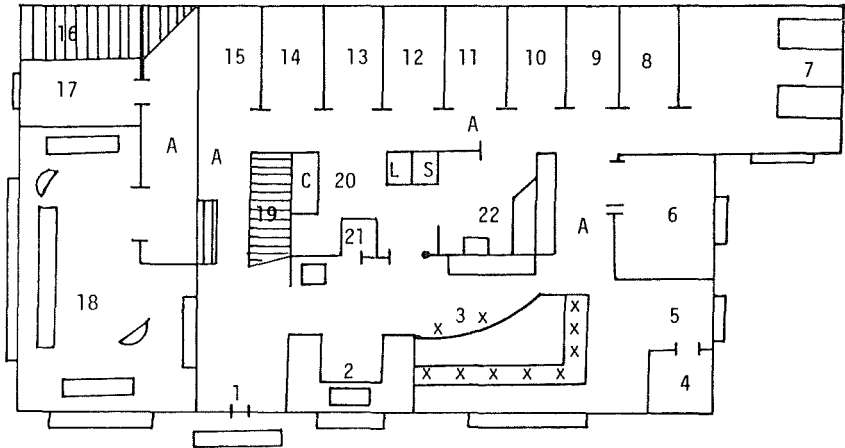
### 1. Le lieu de repos et d'intimité

L'enquête, menée dans le cadre même de l'existence familiale, nous apprend que la mère, après en avoir été chassée par le père lui-même, a quitté ce qui était originellement la chambre des parents, toujours habitée par le père, pour s'installer dans la salle de séjour, pièce

<sup>8</sup> Un "split-level" est une maison unifamiliale complètement détachée ; sa caractéristique consiste à comprendre un seul plancher, dont une partie est à un niveau différent de l'autre.

un peu en retrait de la maison. Elle y a, toutefois, déménagé tous les meubles de la chambre, pour ainsi en priver le père. Finalement, elle ajoliment décoré ce lieu de son intimité et y a installé une télévision qu'elle regarde seule ou avec les plus jeunes enfants.

### Intérieur Maison 1



- |                            |                               |
|----------------------------|-------------------------------|
| 1. Entrée centrale et hall | 16. Escalier vers le garage   |
| 2. Cuisine                 | 17. Bureau du père            |
| 3. Salle à manger          | 18. Salon                     |
| 4. Salle de toilette       | 19. Escalier vers le sous-sol |
| 5. Entrée arrière          | 20. Lavoir                    |
| 6. Chambre du père         | 21. Garde-manger              |
| 7. Chambre de la mère      | 22. Salle de bain             |
| 8-15. Chambres des enfants |                               |

- A. Couloirs  
 C. Congélateur  
 L.S. Laveuse - sècheuse

Pour sa part, le père a meublé sa propre chambre suivant ses goûts personnels et s'est procuré un appareil stéréo qu'il affectionne beaucoup. Par ailleurs, il a spécialement bien aménagé un petit bureau à l'autre extrémité de la maison : il a même couvert de bois spécialement précieux les murs de ce dernier bureau. Ajoutons, enfin, qu'il a fermé à clef, comme il le fera pour la chambre de ses enfants, ses deux pièces personnelles : chambre et bureau.

De cette première observation, on peut aisément conclure à une séparation ou division radicale des espaces de repos et d'intimité du père et de la mère.

En effet, les parents occupent deux lieux de repos et d'intimité différents l'un de l'autre. Cette différence prend même le caractère d'une réelle division entre l'un et l'autre de ces deux lieux : non seulement le père et la mère ont meublé leurs chambres suivant des goûts personnels et très spécifiques, mais le père a barré l'entrée de sa chambre à sa propre femme et il a, de plus, aménagé fichtement un bureau privé qui se situe, d'une part, à l'autre extrémité de la maison et, d'autre part, à un autre niveau que la chambre même de son épouse.

Il n'y a plus ainsi aucune circulation possible, pour le père et la mère, de l'un à l'autre de leurs lieux d'existence.

Si l'on pousse davantage l'analyse, on en vient à la proposition suivante : tandis que le lieu du père est absolument méchant ou mauvais pour la mère alors qu'il est absolument bon pour lui, le lieu de la mère est, au contraire, mauvais pour le père et bon pour celle-ci.

Cette espèce de morcellement des lieux du père et de la mère se retrouve dans les lieux de repos et d'intimité des enfants eux-mêmes.

Chaque enfant, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, possède, le long d'un corridor, une minuscule chambre à coucher.

L'observateur nous apprend que, si les jeunes enfants vivent plutôt autour de la mère, les aînées se retirent dans leur chambre, aussitôt le repas terminé, plutôt que de participer à une vie familiale inexistante.

Certains, comme Rachel, ont même transformé leur chambre en un véritable univers intime personnel. Celle-ci s'est permise de dessiner, sur l'un des murs de sa propre chambre, une jolie peinture de style psychédélique.

Le père encourage ce mouvement, puisqu'il a lui-même fait poser une serrure à chaque porte de chambre, afin, sans doute, que chacun puisse s'isoler du reste de la famille dans un lieu parfaitement étanche ou hermétique.

Comme, par ailleurs, le père seul possède un double des clés, il faut, peut-être, interpréter son geste, en rapport avec l'organisation des lieux dans la maison, à deux niveaux différents. D'une part, il favorise, à mesure que les enfants grandissent, un mouvement, similaire au sien, de rupture absolue d'avec une mère envahissante, par le moyen d'un lieu d'habitation pratiquement fermé au monde familial externe. D'autre part, il fait aussi, sans doute, une tentative de contrôle d'une mère étouffante ou méchante envers ses enfants, par le geste paternel de détention des clés du domaine.

Tout comme les deux chambres à coucher du père et de la mère sont absolument divisées l'une de l'autre, chacune des chambres des

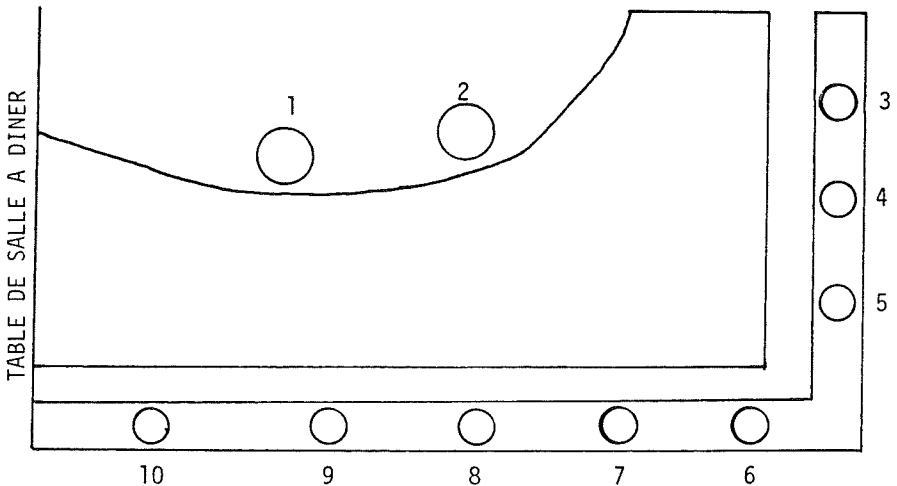
enfants se trouve maintenant divisée, non seulement d'avec les deux chambres des parents, mais entre elles.

Si l'on réfère à la formule déjà connue, il apparaît clairement que toutes les chambres à coucher sont entre elles dans un rapport spatial d'opposition ou de contradiction absolue les unes d'avec les autres. Nous sommes à l'intérieur d'une spatialité absolument brisée ou cassée.

## 2. Le lieu de repas

Dans le lieu du repas, c'est la table de la salle à manger qui nous paraît l'élément le plus significatif. Tout spécialement conçu par la mère, ce meuble assez bizarre correspond parfaitement à son dessin totalitaire de "bonne mère nourricière".

Voici le dessin de cette table avec la disposition des personnages tout autour :



- |              |                 |
|--------------|-----------------|
| 1. mère      | 6. Jean-Paul    |
| 2. père      | 7. Robert       |
| 3. Chantal   | 8. Vincent      |
| 4. Rachel    | 9. Serge        |
| 5. Christian | 10. Jean-Pierre |

Comme l'indique ce schéma, seule la mère et un père qui se confond avec elle se trouvent dans l'angle intérieur d'une table en forme de L. Tous les enfants s'assoient sur l'autre face : les plus jeunes sont

situés à proximité de l'angle extérieur ; les aînés occupent plutôt les deux extrémités.

D'après notre observateur, la mère est ainsi au centre de l'opération repas. Le père, complètement identifié au rôle même de la mère, vient strictement la seconder. L'un et l'autre jouent un rôle purement instrumental : ils ne sont là, dans cette position très commode, que pour servir mécaniquement chacun des enfants, non seulement au début du repas, mais aussitôt que l'un ou l'autre, en cours de repas, manifeste un besoin quelconque de nourriture. C'est à peine s'ils ont eux-mêmes le temps de manger ; lorsque le père, à un certain moment, tente de poursuivre une conversation engagée par l'un des aînés, la mère le rappelle vite à sa tâche servile.

Vers ces lieux du repas où logent le père et la mère, il n'y a donc aucune possibilité de communication verbale d'un autre niveau qu'instrumental.

On retrouve ainsi, entre un père et une mère qui, sur une des deux faces de la table, deviennent sourds à toute parole humaine et des enfants qui pourraient formuler, depuis l'autre face, quelques paroles d'un autre niveau qu'instrumental, cette même brisure tout à fait radicale que nous avons déjà remarquée dans le lieu du coucher et de la vie intime.

Il reste aux enfants la possibilité de parler, sinon à toute la famille, du moins à son voisin immédiat. Puisqu'on ne s'adresse pas alors à l'ensemble du groupe, cela n'est pas vraiment constitutif d'un discours familial. Et, de toute manière, il semble que les parents aient à ce point réduit le repas à la stricte satisfaction des besoins biologiques qu'aucun discours proprement humain ne soit pratiquement autorisé.

Ajoutons, enfin, que seul le regard de la mère et du père, dans cette circonstance confondue à celle-ci, peut, de cette position autour de la table, englober toute la famille. C'est, de sa part, une suprême tentative, pour fusionner à elle tous les membres de sa famille, ainsi que fait une "bonne mère". On remarque, toutefois, que, si les plus jeunes, groupés au centre vis-à-vis d'elle, se prêtent aisément à cette manœuvre de sa part, les plus âgés, dispersés aux deux extrémités de cette face de la table, commencent ainsi d'échapper à la visée d'une mère absolument "méchante" à force d'être absolument "bonne".

Dans ce lieu du repas, on n'aperçoit plus la division du père d'avec la mère. Il y a plutôt fusion annihilante du père par la mère.

Cette division reprend forme, d'une part, entre parents et enfants en raison d'une absence totale, dans le lieu des parents, d'un appareil d'écoute à un niveau proprement humain et, d'autre part, entre les enfants eux-mêmes en tant que membres de la famille en raison d'une impossibilité réelle à communiquer entre tous dans un même espace.



### 3. Le lieu des loisirs

Dans la salle de séjour, lieu des loisirs, on retrouve une même disposition spatiale des membres du groupe que dans les lieux d'intimité et du repas.

Comme pour le repas, les personnages de la famille sont disposés, suivant une courbe assez peu prononcée, depuis la place de la mère à une extrémité, jusqu'à celle du père à l'autre extrémité, en passant par la place réservée aux enfants. Comme pour le repas, il n'y a point, dans la position qui fait face au groupe, de véritables interlocuteurs, puisqu'on n'y trouve que la télévision, cette machine à distribuer des sons et des images en provenance d'un univers étranger à la famille elle-même.

La disposition des lieux suivant une ligne presque droite empêche toute communication d'un membre avec l'ensemble du groupe. La présence, en face, d'une télévision ne permet, aux membres de la famille, qu'une communication de niveau instrumental. Il y a brisure ou cassure de l'espace total en autant de morceaux que d'emplacements occupés.

### 4. Le lieu des fonctions instrumentales

Il est, enfin, remarquable que tous les lieux purement fonctionnels de la vie familiale, tels que toilette, salle de bain, salle de lavage et congélateur, sont situés au centre même ou au cœur de la maison.

Cela est bien significatif d'une famille dans laquelle, si toute communication vivante et authentiquement humaine est rompue, on continue de communiquer entre soi de manière strictement instrumentale et fonctionnelle.

## CONCLUSION

Quelque soit le lieu qu'on considère dans cette maison, il est chaque fois significatif d'une radicale division entre les personnages de la famille. Ceux-ci font en sorte que la communication dans l'espace familial soit rendue absolument impossible.

Je ne crois pas me tromper en prétendant qu'il s'agit là d'une situation typique de "double contrainte". Comme on le sait, nous représentons une telle situation par la figure suivante : + | -.

## EPILOGUE

Après un couple d'années de thérapie, cette malheureuse famille a vu cette espèce de "nœud de vipère" se dénouer suffisamment pour que chacun prenne sa part de liberté.

Je crois que, à la longue, une mortelle agressivité a pu se ventiler grâce aux rencontres avec le thérapeute. Un processus de prise de conscience ou de méta-communication sur les positions radicalement opposées des partenaires est devenu possible. Et chacun, depuis le père et la mère, est parvenu à définir son propre projet dans la vie, tandis que la famille commençait de négocier des compromis acceptables.

*Claude Brodeur*

Ecole de service social  
Groupe de recherche sur la pratique de réseaux  
Université de Montréal  
Case postale 6128, Succursale "A"  
Montréal P.Q., H3C 3J7 Canada

## RESUME

*Ce texte est avant tout analytique et clinique. De ce point de vue, il présente l'intérêt de mettre en regard l'un avec l'autre le discours d'une famille en entrevue et la symbolique ou le sens qui se dégage de l'utilisation faite des espaces domestiques par cette même famille.*

*Ainsi qu'on peut le constater, les deux champs de signification obéissent à un même "pattern" ou modèle interactionnel : on y retrouve à l'œuvre le mécanisme de la "double-contrainte" et les lois qui régissent une certaine structure du discours familial.*

## SUMMARY

*This article presents a clinical analysis in which the family interactions during interviews is studied in relation to the symbolism of the family's use of domestic space.*

*It is shown that these two areas of study follow the same pattern : the double bind is operative in both domains as well as the laws which apply to a certain structure of family interaction.*



**THE CENTRE FOR THERAPEUTIC COMMUNICATION LTD**

Administrator :  
Social Work, Educational and Organisational Consultants  
46 Antrim Mansions Antrim Road London NW3 4 XU Tel. : 01-586 4201

**THE SERIOUSLY ILL, THE DYING PATIENT AND THE FAMILY**

A three week intensive work-shop  
August 3 rd – 21st, 1981

Designed for medical personnel, psychologists, nurses, social workers, health visitors, clergy and other professionals working with the seriously ill, the dying and the bereaved.

Participants will be given close supervision on how to work with the seriously ill, the dying patient and the family with particular emphasis on :

- Counselling the seriously ill and dying patient
- Counselling the family of the seriously ill and dying
- Medical personnel, the dying patient and the family
- The cancer patient
- The coronary patient
- The seriously ill and dying child in a family
- The Simonton model : Counselling the cancer patient
- Death education
- Grief and bereavement
- Self-help groups for the bereaved

Visits will be arranged to various hospitals and hospices.

**Media** used will include :      Video                      Films  
                                                 Discussion                  Role Play  
                                                 Didactic Teaching

Participants are expected to attend for the entire period of the course.  
A minimum of 20 and a maximum of 30 participants will constitute a course.

Course Director :    Dr. Tony Manocchio  
Course Supervisor :    Dr. Erno Metzke  
Course Fee :            L.str.375.00 + Value Added Tax of 15 % (L. 56.25)

The course will be conducted throughout in English  
Application forms and bibliography available from : Erica De'Ath, CTC.  
Final date for applications and full fees, 3rd June, 1981

Directors : Dr. Tony Manocchio (USA) Douglas Campbell Administrator : Erica De'Ath Programme Administrator : P F Pegg  
Registered in England No. 108131 Registered Office : 14-16 Great Portland Street  
London W1 VAT Registration No. 230 7290 87

## DES INTERVENTIONS DIRECTIVES AUX PARADOXALES<sup>1</sup> (à propos de deux interventions extrêmes présentées en vidéo)

Y. COLAS, A.-M. COLAS, A. TARAQUOIS<sup>2</sup>

### I. LA VIDEO

La technique de la vidéo est intimement liée à celle des thérapies systémiques. Elle en est *le langage* seul capable de rendre la conjonction de l'analogique et du digital. Surtout par ce qu'elle donne à voir, l'accent est remis sur l'action, sur ce qui est fait. Seul aspect compatible avec l'exigence théorique du travail systémique : la primauté de l'action sur l'interprétation.

A condition de n'être pas trahi par une mise en scène, c'est un instrument redoutable, impitoyable dans sa transparence. Le thérapeute y apparaît tel qu'il est et non tel qu'il se raconte : elle ne doit rester qu'un moyen. Au juste milieu entre l'œuvre d'art qui recrée et la transmission des systèmes de sécurité bancaires ! Trop d'intérêt pour le cadrage fait apparaître la famille que le thérapeute *voudrait voir*. L'enregistrement intégral nous fait voir ce que la famille *voudrait nous montrer*. L'image n'est en fait que le support d'hypothèses modélisantes de la réalité. Mais les modèles, à leur tour, ne sont que des modèles dynamiques valables pour des hypothèses restreintes tenant compte des nombreuses limitations des contextes. L'image est celle d'un ici et maintenant, fonction d'un "avant" pour aller vers un "après", et surtout, du style propre à chaque thérapeute. L'oublier équivaut à donner au document une existence propre, un caractère de "réalité" contraire à l'optique systémique. C'est la tentation typologique, qui en est l'antithèse.

Il ne faudrait pas pour autant que le spectateur passif récupère à son tour les facilités de la tentation interprétative. Comme à l'observation d'une société différente, il convient, avant de juger, de connaître tout de même le sens de ces nouveaux rites, de ce langage, faute de quoi

<sup>1</sup> Les équipes thérapeutiques étaient composées de :

1ère bande : Thérapeute : Dr Y. Colas — Superviseur : A. Devos Institute of Systemic Therapy, B. Louvain (séance enregistrée au cours d'une session de formation du cycle de deuxième année)

2ème bande : 2 thérapeutes : Dr Y. Colas, E. Vidal ; 2 observateurs : Dr A.M. Colas, M. Farges.

Texte déjà paru dans la revue *Psychiatrie Française* et reproduit avec son accord.

<sup>2</sup> Association Lyonnaise de Thérapie Familiale. C.H.S., F-69450 St Cyr au Mont d'or.

le choc de l'image conduit trop facilement à un refus en bloc sous l'accusation simpliste de manipulation. Les élèves des cycles de formation en thérapie systémique le savent bien, qui ne s'aventurent plus au classique "moi, j'aurais fait ça . . ." dès que l'occasion leur a été fournie d'expérimenter la "faisabilité" de leurs idées. Les limites de temps fixées aux exposés comme les contraintes déontologiques (acceptation des familles) nous ont conduits à nous limiter à deux présentations que nous considérons aux deux extrêmes de l'éventail des possibilités d'intervention du thérapeute familial systémique : des interventions directives les plus comportementalistes (au sens banal du terme) aux interventions paradoxales.

## II. LES INTERVENTIONS

Pour caricaturales que soient ces positions extrêmes, on peut constater que de toutes manières, au cours d'une même thérapie, il est bien rare qu'une intervention directive ne comporte pas sa part de paradoxe, et qu'inversement, toute injonction paradoxale se rapporte évidemment à des comportements. Notre expérience nous a également appris que le recours à une première intervention centrée sur l'épuration des contextes, l'éclaircissement de la demande, la reconnaissance du pouvoir thérapeutique, voire une déclaration d'incompétence, pouvait être suivi, lors des séances ultérieures, d'un travail beaucoup plus doux du type "apprentissage". Pour certains, ce serait affaire d'indications thérapeutiques : les histoires chronicisées et lourdes nécessiteraient obligatoirement l'explosion paradoxale initiale ; les situations plus fluides ou critiques seraient plus susceptibles d'une action directive. Quoi qu'il en soit, comme toujours en thérapie systémique, aucun de ces types d'intervention ne peut être utilisé sans une solide affiliation au sens de Minuchin : accord avec la famille, temps nécessaire pour faire connaissance de part et d'autre, manifestation d'un minimum de sympathie qui peut, seule, contrebalancer l'aspect frustrant ou ferme des interventions psychothérapeutiques. (8)

Cette entrée d'emblée dans ce travail psychothérapeutique original au niveau d'une unité d'action et de temps, nécessite d'en définir l'échelle. En effet, l'épistémologie systémique admet de nombreuses écoles, de nombreux cadres d'exigences qui, sans se contredire, s'accommodent fort bien des personnalités des différents chefs d'écoles. De Virginia Satir à Mara Selvini, de Carl Whitacker à Minuchin, la façon d'être dans la thérapie, l'exigence des conditions requises, varient parfois considérablement. Nous ne montrerons ici ni la sculpture de Virginia Satir, ni l'utilisation de l'espace de Salvador Minuchin (11), ni le jeu avec la

métaphore que développent Andolfi (2), Caillé ou Whitacker, non plus que les nombreuses techniques hypnotiques de Milton Erickson (13). Pourtant, on ne peut jamais dire qu'aucune de ces influences ne puisse se retrouver dans le cours d'une séquence.

Le videotape de la méthode directive, montre quelques-unes des redéfinitions du contexte thérapeutique que les thérapeutes doivent pratiquer chaque fois que la famille se livre à ses habituelles digressions. Ce souci du contexte clair, si typiquement représentatif de l'apport de l'école de Milan, nourrit ici une démarche impérative, interventionniste, fort éloignée de l'attitude de Mara Selvini (10), G. Prata et collaborateurs. C'est dire que suivant les écoles, on retrouve bien la même idée, tantôt au niveau des techniques, tantôt au niveau de la stratégie générale.

Dans les deux exemples que nous avons retenus pour l'illustration, la capacité de séduction dépend évidemment de l'auditoire. La tonalité et le mode d'expression de certaines familles peuvent soutenir l'attention, distraire, aux dépens de l'action psychothérapique menée. Mais les démarches directives, marquées par le caractère concret de la tâche immédiate et la répétition nécessaire à toute action pédagogique peuvent aussi donner une impression de simplicité, voire de simplisme, tout autant que d'ennui. (6)

L'acrobatie intellectuelle qui caractérise toute injonction paradoxale a, au contraire, toute chance de plaire aux esprits cartésiens amateurs de théâtre. Tout autant que l'élaboration soigneuse du contenu, la dramatisation de l'énoncé a son importance. Elle est favorisée par le temps de réflexion que se donnent les thérapeutes hors du système familial, le retour du jury pour prononcer ce que l'un des enfants de la famille algérienne présentée avait nommé "le verdict". Dramatisation, détachement, provocation, se rapportent à des techniques travaillées en formation en vue de donner plus d'intensité aux interactions, d'affermir des frontières, conduire les membres d'une famille à la prise d'engagements, etc. . . Il est évidemment impossible de passer en revue ici la panoplie des techniques, leurs indications, leurs limites. Nous avons donc noté en parallèle dans le mot à mot des entretiens, le mode d'intervention choisi par le thérapeute, indépendamment de la stratégie à long terme qui ne fait pas l'objet de cette publication.

Nous n'hésitons pas à répéter à cette occasion, que les techniques apparentes ne peuvent se comprendre — et donc se reproduire — qu'à la condition d'être perçues comme la partie émergée d'une intervention plus globale. La part cachée est faite d'affiliation, de langage analogique, d'accord perçu au ton de la voix, au contact de la main, à d'infimes détails qui placent thérapeute et client sur le même plan ;

bref, toute une connivence (9) : l'affiliation-accommodation (8) par lesquelles le thérapeute obtient, et garde bien en main, le pouvoir thérapeutique que le groupe familial lui concède tant qu'il s'en montre digne.

Le souci de délimiter le contexte thérapeutique (4) constitue l'une des premières épreuves dont le thérapeute doit sortir vainqueur. Se laisser déborder par le flot de paroles ou le silence angoissé d'un groupe, se laisser fasciner par les nombreux leurres que la famille jette en pâture à la curiosité des thérapeutes, conduisent vite à la disqualification de ceux-ci. Quelques courtes séquences conservées d'un entretien de plus d'une heure et demie sont l'occasion de montrer comment le contexte thérapeutique d'une première séance a été progressivement pointé, puis maintenu sous forme d'un objectif thérapeutique concret et apparemment minime : faire habiller un patient hébété opposant (6). Le superviseur et co-thérapeute de cette séance intervient à la fin, apportant sa complémentarité sexuelle et compensant une affiliation insuffisante avec la mère. Cette intervention sera déterminante pour consolider l'accord des parents, qui se trouve ainsi réaliser de surcroît la frontière parents-enfants, débordée par une triangulation au sens de Murray Bowen.

L'exemple paradoxal est donné dans sa quasi intégralité. Il s'agit d'une conclusion telle que nous avons coutume d'en annoncer après la pause nécessaire à son élaboration, à une phase parfois assez avancée du cycle thérapeutique. En effet, ce type d'intervention est marqué d'une puissance qui ne peut affecter le groupe familial qu'à la condition d'y trouver des points d'insertion. Le risque de dérapage d'une telle prescription ne peut être en effet évité que par une très soignée affiliation. Le caractère parfois dramatique des contenus ne peut passer qu'à la condition qu'un contact affectif solide ait été noué avec l'ensemble du groupe familial. Que le thérapeute soit bien connu de la famille autant que l'inverse. Il s'agit ici de la huitième séance de travail avec un groupe familial réduit aux parents. La participation des huit enfants nous a beaucoup apporté et a été l'occasion, dans le passé, de travail toujours passionnant avec l'espace, les frontières. Mais ici, nous n'avons voulu montrer que le processus qui entoure les diverses articulations d'une conclusion telle que nous avons coutume d'en annoncer après elle rappelle en partie des phases antérieures de l'histoire de la thérapie et, en particulier, fait mention d'une précédente injonction paradoxale. Dans ce cas, la patiente identifiée est présente : c'est l'épouse. Dans l'autre cas, le patient identifié n'est pas venu et nous travaillons dans un cadre plus souple qui est à la fois celui d'une évaluation et déjà un premier temps thérapeutique. Preuve systémique que, contrairement à

ce qui se répand parfois de façon trop rigide, le travail systémique n'implique nullement qu'à tous les coups, la famille soit au complet et en particulier, le patient présent.

### III. LES TECHNIQUES

Si l'on se limite à la discussion de courtes séquences, on peut définir un style d'intervention sur la base des signaux envoyés au système par le ou les thérapeutes. Certes, il est bien rare que ces interventions n'aient pas un rapport avec la stratégie de la séance (autre exemple de la "surdétermination" systémique).

L'école de Leyden (12) a bien montré comment les diverses interventions thérapeutiques — telles des sommes géométriques de vecteurs orientés différemment dans l'espace — peuvent être décomposées suivant des axes, des dichotomies qu'on peut résumer en :

- directe/indirecte
- métaphorique/concrète
- congruente/paradoxaie

Nous avons donc choisi deux entretiens propres à illustrer les aspects extrêmes par des extraits centrés sur l'intervention psychothérapique comme "micro-mouvement" (J. Haley) (13).

#### a) Intervention directe

L'accent est mis sur l'obstination, la patience, le caractère parfois fastidieux du travail des thérapeutes, qui doivent émerger inchangés sous les vagues déferlantes d'une logorrhée dysqualifiante, difflue. (6)

Le travail y est progressif, marqué par :

- la définition du problème
- la définition du contexte thérapeutique (4) : distribution des rôles par les thérapeutes et non par la famille
- la définition d'un changement concret minimal acceptable
- l'engagement progressif des deux parents pour obtenir ce changement (ici : que le jeune hébéphrène s'habille le matin) (14)
- en corollaire : une redéfinition réitérée du problème psychiatrique en termes concrets, non psychiatriques ("Philippe est un enfant désobéissant"). (5)



Le travail est directif, clairement expliqué ; au fur et à mesure que les parents sont amenés à découvrir eux-mêmes les schémas interactionnels habituels de la famille (pattern).

C'est une technique directe, concrète, congruente. On y voit néanmoins un timide contrepoint indirect, métaphorique et doucement paradoxal.

## **b) Intervention paradoxale**

Il s'agit ici, de la prescription paradoxale qui est énoncée après une pause de concertation avec les observateurs (10). Elle est même lue en partie. Le travail est alors une élaboration concentrée des matériels obtenus pendant la première phase de la séance.

Après un temps où le thérapeute a écouté, fait interagir les partenaires, observé, il peut reprendre en les redéfinissant, les recadrant, une part des informations obtenues.

Mais la redéfinition se fait sur le mode de la "connotation positive" qui permet d'associer dans une même proposition l'affirmation et son contraire (10).

L'accent est mis ici sur le fait

- que la prescription paradoxale ne peut être utilisée couramment (elle courrait le risque d'épuiser son effet de surprise à être perçue comme un remède systématique : "qu'est-ce qu'ils vont encore trouver à nous dire cette fois-ci ? "
- qu'elle ne peut être utilisée d'emblée sans qu'une solide confiance ait été nouée, sans un contrat de soins clair et réalisable (3)
- que la dureté apparente de son contenu est compensée par un langage analogique de soutien chaleureux et empathique (il ne peut d'ailleurs en être autrement de la part du thérapeute lorsqu'il est lui-même pris dans cette puissante interaction. Sinon, il s'agit d'un pur jeu intellectuel qui n'entraîne aucune conviction de part et d'autre. Ce qui implique une formation soigneuse du thérapeute dans ce domaine)
- que du temps doit être laissé à la famille :
  - + assez pour qu'elle manifeste une rétroaction sur laquelle le thérapeute vérifie le bien fondé de son intervention,
  - + pas trop, pour ne pas voir dysqualifier ce signal soigneusement élaboré.

Le travail est surtout indirect, jamais clairement expliqué quant à ses objectifs. Si la famille “découvre” ses patterns, c’est à un niveau vécu qui entraîne automatiquement la constitution de nouveaux patterns, donc un changement d’homeostase = morphogénèse.

C’est une technique indirecte, souvent métaphorique (les images suggérées obtiennent des réflexions dans des directions inattendues et révélatrices), paradoxale. Elle s’accompagne néanmoins d’une pincée de concret (orienter la communication), de congruent (au niveau du discours direct).

#### **IV. LES CAS**

##### **a) Technique directive**

C’est le premier entretien avec les parents d’un hébéphrène qui, toujours non hospitalisé, “entre” dans la carrière psychiatrique d’adultes — il va avoir 18 ans — Les pédopsychiatres n’ont pas pu le rencontrer, claustéré qu’il est depuis de nombreuses années et protégé par les parents. Fait important : la mère a fait des demandes concernant non seulement les violences du fils, mais aussi du père, qu’elle a fait interner en Placement d’Office, il y a quelques années.

##### **b) Technique paradoxale**

C’est la huitième réunion, d’un travail familial qui s’est “greffé” sur des hospitalisations à répétition de l’épouse, patiente désignée comme “mélancolique”. Nous avons pu obtenir la disparition des tentatives de suicide lorsque — pendant la dernière hospitalisation —, une première injonction paradoxale prescrivant le symptôme a été formulée. Par la suite, l’état du mari s’est aggravé (gastrectomie, suite de perforation d’ulcus, sur fond d’éthylisme occasionnel), et nous ne l’avons reçu que de façon épisodique aux réunions familiales.

Cette réunion fait suite à une séance très vivante où la famille au grand complet était venue (huit enfants). Le père, qui était très réticent pour participer à une réunion de couple, accompagne sa femme cette fois, avec la bonne excuse que “tous les enfants sont grippés”. Autre fonctionnement systémique dans lequel ceux-ci ont ainsi donné à leurs parents la possibilité de venir sans perdre la face.

La séance se déroule en donnant au thérapeute l’impression qu’il est impossible d’atteindre le mari. Il se drape dans sa fierté, et toutes les tentatives pour l’atteindre conduisent à des escalades symétriques. Il n’attend rien de personne, ira jusqu’au bout de son devoir, mourra peut-être avant mais “ça ne fait rien”. D’où la connotation positive des époux, lentement amenée :

- 1) la femme nous a montré son équilibre, sa sagesse (dans la réunion). C'est bien, mais c'est trop tôt. Qu'elle se rappelle : nous lui avons prescrit de ne pas changer trop vite et même de continuer son comportement pathologique (condition de l'équilibre familial dans lequel se développent harmonieusement tous les enfants).
- 2) Le mari a raison d'empêcher sa femme de travailler car lorsqu'elle rechute, elle essuie de tels affronts de l'entourage qu'il vaut mieux l'en protéger. Le mari protège sa femme et sait qu'elle ne peut pas changer si vite.
- 3) Tous deux doivent se répartir la peine due à la maladie et non la rejeter sur l'autre en s'améliorant trop vite.

Si l'on porte attention à toutes les rétroactions, on peut voir sur la bande vidéo, l'adéquation d'un langage apparemment assez incohérent ou provocateur, en rappelant bien que ce genre d'intervention ne peut être utilisé en début de thérapie sans qu'un important soutien puisse être manifesté à la famille, sans qu'un lien fort se soit tissé entre thérapeute et famille. Alors, et alors seulement, de tels propos peuvent être tenus avec conviction et sympathie.

## V. CONCLUSION

Sous ses dehors directifs et didactiques, cet exposé reste évidemment très paradoxal dans la mesure où il ne peut soutenir la gageure de rendre par un discours linéaire ce qui, dans la réalité, a été montré sur l'écran des magnétoscopes.

Nous pensons remédier partiellement à cette difficulté en donnant ci-après, commenté, le mot à mot de ces deux entretiens.

### FAMILLE P.

#### 1. L'exposé du problème

*P* : Moi, je l'accepte comme il est, c'est mon fils. Après tout, peut-être que son comportement . . . peut-être qu'il est un peu la cause du mien. On ne sait pas . . . J'ai aucun contact.

("bien reçu votre message")

*Th* : la cause du vôtre ?

*P* : Ben, vous savez, il y a des heurts, lui et moi. Une bombe ! On s'est heurtés et puis, je ne sais pas, moi, et je pense comme ça maintenant. Je me pose la question parce que c'est peut-être moi qui l'ai mal élevé. Pas mal élevé au point de vue dévergondage, mais enfin . . . J'ai pas su peut-être mieux l'élever. Pas eu peut-être assez de contacts avec lui. Pourtant, j'ai bien essayé de tout . . . Une bombe !

(à l'épouse)

*Th* : Quel homme scrupuleux !

*M* : Mais enfin . . .

*P* : Oui, maintenant, je me pose vraiment des questions, c'est sûr . . . et maintenant, il a 18 ans au mois de juillet.

*Th* : 18 ans !

*P* : Et la sécurité sociale, maintenant, elle va tout me couper. Alors, j'ai plus d'allocations familiales. J'en ai jamais demandé, d'allocations familiales. N'en parlons pas. Des secours, je n'en veux pas non plus. Mais enfin, si demain . . .

(coupe)

*M* : c'est pas une solution . . .

*P* : si demain il tombe malade vraiment, s'il a besoin d'être hospitalisé, ou n'importe, moi je suis complètement désarmé parce que, maintenant, ça ne marche pas . . . plus rien ne marche. Alors, le Dr B m'a dit . . .

*M* : C'est tout de même pas une solution. Rester comme ça jusqu'à 20 ans, 30 ans, 40 ans, enfermé . . .

(en même temps)

*P* : je sais pas, j'ai essayé tous les moyens . . .

*M* : . . . chez lui. Est-ce que c'est normal, docteur ?

*P* : Je sais plus, je sais plus . . .

*M* : . . . d'être à son âge enfermé dans une pièce ?

*Th* : Vous me posez la question ?

(provocation et tentative de sabotage par mélange des contextes)

*M* : Je vous pose la question. Vous êtes médecin, vous êtes spécialiste. C'est vous qui devez nous répondre. C'est vous qui devez nous éclairer.

*P* : Oh ben, le docteur, il peut pas nous éclairer, il l'a jamais vu !

(le coupe. Prend une attitude de thérapeute)

*M* : Enfin, quel est l'individu qui reste cloîtré comme ça ? Maintenant, il est dans le débarras. Sa chambre, c'est le débarras.

*P* : Ben oui, mais enfin, disons que . . .

*M* : . . . enfermé dans son débarras !

## 2. Un conflit caché des parents

- (à la mère)  
Intervention directe  
No 1
- Th* : Il faut que vous lui ayez dit (au mari) une chose que vous pensez. Ce n'est pas possible, enfin . . . Il y a 20 ans, vous dites, que vous êtes mariés ?
- P* : En 59, on s'est mariés . . . ça va faire 22 ans cette année, au mois de juillet, ça va faire 22 ans. J'ai jamais compris ma femme . . .
- Th* : Non, attendez . . . ce n'est pas ça que vous m'avez dit.
- P* : Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dans sa tête. Ça, c'est la vérité . . .
- Intervention directe  
No 2
- Th* : Demandez-lui ce qu'elle pense, maintenant.
- (se levant)  
Interv. No 3
- Th* : Demandez-lui maintenant, allez, demandez-lui !
- (à M)
- P* : Je sais pas . . . Qu'est-ce que tu penses ?  
Qu'est-ce que tu en penses ?
- (s'éloigne)
- Th* : Je compte les points . . .
- (rit)
- P* : Qu'est-ce que tu penses de moi, de mon comportement ? Elle m'a jamais dit ce qu'elle pensait de mon comportement. Si c'était normal, si . . .
- (s'assied à distance, face au couple)  
Dramatisation et soutien au père
- Th* : Monsieur, vous avez peut-être raison. Peut être qu'elle est insondable et mystérieuse et parfaitement fermée . . .
- P* : ah oui, ah complètement !
- “Nous travaillons dans le concret”
- Th* : Peut-être, hein ? Je veux quand même en avoir la preuve d'abord . . . Allez-y . . .  
(silence)
- (à la mère)  
Recadrage de la demande
- Th* : Vous voulez bien qu'on fasse quelque chose pour votre fils, j'ai bien compris ?
- M* : Oui, c'est pour mon fils.
- Th* : Et bien alors . . .
- M* : Moi, je suis venue pour mon fils. Je ne suis pas venue pour raconter notre vie . . .
- Marque d'autorité du th, qui définit le contexte thérapeutique
- Th* : Alors, le premier temps, c'est ça !
- M* : Moi, je suis venue pour vous expliquer la vie de mon fils . . .
- P* : Mais enfin, la vie de Pierre, elle passe par chez nous, elle passe par nous.

(en même temps)

*M* : ... qu'il vit enfermé entre quatre murs, coupé de tout ce qui est extérieur, le téléphone et tout ...

*Th* : Vous entendez ce qu'il dit, votre mari ?

*P* : La vie du gosse, elle passe par notre comportement à nous. Ben oui, c'est normal ...

*Th* : Ça me paraît normal, ce que dit votre mari.

*P* : Ne serait-ce que l'année dernière ...

Confirmation du  
contexte thérap.  
condition sine qua  
non, la compétence  
du th n'est pas en cause  
mais bien la coopération  
des parents.

(1) Savoir ce qu'elle  
pense de son mari,  
comme celui-ci l'a  
demandé en début  
de séance.

*Th* : Premier point : je voudrais au moins qu'il ait cette satisfaction (1) pour que je sache si ça peut marcher. Si ça, ça ne peut pas démarrer, je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à votre demande.

---

### 3. La proposition thérapeutique

(ton aigu)

*P* : Chez nous, il y a des grosses ... c'est des grosses disputes pour des sujets futiles ... des futilités de rien !

*Th* : Et vous croyez que c'est autrement dans les autres ménages ?

*P* : On dirait, en parlant vulgairement ...

*Th* : Vous croyez que c'est autrement dans les autres ménages ?

*P* : Je ne sais pas, je ne sais pas ... Pour une merde de chien ... des fois, pan ! ça éclate ! vvvrrou ... une bombe ! Pour l'argent, très rarement ; le manger, jamais ; pour la propreté de la maison, jamais ; mais alors, pour une histoire de famille ... une bricole ... ffuitt ... ça démarre, ça démarre, ça démarre, ça démarre.

(s'arrête, regarde la  
mère dont les yeux  
s'embuent)

*Th* : Revoyons bien le problème ... Ça vous angoisse ça ?

*M* : Oh ...

*Th* : Allez-y, je vous écoute.

*P* : De suite, mon fils il est au milieu.

“Ne pas se laisser entraîner dans les digressions inutiles”  
Accord sur le problème que le th accepte de traiter

Accord

Excellente définition du “triangle pervers”

Avec qui le th pourra-t-il travailler ?  
Décision arrachée à la mère et aussitôt dysqualifiée (signe vers les deux époux)

Réponse partielle

*Th* : Le problème, c’est votre fils.

*M* : C’est mon fils.

*P* : Mais il est au milieu.

*Th* : Etes-vous décidés à ce qu’on fasse quelque chose pour votre fils, oui ou non ?

*M* : Moi, je réfléchis . . . alors, maintenant, il a peur. Il m’a dit . . . comment il m’a dit l’autre jour ? . . . (propos inaudibles)

*Th* : Etes-vous décidés ?

*M* : Oui, je suis décidée.

*Th* : Le premier temps, ce serait déjà ça : de vous mettre d’abord d’accord tous les deux.

*M* : Alors, il dit qu’on ne le veut pas. Il interprète en mal. Moi, je suis d’accord. Il faut faire quelque chose. Ça fait 4 ans . . . Alors, on va continuer comme ça ?

*Th* : Sur quoi êtes-vous d’accord ?

*M* : 20, 30, 40 ans, alors, il faut le garder comme ça ? Dites-nous carrément : il est incurable, et puis c’est tout, on n’en parle plus.

.....

Pose le problème en propositions concrètes, indiquant sa méthode.

(1) Provocation

(à la mère)

*Th* : Quelle est cette chose qui pourrait se faire pour Pierre, que vous pourriez faire tous les deux, pour commencer, en vous mettant d’accord ? A moins qu’on ne divorce tout de suite ? (1)

*P* : C’est ce que je voulais faire. Peut-être c’est ça . . . c’est ce que j’ai dit !

*Th* : C’est peut-être ça, la solution !

*P* : C’est ce que j’ai dit !

*Th* : Est-ce que c’est ça que vous êtes venus me demander ? L’autorisation de divorcer ?

*P* : ah, non !

*M* : Mais enfin, on n'est pas venus pour nous, on est venus pour notre gosse !

*P* : Si j'avais voulu divorcer, c'était en septembre. J'avais mis l'avocat en route, et tout . . .

*Th* : Non, moi, je pousse à l'extrême pour savoir . . .

*P* : Vous avez raison . . .

*M* : Ah non, à l'extrême . . .

*P* : Il a raison, le docteur ; c'est le pire, c'est le pire . . .

*Th* : Je pousse à l'extrême pour savoir si vous êtes prêts à vous mettre d'accord, ou alors . . .

*P* : D'ailleurs, c'est la question que j'ai posée à mon fils. Dis-moi, Pierre, si je dois partir de la maison . . . si tu veux qu'on divorce, ta mère et moi . . . on divorce. Il m'a dit : papa, tu n'as pas à partir de la maison . . . Il me l'a dit. Alors, je lui ai dit : si tu veux, je m'en vais. Si par exemple, tu trouves . . .

(à la mère)

*Th* : Mais, c'est catastrophique !

*P* : Mais tu me veux plus à la maison, hein, bon . . . moi, je pars . . .

Soutien à la mère en lui précisant — paradoxalement — qu'il doit être pénible à une femme d'avoir pour mari un homme qui demande à son fils de décider pour lui

*Th* : Ah mais alors, là, Madame, moi je comprends parfaitement !

---

#### 4. Circularité et sabotage

*P* : Quel homme pourrait supporter ça ?

*Th* : Et Pierre ?

*P* : Il en profite de tout ça, mon fils . . . ah !

*Th* : Sûrement . . .

(rit)

*P* : et ça démarre, ça démarre ! . . .

*Th* : C'est ce que je suis en train de vous dire.

*P* : Et sa famille, elle te prend pour un con . . . et patati . . . et patata . . . et moi . . . bbrree . . .



Recadrage du comportement de P, conséquence de la description du père

(rit)

(à la mère)

Le père aide le système à tourner rond, en protégeant sa femme, parlant à sa place

Bien reçu votre message : vous me présentez un tableau d'impulsivité irresponsable au lieu de me dire sur qui je puis compter pour soigner Pierre

*Th* : Il vous fait marcher . . .

*P* : Il me fait courir . . . il me fait marcher . . . il me fait courir . . . et ma femme . . .

*Th* : Etes-vous d'accord ?

*P* : Et ma femme . . . oh, hein . . .

*Th* : oui . . .

*P* : Au lieu de dire bon, non, après tout, c'est pas vrai, dans ma famille, il est comme ça, mais il faut l'accepter comme tel, pof . . . et paf ! . . . des banderilles . . . vous savez, comme un toréador . . . pac ! . . . et ça démarre ! et moi . . . bbvrou . . . Pourquoi ?

*Th* : Mais parce que vous le voulez bien !

*P* : Oui mais, docteur, c'est plus fort que moi. Comment je dois faire ? . . . Je suis pour la justice . . . Alors, vous êtes pour l'injustice ?

*Th* : C'est vous qu'il faut soigner, alors ?

*P* : Peut-être c'est mon comportement qui . . . qui . . . qui . . . comme il est mon fils, ça se peut . . . ça se peut . . .

.....

## Définir un objectif concret immédiat : le pyjama

*Th* : Alors, est-ce qu'on pourra faire quelque chose ? Est-ce que vous êtes d'accord sur quelque chose qui changerait la vie de la maison ? Qu'est-ce qui vous énerve le plus, vous Madame, dans la maison ?

*M* : Ce qui m'inquiète, c'est mon fils. J'y pense sans arrêt.

*Th* : Qu'est-ce qui vous embête *le plus* dans ce qu'il fait dans la maison, dans la journée ? (silence)

*M* : pas habillé, il est du 1er janvier au 31 décembre en pyjama et en maillot de corps.

## 5. Le père et le concret

- Il reprend le thème concret
- P* : J'aimerais mieux qu'il soit habillé quand je viens et ma foi, habillé et lavé.
- Th* : Alors, qu'est-ce que vous êtes prêts à faire pour ça ? (silence)
- P* : Moi, je peux déjà lui dire : tu vas t'habiller tous les jours.
- Th* : Oui . . .
- P* : Tous les jours, je veux que tu sois habillé.
- (à la mère)  
Regrouper père et mère (1,2,3,4)
- Th* : Vous êtes d'accord, Madame ? (1)
- (tout bas)
- M* : Bien sûr . . .
- P* : Quand je viens, faut que tu sois habillé.
- (à la mère) (2)
- Th* : Qu'est-ce que vous pourrez faire pour aider votre mari pour qu'il obtienne ça ?
- M* : Il ne le fait pas . . .
- Th* : Qu'est-ce qu'il ne fait pas ?
- M* : Il ne le fera pas, Pierre.
- (3)
- Th* : Non, je sais que ce ne sera pas facile du premier jour, mais est-ce que vous pensez que votre mari a raison quand il dit qu'il va donner cet ordre ?
- M* : Bien sûr . . .
- (4)
- Th* : Moi aussi, je pense que votre mari a raison. Qu'est-ce que vous allez pouvoir faire pour l'aider à obtenir ça ?
- M* : Je ne sais pas . . . qu'est-ce qu'il faut faire ?
- Th* : Je ne sais pas . . . je ne connais pas votre vie, ni votre maison, ni l'endroit où sont les vêtements, ni l'heure à laquelle vous vous levez . . .
- P* : C'est-à-dire que pour le faire lever, je sais ce qu'il faut . . .
- M* : Mais on ne peut pas pénétrer dans sa chambre . . .
- P* : Pour le faire habiller, je sais ce qu'il faut . . .
- Th* : Ah ? . . .
- P* : C'est que je prenne un bâton et je dis : si tu t'habilles pas, attention . . . gare à toi . . . il va s'habiller !

Admettons sans discuter plus

*Th* : bon . . .

Surenchère à la violence quand le mari n'est pas désavoué.

*M* : Il faut tout lui démolir, tout ce qu'il y a dans sa chambre, tout ce qu'il y a dans le débarras, et puis c'est tout. C'est tout caché : ses affaires, ses vêtements, tout . . .

*P* : Je lui ai déjà dit la semaine dernière : écoute Pierre, je ne veux plus que tu fermes à clé ce placard, je ne veux plus que tu me fermes ce placard à clé.

*Th* : Et alors, il vous a écouté ?

Autre pattern "pédagogique"

*P* : Je ne sais pas, je n'y suis plus retourné. Alors, je ne sais pas s'il la ferme ou s'il la ferme pas. Ça, c'était pendant que j'étais en maladie . . .

*Th* : Donc, il sait que quand vous dites une chose, vous n'allez pas vérifier, donc, il peut . . .

*P* : Pendant que j'étais malade, l'autre jour, je voulais aller chercher un médicament. C'était fermé à clé. J'ai dit : Pierre, pourquoi tu me fermes à clé ?

*Th* : Bon, alors ?

Le pattern de démission

*P* : J'ai dit : je veux que tu me laisses ce placard ouvert et puis, j'y suis pas retourné, j'ai retravaillé.

Revenons au thème choisi (1,2)

*Th* : Le pyjama ? (1)

Sabotage

*P* : Moi, le pyjama . . . il n'y a pas de raison qu'il reste ; à la maison, bon . . .

*Th* : Non, non, non, ça ce n'est pas d'accord, non monsieur . . . (2)

*P* : Non mais, justement . . . il reste à la maison, il faut qu'il s'habille . . .

*Th* : Il faut !

*P* : Il faut qu'il s'habille.

*Th* : Il faut !

*P* : Bien sûr, d'accord . . .

"les parents doivent se soutenir" nième demande

*Th* : Mais tous les deux, vous êtes d'accord ?

*M* : Oui . . .

*Th* : Voilà un premier point où on est tous les trois d'accord. C'est le premier. On y est. Alors, qu'est-ce que vous allez faire pour ça ?

*P* : Hum . . . ça, je sais pas . . . Moi, je vous dis, y a que les menaces, alors je menace . . . Alors, ça va marcher.

C'est pas malheureux ? ... Comment je dois faire, dites-moi ? Attention Pierre ... attention 1 coup ... attention 2 coups ... attention 3 coups ... c'est comme au théâtre, je lui dis ... après, au théâtre, le rideau se lève, après, y a la scène ...

*Th* : Qu'est-ce que votre femme peut faire pour vous aider ?

*P* : Ah ...

(le th se lève)

*Th* : Voulez-vous parler de ça maintenant ? Mettez vous d'accord.

*P* : Il faut dire qu'elle sorte le linge, d'abord, qu'elle dise : voilà le linge ...

*M* : C'est Pierre qui a le linge ...

(le th sort)

Utilisation de l'espace

pour :

— renforcer la communication entre les parents

— montrer que l'essentiel de la thérapie est leur affaire

*Th* : Notez ... notez ... notez ... ce que vous pouvez faire.

*M* : C'est lui qui a le linge ...

*P* : Il est dans sa chambre ?

*M* : C'est lui qui a tout le linge ...

*P* : Il faudra qu'il sorte son linge tous les jours et puis que tous les jours, il s'habille ... (silence) ... Notre fils, il va ... ça, c'est un fait, ça va être ... Moi, je te dis, ça va être encore une bagarre ... Ça va être une bagarre ... à moins que peut-être ...

*M* : C'est-à-dire, il faut pas que tu prennes une colère, parce que, si tu prends une colère, alors ...

*P* : Eh bien, il s'habillera ...

.....

*P* : C'est les réactions qu'il aurait s'il se sentait menacé, c'est ça qui me fait peur ... S'il se sent vraiment menacé ... , les réactions qu'il aurait, on ne sait pas ... On ne connaît pas ses réactions. Tu les connais, toi ?

*M* : Il a des couteaux cachés partout ...

*P* : C'est ça !

(le th rentre)

*M* : Tu te rappelles quand il faisait le couteau, au début, quand j'allais frapper à la porte pour aller à l'école ? Il faisait le couteau, ben merci ...

*P* : C'est ça, surtout ...

(s'assied)

*Th* : Alors ... ça y est ? ...

*P* : Pour nous, le fait . . .

*Th* : Ça y est ? . . . (à la mère) : qu'est-ce que vous faites pour aider votre mari ?

*M* : Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

*P* : Le fait . . .

*M* : Je suis bien d'accord qu'il s'habille . . .

*Th* : Je sais bien que vous êtes d'accord, mais maintenant, il faut que vous fassiez quelque chose pour aider votre mari, pour faire obéir cet enfant. Il faut qu'il s'habille et on est bien d'accord : voilà l'objectif. Alors, qu'est-ce que . . . Votre mari a une très bonne idée. Il sait que ça marche à la crainte, il y arrive . . .

*P* : C'est malheureux . . .

*Th* : Mais il ne peut pas être là tout le temps. Qu'est-ce que vous pouvez faire . . . ou bien, comment pouvez-vous aider votre mari qui en a besoin . . . ? C'est visiblement un homme qui a besoin . . . qui voudrait ne pas être menaçant comme ça, ne pas être violent . . . Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Parce qu'il est obligé de faire ça parce que vous ne l'aidez pas ! . . . vous ne l'aidez pas ! . . .

*P* : Elle parle du téléphone . . . quand je suis à la maison, il prend le téléphone . . .

*Th* : Chut, chut . . . le pyjama ?

*P* : Il répond, Pierre !

*Th* : Le py-ja-ma ! (à la mère) : comment voulez-vous faire ? C'est vrai qu'on commence la journée en s'habillant, c'est un très bon début. Vous avez donné une idée formidable. Qu'est-ce que vous êtes prête à faire ? . . .

*M* : Moi, je suis prête à lui dire de s'habiller mais il ne sortira pas le linge . . .

*Th* : Où est le linge ?

*P* : Dans sa chambre.

*M* : C'est tout fermé, dans sa chambre.

*Th* : Tout ?

*P* : Tout fermé.

*Th* : Vous n'y allez jamais ?

*M* : Il a tout le linge. Non, il me le donne pour faire laver son pyjama.

*Th* : Bien. Ah bien ! Alors ?

Nouveau recadrage concret de la sémiologie psychiatrique

Recadrage en connotation positive de la violence du père

Nième protection de sa femme en détournant l'attention sur lui

*M* : Et alors, il me le donne. Il a un change de pyjama.

*Th* : Comment vous pourriez faire pour le faire habiller ?

*P* : Il faut rentrer dans sa chambre et lui prendre le linge. C'est fermé à clé. Comment je vais faire pour rentrer ? Il faut que je casse la porte, encore . . .

---

## 6. La mère et le concret

*Th* : S'il enlève ses vêtements, qu'est-ce qu'on fait ?

*M* : Il est plus fort que moi, moi je peux pas l'habiller.

*Th* : Qu'est-ce qu'on fait s'il enlève ses vêtements ? Comme dit votre mari, par exemple, une fois tourné le dos ?

*M* : Il va remettre son pyjama . . .

*Th* : Alors, qu'est-ce qu'on pourrait faire pour qu'il enlève pas son pyjama ?

*P* : Il faut lui enlever . . . pas de pyjama, tu restes tout nu. Ça me dérange pas, tu restes tout nu !

Autre pattern  
significatif type  
Split-double-bind  
de Ferreira

*M* : Il en a en réserve. Tu as vu tous les pyjamas que je lui ai achetés ? Alors, il faut lui vider sa chambre et lui mettre la chambre à nu. Alors . . .

*P* : Pour entrer dans sa chambre, il va falloir casser la porte . . .

(à la mère)

*Th* : Vous avez une autre solution ?

*P* : Comment tu veux que je rentre ?

(au père)

*Th* : non, non . . .

*M* : Mettre la chambre à nu ?

Soutien à la mère

*Th* : Mais écoutez, c'est très logique ce que vous dites là, c'est remarquable !

*M* : Mettre la chambre à nu !

.....

“patience et  
métaphore”

*Th* : On fait un mur avec une brique, puis une 2ème, puis une 3ème. On en est à la première.

*M* : Mettre la chambre à nu et habillé à l'intérieur.

*Th* : Bon ! Quand allez-vous faire ça ?

*P* : Je peux bien en parler ce soir d'abord . . .

*Th* : Non, quand allez-vous *faire* cela ?

*M* : C'est dur . . .

*Th* : Oh mais c'est sûr, c'est sûr . . .

*P* : Moi, je peux en parler que lundi, je travaille demain, je travaille ce soir, y a que lundi.

*Th* : Non, vous êtes deux. Vous êtes deux, Et deux d'accord, deux d'accord !

*P* : Elle peut dire : écoute ton père, faut que tu t'habilles. Voilà, d'accord.

## 7. L'affiliation à la mère

### Entrée du superviseur (S)

*S* : Je suis entrée pour vous dire, Madame, que c'est courageux à vous de proposer cela, parce que, pour une mère, ce n'est pas facile . . .

(se met à pleurer)

*M* : moi, je ne pourrai pas.

*P* : c'est dur . . .

*S* : Pour le bien de votre fils, je crois . . . Je suis entrée pour vous dire que c'est très courageux.

*M* : Moi, je ne peux pas . . .

*S* : Pourquoi ? Qu'est-ce que vous ne pouvez pas ?

*M* : Je l'ai dit mais je ne pourrai pas le faire. Je l'ai dit mais je ne le ferai pas : mettre sa chambre à nu . . .

*S* : Ça, c'est déjà beaucoup . . . Mais qu'est-ce qu'on peut vous demander ? (silence) . . . Je trouve que le Dr C et vous autres . . . ce dont vous parlez, c'est pour commencer. Ce n'est pas trop grand, ce n'est pas . . . Je vous laisse. Mais je voulais seulement dire à Madame . . .

*Th* : Mais on voit bien que . . .

*S* : Parce que, pour une mère, ce n'est pas facile . . .

*M* : Mettre à nu sa chambre . . .

*S* : Oh ça, je ne sais pas, mais commencez . . .

Répétition du recadrage, redéfinition du symptôme

*S* : Comment on fait avec un enfant désobéissant ? Vous avez d'autres enfants ?

*P* : Oui, mais il a 18 ans maintenant . . .

*S* : Mais il ne fonctionne pas à son âge, donc . . .

*P* : Oui, d'accord, mais enfin, quand même, il a la carrure et la force d'un gamin de 18 ans. Et alors, maintenant, c'est à la chataîgne. Comment voulez-vous faire ? Ça va être à la chataîgne, docteur . . . Dites-moi, docteur . . .

(La redéfinition permet à la mère de livrer maintenant tous les troubles réels du comportement de son fils)

*M* : Il est très fort, il me jette contre les murs . . .

*P* : Attention . . . alors . . .

*Th* : Vous êtes deux . . .

*P* : Pour moi, d'accord. Mais pour ma femme, c'est pas pareil.

*M* : Il donne des coups de pied . . .

*P* : Alors . . .

nouvelle redéfinition du comportement

*S* : Donc, il n'a aucun respect pour vous . . .

*M* : Non, il ne me respecte pas.

*P* : C'est ça. Alors, des fois, je rentre et tu dis : il m'a dit ci, il m'a dit ça. Et moi je meurs . . . moi je meurs . . . ah, je meurs . . .

*M* : Il me traite de tous les noms de la création. Je suis assez vieille . . .

Rappel de l'union nécessaire face au fils

*S* : Il ne respecte pas votre femme, donc il ne vous respecte pas non plus !

*P* : Je lui ai dit . . . ah moi, il ne me traite pas de con . . .

(bas)

*M* : il ne parle que de la mort, que de la mort . . .

*P* : Je lui ai dit : ah mon fils, le jour où tu me traites de con, je te mets une chataîgne et tu n'as plus de dents dans la bouche. Ah ça ! Garanti ! Il ne mange plus avec les dents !

---

## 8. De quelques recadrages

(à *S*)  
Métacommunication  
des thérapeutes  
et provocation

*Th* : Mais est-ce que tu crois vraiment qu'ils veulent quelque chose ?

*P* : Bien sûr, qu'on veut . . . Bien sûr, docteur, qu'on veut . . .

*M* : C'est-à-dire qu'on veut quelque chose, mais on veut le faire faire par quelqu'un d'autre . . . (se tournant vers *S* et riant) : ça y est, vous avez compris . . .

.....



(solennelle)

*S* : Vous savez pourquoi on travaille avec des familles ?  
Parce qu'on en a besoin . . .

*P* : Bien sûr, c'est un fait, c'est tout à fait normal, bien sûr . . .

*S* : On a besoin des parents. Tout seuls, nous n'arriverons jamais à sortir ce garçon. Mais avec votre aide, peut-être que ça va marcher. Peut-être que non, mais peut-être que oui . . .

*M* : Il faut essayer. Il faut tenter. Qui ne tente rien n'a rien . . .

.....

*S* : Vous êtes d'accord pour commencer avec le pyjama ?

*P* : Moi, je suis d'accord. Ben oui . . . moi, j'ai toujours dit : pourquoi qu'il s'habille pas . . . mais enfin . . .

*S* : On est d'accord. Comment le faire ? Vous voulez nous aider ?

*M* : On va essayer . . .

*S* : Vous voulez nous aider, Monsieur ?

*P* : Bien sûr . . .

*S* : . . . il y a aussi un problème de désobéissance.

*P* : Oh oui, oui. Parce que si vous le voyiez comme ça, si vous le voyiez à la maison . . .

*S* : Même sans le voir, même sans le voir . . .

(à *S*)

*Th* : On l'a compris . . .

*P* : Avec nous, il discute, il est pas fou, il a un raisonnement, il est pas malade.

*Th* : Qui est-ce qui a dit ça ? (qu'il est malade)

Répétition de la  
redéfinition

*S* : Un problème de désobéissance, est-ce que c'est un problème pour les psychiatres . . . ou un problème pour les parents ?

*P* : C'est les parents, bien sûr . . .

(au père)

*Th* : Vous l'avez dit en entrant . . .

*P* : C'est ce que j'ai dit en entrant. Je pense que c'est le problème des parents. Je l'ai toujours dit.

*Th* : On a été tout à fait d'accord.

*S* : Ça ne veut pas dire que vous êtes coupables, pas du tout . . .

*P* : Je me sens coupable, moi je me sens coupable, bien sûr . . .

*S* : Monsieur, il n'y a personne qui est coupable.

*P* : Mais enfin . . . moi, je me sens coupable . . .

*S* : Vous n'êtes pas coupable. Vous non plus, Madame . . . Mais vous êtes res-pon-sa-bles pour que ça change.

*P* : On est responsables, voilà.

*S* : Nous, on peut vous aider . . .

(tout bas)

*P* : Oh, je ne sais pas . . .

*S* : Vous êtes responsables pour que ça change. (silence)

---

## 9. Persévérer . . .

(après une nouvelle digression)

*S* : . . . mais ça, c'est le passé. Et maintenant . . . ce py-ja-ma ! (voix plus forte) On n'en sort pas, hein ?

Un nouvel os à ronger  
pour distraire les  
thérapeutes

*P* : C'est pour ça, je sais ce que c'est qu'être interné. C'est dur . . .

Recentrage

*S* : Non, non, non . . . Et le pyjama, Monsieur ?

---

## 10. Persévérer, encore . . .

Dramatisation

*S* : C'est vraiment horrible de dire à sa mère . . .

*M* : Il me reproche. Il me dit que je l'ai laissé battre, qu'il a reçu des coups, alors . . .

(à S)

*Th* : Mais il n'a pas tort ! Ils marchent !

Métacommunication  
pour esquiver la nou-  
velle diversion : le  
passé, la causalité

*M* : qu'il était venu avec des coups . . .

(à S)

*Th* : Moi, si j'étais à sa place, j'aurais fait pareil. Ils ne demandent qu'à faire ça. Le père ne demande qu'à s'en aller, à se sacrifier et à divorcer. Et la maman ? Elle ne demande qu'à continuer. Pourquoi est-ce qu'il cesse-rait ? Il a raison, ce garçon !

(tout bas)

*P* : Je sais pas . . .

*Th* : Oh, mais si . . .

*M* : Alors, il vit avec le passé . . .

*Th* : Non, non, il se débrouille très bien dans le présent.

*M* : Toujours retracer 15 ans en arrière . . .

*P* : Et nous aussi, des fois, quand on se dispute, on vit avec le passé, ma femme ! Tous les deux, on vit avec le passé, des fois . . .

*M* : Bon, enfin, oui . . . C'est Pierre, c'est Pierre . . .

*P* : Nous aussi, des fois, je te reproche . . .

*M* : On ne (inaudible) pas les parents ou l'enfant.

*Th* : Il vous fait bien marcher !

Redéfinition

*S* : Il en profite !

Redéfinition

*P* : Exactement. Donc, c'est bien ce que j'ai dit tout à l'heure. J'ai une part de responsabilité parce que, devant les gosses, même quand on se dispute . . . je devrais rien reprocher à ma femme.

Inversion des rôles

*M* : Alors, le pyjama, quand est-ce qu'on commence ?

*P* : On devrait se disputer dans la chambre à coucher, tous les deux, seuls. On ne devrait pas se disputer devant les gosses.

La mère se décide et esquive ainsi la mise en évidence du conflit conjugal

*M* : Quand est-ce qu'on commence, le pyjama ?  
Quand est-ce qu'il faut commencer, Madame ?

(même manœuvre)

*S* : Le plus tôt possible !

*P* : On ne va pas le faire ce soir parce que, ce soir, je travaille . . . demain, je travaille . . . alors . . .

*S* : Qu'est-ce que vous proposez, Monsieur ?

*P* : Lundi. Je suis à la maison, lundi, jusqu'à toute la semaine.

(à la mère)

*S* : Lundi, on peut commencer.  
Vous êtes là ?

*M* : Oui, mais alors, il faudrait que je laisse mon travail.

*P* : Mais non, pourquoi ?

*M* : Pour lui entreposer ses habits. Parce que, s'il est seul . . . Il est livré à lui-même, la journée . . .

*S* : Le matin ?

*M* : Il est toujours levé, pardi, il nous accompagne à la porte.

(Th rapproche les époux en proposant un autre siège)

*S* : C'est magnifique ! Je ne vis pas chez vous, je vis en Belgique. Voilà, lundi, vous commencez !

*P* : Oui, y a que le lundi. Voilà. Oui, à partir de lundi.

(à la mère)  
 Confirme en digital  
 ce signal analogique

*S* : Allez un peu plus près de votre mari. Allez ! C'est votre mari . . . moi, je ne suis pas là . . .

*M* : Alors, lundi, avant de partir, on le fait . . .

*S* : Monsieur, venez un peu.

Première décision  
 de la mère

*M* : Lundi, avant de partir, on le fait habiller.

*P* : Moi, je sais que si c'était que de moi, il y a longtemps que ça aurait peut-être un peu changé !

*S* : Les deux ensemble, pour que ça marche bien.

Constat de leur  
 rapprochement  
 physique

*P* : Il y a longtemps que ça aurait changé avec moi, mais enfin . . .

*Th* : Mais ça va changer . . . si vous vous y mettez tous les deux.

*S* : Ça, c'est le passé. Lundi . . . Comment ? A quelle heure on se lève ?

*P* : 6 h. Du moment qu'il est levé : tu t'habilles. Tu n'es pas levé, alors reste.

*Th* : S'il est levé, de toutes façons . . . tout est facile. Alors, après ?

*M* : C'est plutôt qu'il va être seul après, il va se remettre en pyjama.

*S* : On commence !

*P* : A midi, je veux qu'il soit habillé quand je viens. Il sera bien obligé . . . Le soir, quand je rentre à 6 h 30, il faut qu'il soit réhabillé . . .

## 11. Persévérer toujours, et recadrer

Le père joue la scène  
 (à la mère)

*P* : Ouvre-moi les portes, Pierre, ça te coûte rien !

*S* : Il a de bonnes idées, hein, votre mari !

*P* : Laisse-moi ouvrir la porte !

*M* : Ben alors . . .

*P* : Je rentre dans la chambre. Ouvre la porte . . . ouvre la porte ! Tu m'ouvres la porte !

*Th* : C'est très raisonnable.

*P* : ouvre-là ! ouvre-moi la porte ! D'abord, je l'ai déjà dit, ouvre-moi la porte du placard ! Ouvre-moi la porte de ta chambre !

(à M)

*S* : Il faut aider un peu votre mari . . .

*P* : Et tu sais bien que j'aime pas qu'il ferme la porte à clé, c'est pas de maintenant, ma femme.

Deuxième décision  
de la mère

*M* : Il faut lui enlever les clés.

*P* : C'est pas maintenant . . .

*M* : Il faut lui enlever les clés, il pourra pas fermer. Enlève-lui les clés.

*P* : Mais je lui ai enlevé les clés . . .

*M* : Il a pris les clés de notre chambre. Je lui ai dit : écoute, regarde, il a pris les clés de notre chambre . . .

pattern déjà noté  
plus haut

*P* : J'ai demandé deux fois, déjà.

*M* : Tu as laissé tomber . . .

*P* : Mais non, mais moi, je ne sais pas s'il la donne ou pas . . .

*M* : C'est-à-dire, il faut toujours dire pareil, il faut pas se contredire . . .

*P* : Mais je ne sais pas s'il te l'a rendue . . .

*M* : Mais il ne me l'a pas rendue, la clé de notre chambre. Il y a longtemps qu'il l'a.

*P* : Ah moi, je ne sais pas . . .

*M* : Qui est-ce qui va lui faire donner ?

*P* : Il va me la donner demain.

Métacommunication  
et recadrage

*S* : Et maintenant, on parle de la clé de la chambre ! . . .

*P* : Et du pyjama !

*S* : Du pyjama, Et après, de la clé de votre chambre . . .

*P* : Exactement.

Nième répétition  
de la redéfinition

*S* : Et après, ce seront d'autres choses. Et si ça ne marche pas, ça ne veut pas dire qu'il est fou . . . hein, Monsieur !

*P* : Ah non !

”

*S* : Ça veut dire qu'il est très désobéissant, mais très !

.....

**Un doux paradoxe**

*M* : C'est pour son bien, sinon, il va rester tout le temps dépendant, ça va continuer . .

Le couple peut enfin entendre une injonction paradoxale "douce"

Accord des parents

*Th* : Vous êtes bien prêts à faire n'importe quoi pour l'en sortir ?

*S* : Il faut l'aider . . . en ne plus l'aidant. (silence) Vous comprenez ?

*P* : Quand je lui dis . . .

*S* : L'aider en ne plus l'aidant !

*M* : Ah oui, qu'on l'aide !

*S* : Ne plus le protéger !

*M* : Ah oui, je le protège trop !

*S* : Et qui en profite ?

*M* : C'est Pierre !

.....

## Le lien parental

Concret/métaphorique

(à P)

(le th donne sa place près du mari)

(prenant la main de son mari)

*S* : A partir d'aujourd'hui, il faut . . .

*P* : C'est dur . . .

*S* : L'u-na-ni-mi-té ! La main dans la main !

*M* : La main dans la main.

*S* : La main dans la main !

*M* : Il faut qu'on soit la main dans la main, sinon . . .

*Th* : Allez-y ! La main dans la main, ils vont faire ça ! (le th leur fait se donner la main)

*P* : Mais, de toutes façons . . .

*Th* : La main dans la main !

*P* : Mais, de toutes façons . . .

*S* : Le Dr C a raison.

*P* : Vous savez, docteur, une chose est certaine : ma femme, elle peut pas dire, ni mes gosses, que . . . que . . . que . . . moi, à la fin du mois, j'ai pas porté ma paye, j'ai pas porté quoi que ce soit pour la maison. Ça, elle va pas dire . . .

*S* : Vous pouvez donner la main à votre femme ?

*P* : Oh moi, de toutes façons, vous savez . . .

*M* : La main dans la main.

*S* : Comme ça . . .

*P* : 22 ans de mariage, alors . . .

*S* : Oui, mais plus fort . . .

*P* : Vous savez, hein . . .

*S* : Plus fort !

(la mère rit et reprend la main de son mari)

*S* : Très fort ! parce que Pierre . . . il va . . . (fait le geste de les séparer)

(à M)

*Th* : Oui mais, vous saurez lui dire, si vous sentez qu'il ne vous la donne pas assez fort, la main ? Ou vous n'oserez pas ?

la mère se rapproche physiquement mais dans le "digital", elle rappelle la triangulation

*M* : A qui ? A Pierre ?

*Th* : A votre mari.

*P* : Non, elle n'est pas expansive, elle est pas expansive, ma femme, un caractère qui n'est pas expansif, vous pouvez pas . . . (la femme bouge sa chaise et se met tout contre son mari).

(ensemble)

*Th* et *S* : Voilà !

*P* : Non, c'est pas ça docteur, c'est pas la question !

*Th* : Ce n'est pas expansif, ça ? Ce n'est pas expansif ?

*S* : Magnifique ! Et si Pierre voit ça, il faut . . . plus . . . (fait le geste de les rapprocher encore plus)

(se rapproche encore de son mari)

*M* : A ben alors, faut voir Pierre quand on fait ça !

*Th* : Ah, bien sûr !

.....

*M* : Faut voir Pierre !

*P* : Oh la ! Alors, les caresses de chien . . . et c'est pas vrai . . . c'est de l'hypocrisie . . .

*M* : Ah oui, il en raconte . . .

*P* : Autrement, j'ai jamais été distant avec ma femme . . .

*S* : Non, mais Pierre veut . . .

*M* : Pierre veut la division.

*P* : Mais je sais bien.

*S* : Il veut . . .

*M* : Ah oui, il veut la division.

*S* : Vous savez ce que Pierre fait ?

*M* : Il veut diviser pour régner.

S : Allez ! Allez ! (la th s'approche et fait le geste de les séparer).

---

## 12. Verrouiller

Recadrage préventif  
de la réaction homéo-  
statique du fils

(aigu)

S : Ce que je prévois, c'est que Pierre va jouer au fou.

P : Oh non ! Vous ne le connaissez pas ! Non, il est calme, il ne bouge pas.

S : Quand il voit ça ?

M : Quand il est là, mais quand il est parti, après, il m'en fait . . .

P : Quand je suis là, c'est une mouche . . . C'est une mouche, mon fils . . . Quand je suis là, il ne bouge pas, rien . . .

.....

S : Il faut essayer ça . . .

M : Il faut essayer .

S : Il faut l'u-na-ni-mi-té !

P : D'abord, je suis venu ici avec pas du tout dans l'idée de faire quoi que ce soit envers lui . . .

S : pas 100 % . . .

P : Ma femme, peut-être, est venue avec cette idée, mais pas moi. Ça, je vous dirai franchement, je suis pas venu avec cette idée . . . Je suis venu avec l'idée de discuter.

Th : Le tout, ce n'est pas de discuter, c'est de faire.

M : Moi, je suis venue dans l'idée d'employer les grands moyens . . .

P : C'est la vérité.

S : Mais les grands moyens sont là : c'est le pyjama ! C'est le début des grands moyens !

P : C'est deux infirmiers . . .

Th : Mais les grands moyens, ça va être plus difficile . . . que ce soient les infirmiers . . . tandis que vous-mêmes, c'est beaucoup plus difficile. Vous avez raison, les grands moyens, c'est ça . . .

S : C'est ça . . .

.....



*P* : Moi, je vous dis, docteur, de toutes façons, moi, de mon côté . . .

*M* : Alors, demain, tu essaies . . . les serrures . . . les clés . . . les clés d'abord.

*S* : Si vous vous mettez d'accord, tout va marcher. Tout !

---

### 13. Décidés et responsables

*P* : Moi, je veux faire l'essai. De toutes façons, moi, ça fait déjà une semaine que j'en ai parlé, de ces clés.

*M* : Oui.

*P* : Le pyjama, y a rien à faire . . .

*Th* : Vous avez toutes les bonnes idées. Il ne reste plus qu'à les mettre en pratique. Les idées, vous les avez.

*P* : Bien sûr . . .

*Th* : Ce n'est pas une chose mystérieuse, ce n'est pas de la folie, ce ne sont pas des choses incompréhensibles, ce sont des choses de la vie de tous les jours que seuls les parents qui connaissent bien leur enfant peuvent faire sans faute. Quelqu'un de l'extérieur ne s'y prendrait pas bien avec votre fils. Il n'y a que vous qui le connaissiez bien !

---

## FAMILLE D

Cette séquence se situe après la pause. La mère a remis son manteau et dit par deux fois avant qu'on s'assoie : "on va s'en aller, maintenant ; maintenant, on va s'en aller".

Le thérapeute donne intentionnellement un ton grave et solennel à la "prescription". Des temps sont laissés après chaque phrase afin d'observer les rétroactions de la famille et n'énoncer l'étape suivante de la prescription qu'après s'être assuré que la précédente a été entendue, et acceptée par chacun. Le contact, l'affiliation ainsi maintenus tout au long de l'exposé-conclusion constituent l'essentiel – au niveau digital – de la communication d'un soutien par un autre "canal".

(lentement et solennellement)

(1,2,3,4,5 : hochements de tête approbatifs du père)

(père et mère sont graves)  
(le père se redresse sur son siège)

(immobile et grave)

(le père hoche la tête)

(le père tourne son regard, du th vers sa femme)

(mouvement de balance des mains)

*Th* : Nous avons beaucoup réfléchi... (1) c'est une situation très difficile quand même... (2) et pour tous les deux... (3). On a repensé que ça fait quand même longtemps qu'on se voit...

*P* : oui... (4)

*Th* : Et dans une des toutes premières réunions ensemble, on avait bien dit, si vous vous rappelez... (5), on avait bien dit que ce serait long et que ce serait dangereux si ça change trop vite pour Mme D.

*P* : Ça, le Docteur B. me l'a dit à Vinatier, il me l'a dit !

*Th* : On est bien d'accord avec ce qu'il a dit.

*P* : Il m'a dit dans un an, ou deux ans, ou trois ans. Il m'a dit pour toujours. Elle va peut-être guérir, ça sera long...

*Th* : Oui...

*P* : Et ça fait quand même depuis 73...

*Th* : Oui... donc, ça ne peut pas changer du jour au lendemain...

*P* : Depuis 73, ça fait...

*M* : hum...

*Th* : Alors ça, on vous l'avait bien dit que non seulement c'est long mais aussi que c'est dangereux si ça change trop vite... il faut faire attention de ne pas changer trop rapidement...

*M* : Ça signifie quoi changer, d'être dangereux? ... j'arrive pas à comprendre ce mot, moi...

*Th* : Si vous changez trop vite, si lui change trop vite, si l'un comme l'autre, vous changez trop vite... un jour être bien, le lendemain être mal... si ça change trop vite, c'est dangereux pour tout le monde... pour tous les enfants... pour toute la famille. Or, ce qu'on a bien noté — on a essayé de reprendre ça sur un papier pour ne pas se tromper, parce qu'on a vu beaucoup de choses — c'est que vous avez beaucoup changé... vous avez beaucoup, beaucoup changé... vous raisonnez très bien, vous voyez bien la situation... vous vous comportez comme une très bonne mère de famille qui pense à l'argent, aux enfants, à ses responsabilités... Vous avez des idées... des idées très équilibrées sur l'argent : vous n'en voulez pas trop... vous en voulez assez pour...

*M* : Oui...

*Th* : ... pour être capable de faire face à des difficultés imprévues de la vie... sans rêver trop loin...

*M* : Je ne rêve pas trop loin . . .

*Th* : Tout ça, ça a beaucoup changé par rapport à la maladie . . .

*M* : Oui . . .

*Th* : Et c'est peut-être, ça, trop vite . . .

(remue)

*P* : Tout ça, ça va pas durer longtemps . . . depuis 73, elle revient comme ça à la vie normale à peu près pendant 5 . . . 6 mois . . . 3 mois des fois, et après . . .

(1) mouvement enveloppant vers cothérapeute et observateurs (qui sont dans la salle)

(2) pointe le père  
(P approuve)

*Th* : Ce sont ces changements-là qui sont mauvais. Ça, c'est trop vite et c'est pour ça que je crois . . . que nous croyons (1) tous . . . parce que nous avons tous réfléchi à cette question . . . , nous pensons tous que finalement, c'est bien vous (2) qui avez raison . . . c'est bien vous qui avez compris la situation . . . et vous protégez votre femme . . . vous la protégez remarquablement parce que, finalement, quand vous dites qu'il ne faut pas qu'elle travaille . . . finalement, pour elle, c'est éviter qu'on la prenne pour une folle dehors . . . pour qu'elle ne fasse pas . . .

(hoche la tête +++)

*P* : Ça, je le savais ; ça je le savais . . .

*Th* : . . . qu'elle ne fasse pas d'accidents et que tout de suite on dise : ça, c'est parce qu'elle est malade . . . et vous ne voulez pas qu'elle souffre comme ça, alors, vous voulez lui éviter ça . . . et ça, c'est la plus belle preuve d'amour que vous lui donnez . . .

(approbatif)

*P* : Ben oui, ça, je le savais . . . c'est pour ça que je lui ai dit : faut pas qu'elle y aille . . . elle a essayé, je l'ai laissée essayer une fois . . . ça a pas marché . . . je veux pas qu'elle continue . . .

*Th* : C'est très bien de penser à ça, il faut la protéger . . . vous avez raison . . . Combien de temps ça va durer ? . . . ça, c'est vous deux qui devrez en parler parce que évidemment, ça ne va pas toujours durer comme ça non plus . . . elle va bien finir par changer . . .

*M* : Oui, je sais bien . . .

(au père)

(1) à la mère  
(2) Renvoi à une première injonction paradoxale un an auparavant, avec énumération aussi exhaustive que possible des comportements à traiter

*Th* : Elle va redevenir capable de faire quelque chose . . . et puis, vous aussi, vous pourrez, à ce moment-là, changer . . . vous serez moins inquiet parce que vous verrez que ça va mieux . . . mais pas tout de suite . . . c'est pour ça que vous avez raison de la protéger comme ça maintenant et (1) quand on vous a dit qu'il fallait continuer à être malade . . . comme on vous l'a dit, vous vous rappelez ? . . . qu'il fallait continuer à être triste . . . , vos tentatives de suicide . . . , continuer à pleurer . . . (2) continuer tout ça, . . . vous vous rappelez qu'on avait bien dit tout ça ? . . .

*M* : oui . . .

(air dubitatif de *M*)  
(*Th* : mouvement de balance des bras en référence à un mouvement analogue amené par le père dans la séance à propos de la misère : avant et après le début de la maladie)

*Th* : Quand vous aviez la maladie, comme ça, à ce moment-là, vous la partagiez tous les deux . . . vous preniez un peu de sa peine à lui aussi . . . à ce moment-là, la peine, la tristesse, elle était sur les deux. A ce moment-là, c'était vraiment partagé . . . ça ne lui laissait pas tout le poids sur les épaules, tandis que si vous changez trop vite, à ce moment-là, tout le poids revient sur les épaules, à lui tout seul . . . Et finalement, ça ne va pas l'aider . . . A ce moment-là, il en a trop sur les épaules . . . vous comprenez ça ? . . . (silence)

*P* : Oui, oui . . .

(nouveau mouvement concret/métaphorique)

*Th* : Or, vos enfants ont besoin . . . c'est bien vous qui l'avez dit . . . d'avoir un couple uni, où le père et la mère partagent également . . . ils ont beaucoup besoin de ça . . . donc, ils ont besoin que la balance soit en équilibre entre les deux . . . Vous comprenez ça ? . . . (silence)

(tout bas)

*P* : Oui, je comprends très bien . . . c'est pour ça que j'ai fait des sacrifices jusqu'à maintenant, que j'essaie toujours de faire quelque chose de mieux.

*Th* : Et vous, Mme D., vous comprenez ? . . . (silence)

*M* : Oui, je comprends . . .

*Th* : Est-ce que ça répond un peu ? Vous m'avez posé la question tout à l'heure : qu'est-ce que vous pensez ? Alors, on essaie de répondre maintenant . . .

*M* : Oui, j'arrive à comprendre . . . c'est pas toujours facile à comprendre . . .

*Th* : Mais c'est dur ! . . .

(le ton est las et vrai)

*M* : c'est dur . . . et toujours, j'ai eu mon poids, hein . . . j'ai eu peu de jeunesse, moi docteur . . . faut comprendre aussi . . . Depuis l'âge de 20 ans, jusqu'à 40 ans, je me trouve toujours dans les mêmes problèmes de maison . . . j'ai jamais eu un petit plaisir ou un petit coin, ou rigoler un peu, ou manger au restaurant . . . Je demande pas, mais quand même, de temps en temps . . . ou être avec des amis, vivre un peu avec l'entourage . . . C'est rien que dans la maison, la maison, la maison, la maison . . . On arrive . . . c'est pas une vie pour moi, ça . . . c'est pas une vie . . .

(geste de lassitude)

(au père — reprise d'une métaphore amenée par le père dans la réunion)

*Th* : Vous savez où vous allez . . . finalement, le chemin, vous le voyez à peu près quand même . . .

*P* : oui . . .

*Th* : Seulement, c'est un chemin . . .

*M* : Ça boîte un peu parce que je sens pas mon corps comme avant . . . parce que moi, je sais que j'ai eu un accident. Il m'a vraiment fichue parce que les douleurs que j'ai maintenant, je les ai jamais eues. Des fois, quand je parlais avec des mères de famille qui me disaient : aujourd'hui, j'ai mal à la tête, un mal affreux, je me demandais : est-ce qu'elle fait un caprice, ou elle fait un . . . ? Maintenant, je suis en train de subir ce mal.

*Th* : Donc, ça, c'est plutôt bon signe. Ça prouve que, quand même, quand on croit que ça change trop vite, c'est peut-être quand même moins vite qu'on ne croyait. C'est peut-être encore aussi malade . . . un petit peu moins . . . mais encore pas complètement guéri . . .

(ton résigné)  
(ton décidé)

*M* : ah non, j'y suis pas . . . même, j'ai l'intention de retourner voir les docteurs, docteur . . . j'ai l'intention d'aller . . . Parce que j'ai confiance aussi aux médecins. Et puis, des fois, on a besoin . . .

(pointe le couple)

*Th* : Oui, mais, ce n'est pas vous toute seule, c'est tous les deux . . .

*M* : Oui, mon mari aussi . . . mais moi, je suis pour raison d'accident . . .

*Th* : C'est tous les deux que vous devez protéger . . .

(véhémentement)

*M* : Parce que moi, moi si mon mari est malade quand il est malade, je souffre aussi. Parce que moi aussi, j'ai subi des souffrances, même que j'ai pas dit. J'ai vu des souffrances où on a besoin, quand on est dans un lit, qu'on n'a ni visite, ni rien . . . Ça joue beaucoup, dans un hôpital ces choses . . .

*Th* : Sûrement . . .

*M* : Ça joue beaucoup . . .

(parle à la mère,  
pointe le père)

*Th* : Lui aussi, il le sait. Il est allé à l'hôpital, il n'y a pas longtemps . . .

*M* : Bien sûr, moi je comprends. Parce que moi, je suis passée par là . . . je comprends ça . . .

(parle à la mère,  
pointe le père)

*Th* : Il nous a manqué, dans les réunions, justement . . .

*P* : Oui . . .

*M* : Je comprends ça, moi, je sais . . .

*P* : Ça, c'est rien, docteur . . .

*Th* : Non, mais je sais que vous êtes solide.

*P* : Quand on souffre, et qu'on souffre des deux côtés, c'est la grosse souffrance. Quand on souffre juste d'un seul côté, ça va quand même un peu mieux. Moi, quand

ma femme est entrée à l'hôpital, moi je souffre . . . à l'intérieur et à l'extérieur. Quand ma femme est à la maison, ma foi, si je souffre à l'extérieur, à l'intérieur, je suis bien . . . Je sais qu'il y a quelqu'un à la maison qui s'en occupe un peu . . . Quand j'arrive, ça va mieux . . .

*Th* : Ça va mieux . . .

*P* : Ça aide un peu. Mais quand il y a deux charges . . .

(vers la mère)

*Th* : C'est sûr . . . vous comprenez ?

*M* : Oui, je comprends, bien sûr . . .

*Th* : Enfin, écoutez ! : ce qu'on voit, c'est que vous êtes des parents très responsables et que vous voulez d'abord vous occuper de vos enfants.

*M* : Oui, c'est pour la vie des gosses . . .

(allusion à un blocage des séances antérieures où le père a fixé ce délai – encore 11 ans – pour continuer à se sacrifier)

*Th* : Jusqu'à ce que le dernier ait sa majorité.

*P* : Oui

*M* : Oui, c'est surtout ça . . .

*Th* : Et pour ça, c'est sûr qu'il est nécessaire que vous formiez un couple uni, qui partage les souffrances.

*M* : Oui, bien sûr . . .

(1) allusion au motif allégué par les parents pour expliquer l'absence des enfants à cette séance

*Th* : Et nous verrons donc ensemble, avec vous, ce qu'on peut faire pour ça. On va voir ça la prochaine fois . . . mais tous ensemble d'abord. Peut-être qu'après, on n'aura plus besoin des enfants . . . Mais on a besoin de se revoir tous ensemble. Alors, j'espère que la grippe, (1) ce sera terminé . . .

*P et M* : Oui

*Th* : On va vous fixer rendez-vous.

*P* : On va essayer, docteur, on va essayer.  
Merci.

*M* : Merci, docteur . . . et passez un bon dimanche . . .

## MOTS-CLES

- systémique (approche)
- vidéo
- paradoxes (ou interventions paradoxales)
- directives (ou thérapies directives)
- joining (ou affiliation).

## RESUME

Après un rappel de la place tenue par la technique vidéo dans les thérapies systémiques avec ses risques et ses exigences, l'auteur choisit un des axes suivant lesquels les interventions systémiques peuvent être décomposées : directives/paradoxaes. Les techniques sont décrites dans leur rapport avec deux exemples cliniques (montage vidéo). Suit, le mot à mot des deux vidéotapes avec le commentaire en regard.

## SUMMARY

After recalling the role, risks and demands of video technics in systemic therapy, the author selects one of the approach which can compose systemic interventions : either directive or paradoxical. This approach is described and illustrated with the help of two clinical examples (video excerpts). The word for word transcripts of the two videotapes, with running commentary are then presented.

## BIBLIOGRAPHIE

1. ALGER, I. : *Techniques audio-visuelles en thérapie familiale*. In Techniques de base en thérapie familiale. Bloch D., Paris, Ed. Delarge, 1979.
2. ANDOLFI, M. : *Family Therapy*. Plenum Press, New York, 1979 (traduction française M. Wajeman, Y. et A.M. Colas, à paraître).
3. CAILLE, Ph. : *Phase d'évaluation en thérapie familiale systémique*. In Changements systémiques en thérapie familiale. Paris, Ed. E.S.F., 1980, pp. 43, 61.
4. COLAS, Y. : *L'arrivée des thérapies systémiques*. Rencontre No 34, été 80, tome 9, pp. 58, 64.
5. COMPERNOLLE, T. : *La psychiatrie de l'enfant, c'est la psychiatrie de sa famille*. L'Enfant, 6, 1976, 1, 24.  
COMPERNOLLE, T. & MAREKE BISSCHOP : *Votre enfant peut le faire tout seul*. Ed. Elsevier, 1981.
6. DEVOS, A. & VANAERDE, M. : *Travailler parallèlement avec les adolescents et les parents en thérapie familiale structurale* (à paraître).  
Le joining en thérapie familiale structurale (à paraître).
7. FERREIRA, A. : *"Double lien" et délinquance*. In Changements systémiques en thérapie familiale. Paris, Ed. E.S.F., pp. 81, 90.
8. MINUCHIN, S. : *Familles en thérapie*. Paris, Ed. Delarge, 1978.
9. NAPIER, A. & WHITACKER, C. : *Les problèmes du thérapeute de famille débutant*, in Techniques de base en thérapie familiale, Paris, Ed. Delarge, 1979, pp. 185, 206.
10. SELVINI, M. : *Contexte et Métacontexte*, Thérapie Familiale, Vol. 2, No 1, 1981.  
*Paradoxe et contre-paradoxe*. Paris, E.S.F., 1979.

11. SATIR, V. : *Thérapie du couple et de la famille*. Paris, 1972, Ed. Epi.
12. VAN DIJCK, R. : *Une classification d'interventions directives*. Thérapie Familiale, (à paraître).  
VAN DIJCK, R. & KEES VAN DER VELDEN & Col. : *Directive thérapie*. Sociale Bibliotek, Ed. Van Loghum Slaterus, Deventer, 1977.
13. VAN DIJCK, R. *Comment utiliser les techniques ericksoniennes quand on n'est pas Milton Erickson ?* Thérapie Familiale, vol. 2, (à paraître).
14. VAN DIJCK, R. *Thérapie familiale brève suivant les théories de la communication et des systèmes*. Atelier des 3èmes Journées Internationales de Thérapie Familiale de Lyon, 1979. Bulletin de thérapie familiale de langue française No 2.  
CAZEJUST, Th. : *Bases historiques et théoriques de la thérapie familiale en Amérique du Nord*. Actualités psychiatriques No 1, 1981.  
ISEBAERT, L. : *Thérapie familiale systémique avec des adultes comme patients identifiés*. Compte-rendu des 4èmes Journées Internationales de Thérapie Familiale de Lyon, 1980. In Thérapie Familiale, vol. 2 (à paraître).  
WATZLAWICK P., HELMICK, BEAVIN, J., JACKSON, D. : *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.



# cerf

CENTRE D'ETUDE ET DE RECHERCHE SUR LA FAMILLE

## FORMATION AUX THERAPIES FAMILIALES

Le Centre d'Etude et de Recherche sur la Famille organise, de septembre 1981 à juin 1982, des cycles de sensibilisation et de formation aux Thérapies Familiales. Ces cycles se dérouleront à raison d'une journée par mois (dix séances dans l'année), et comprendront des sessions d'apprentissage personnel, ainsi que la confrontation d'apports cliniques et interdisciplinaires, sous la forme d'un groupe de travail également mensuel.

Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser aux responsables de la formation :

Dr. Jacques MIERMONT 344 61 97

Dr. Sylvie STERNUSCHUSS 720 60 99

Dr. Pierre ANGEL 720 60 99

75, rue Madame 75006 PARIS Tél. (1) 548.40.07  
association régie par la loi du 1er juillet 1901

## NOTES DE LECTURE

### A. LES REVUES

*Sauvegarde de l'Enfance* — No 3 — Mai 1980 — Numéro Spécial : "La thérapie familiale".

*Présenté par Jean-Marc Guillerme (An Oriant — Vannes) qui nous avait dit depuis près de deux années préparer ce numéro de la revue, un ensemble d'articles rend compte de façon particulièrement vivante de leur travail à la suite d'une session d'initiation à la thérapie familiale animée par Jacqueline Prud'homme en 1974 avec des travailleurs psycho-sociaux de Brest, Quimper, Vannes, Lorient.*

*L'originalité de ce numéro tient au choix régional puisque rapporté à l'équipe de l'Association Départementale pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence. On peut regretter que le point de vue du psychiatre soit traité, comme trop souvent en France, par des spécialistes dont la position est d'abord critique vis-à-vis du mouvement des thérapies familiales et non cohérente avec une pratique engagée. Mais l'intérêt des articles est évident, traitant d'un point de vue très pragmatique de l'utilisation de la carte de S. Minuchin aménagée par chaque équipe dans des groupes familiaux marqués par l'alcoolisme parental ou la violence. Sont également abordées les délicates questions de contexte du travail social avec le juge des enfants ainsi que l'utilité des concepts de thérapie familiale dans une expérience d'accueil d'adolescents. La trame d'un type de formation en quatre années est esquissée, donnant un aperçu du type de training retenu au Centre An Oriant.*

*Nous avons particulièrement apprécié la conclusion en forme de "point de vue" du Directeur de l'A.D.S.E.A. du Morbihan. C'est, à notre connaissance, la première fois qu'est posée en termes claires, et publiée, la délicate question des rapports entre l'Association — et donc les institutions en général — et la thérapie familiale : ". . . si tous les professionnels du social peuvent dégager de cette théorie une meilleure approche du système familial et améliorer ainsi la qualité de leur prise en charge, peuvent-ils pour autant être des thérapeutes familiaux ?".*

*Sauvegarde de l'Enfance* — 28, Place St Georges — 75442 Paris Cedex 09

Y.C.

*Terapia Familiar e Comunitaria* – “Opticas e Estrategias de Terapia Familiar” – Cadernos I.

*Le Professeur F.X. Pina Prata, Président de l'Association Portugaise de Thérapie Familiale et Communautaire, signe avec quelques articles, l'introduction de cette revue, avec un rappel historique de la thérapie familiale au Portugal et une reprise du thème de son atelier aux Journées de Lyon. Des articles classiques traduits en portugais (G. Bateson : Pour une théorie de la schizophrénie ; Peter Laqueur : Thérapie multi-familiale, ainsi qu'un extrait de “Techniques de base en thérapie familiale”, l'article de Duhl et Kantor), mais aussi une place pour les articles étrangers (Andolfi, Ausloos, Caillé, Colas). La réponse au numéro I de Thérapie Familiale apparaît sous forme d'une polémique engagée avec Van Meerbeeck quant au problème de la rigueur épistémologique.*

*Associacao Portuguesa de Terapia Familiar e Comunitaria, Rua Tristao Vaz, 7-4° A – Lisboa – Portugal.*

*Revista de Psicoterapia y psicosomatica, Nueva epoca No I – juin-décembre 1980.*

*Saluons la naissance de ce confrère espagnol qui, comme Thérapie Familiale, a fait suite à la sortie de quelques bulletins, émanation d'un groupe de praticiens espagnols qui commençaient à se réunir en 1975 “à la veille d'un changement dans le pays”. La spécificité de la démarche de ce groupe espagnol tient cependant à son origine psychanalytique comme à son désir de tenir compte essentiellement de tous les apports psychothérapeutiques possibles pour l'amélioration des soins en psychiatrie publique. L'Institut d'Etudes Psychosomatiques et de Psychothérapies Médicales constitué en janvier 1976 tient à manifester ainsi son esprit d'ouverture et sa disposition à collaborer avec d'autres sociétés médicales. La couverture en forme de sommaire en témoigne : hypocondrie, thérapie de famille, psychanalyse et psychosomatique, psychothérapies brèves, groupes d'indication et formation en psychothérapie.*

*Nous souhaitons réussite et diffusion à ce confrère auquel participent d'ailleurs quelques-uns des animateurs d'ateliers des 4èmes Journées Internationales de Thérapie Familiale de Lyon.*

*Revista de Psicoterapia y Psicosomatica – Général Martinez Campos, 19 – Madrid 10 – Espagne.*

Y.C.

## *Annales*

*Le Centre de Formation et de Recherche de l'Éducation Surveillée de Vaucresson publie chaque année une revue dont le numéro spécial pour 1979 rend compte des 2èmes Journées Internationales d'Études Comparées sur la Délinquance Juvenile, consacrées au travail avec les familles de jeunes marginaux.*

*Il s'agit d'un ouvrage très dense de 600 pages rédigé par Denys Szabo (Montréal), Christian Debuyst (Louvain) et présenté par Jacques Selosse, Directeur du Centre de Vaucresson.*

*A la suite de deux exposés introductifs de L. Roussel sur la famille : "Attitudes et comportements nouveaux" et de H. Stierling : "Principes de la thérapie familiale avec les jeunes perturbés" sont rapportés les contenus des différentes interventions réparties en quatre ateliers :*

- 1 – l'approche historique et sociologique*
- 2 – approche différentielle et culturaliste*
- 3 – approche systémique et thérapie familiale*
- 4 – approche socio-juridique*

*Annales de Vaucresson – C.F.R.E.S. – 54, rue de Garches – 92429 Vaucresson.*

*Y.C.*

*Neuropsychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescence – Septembre 1980 – No 8 – "Le patient et le groupe familial".*

*Au sommaire :*

*– A propos de l'approche familiale dans les psychoses de l'enfant (S. Lebovici)*

*– La psychothérapie systémique de la famille, sa place en pédo-psychiatrie (O. Masson)*

*– Essai de rapprochement entre la théorie systémique et la théorie psychanalytique de groupe dans leur application à la thérapie familiale (Litovsky de Eigner)*

*– Une psychothérapie d'un enfant en présence de sa mère au cours d'une cure institutionnelle (Bréon et Mises)*

– *L'approche familiale après les gestes suicidaires des enfants (C. Flavigny)*

– *La famille peut-elle empêcher l'adolescent de se suicider ? (Snakkers et Col.)*

– *De la notion de famille dissociée à celle de couple pathologique (C. Kohler et G. Hibert)*

– *La guidance des parents et les tensions conjugales (J.Y. Hayez)*

– *Familial et familial : au carrefour d'une errance (J.A. Serrano)*

*Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence.*

Y.C.

## B. OUVRAGES REÇUS

SAND E.A. et F. BARO (éditeurs) :

*Facteurs psycho-sociaux et santé*

Editions de l'Université de Bruxelles, 1979.

*Dans ces 200 pages sont présentées les différentes interventions qui ont eu lieu au cours d'une semaine de travail d'un groupe de réflexion placé sous les auspices en particulier de l'Organisation Mondiale de la Santé.*

*Les travaux sont ordonnés autour de deux thèmes principaux : les problèmes psychologiques d'une part et d'autre part les aspects psycho-sociaux de la santé, de la protection sanitaire et du développement socio-économique. L'importance d'une telle approche est due au fait "qu'à trop miser sur la technologie et sur l'orientation "mécaniste" de la science médicale, la plupart des systèmes de santé mécontentent de plus en plus les populations desservies et l'on constate un rendement décroissant des investissements dans ce secteur. (N. Sartorius, p. 8).*

J.-J. Eisenring

## THEORIE DE LA COMMUNICATION ET THERAPIE FAMILIALE :

deux livres aux Editions du Seuil en mai 1981

*Les Editions du Seuil publient au mois de mai 1981 deux anthologies touchant à la théorie de la thérapie familiale.*

*Les travaux réalisés au Mental Reserach Institute entre 1965 et 1974 ont été réunis par Paul Watzlawick et John Weakland en un volume intitulé Sur l'Interaction (titre original : The Interactional View). En 1968, Don D. Jackson, fondateur du MRI, avait procédé à l'édition, en deux volumes, des premiers travaux du célèbre institut californien (Communication, Family and Marriage et Therapy, Communication and Change, Science and Behavior Books). En 1977, Watzlawick et Weakland, qui se font en quelque sorte les héritiers spirituels de Jackson, reprennent ce projet pour les années 1965-1974. Chaque texte est commenté et inséré dans un thème particulier, faisant ainsi apparaître la forêt parmi les arbres. On retrouve des textes de Jackson, Haley, Weakland et Watzlawick, mais aussi des travaux de l'ancienne équipe de Buenos-Aires (Sluzki, Tarnopolsky, Véron). Au total, un livre qui montre comment le MRI reste un des centres les plus créatifs du champ psychothérapique américain.*

*Les prémisses théoriques des chercheurs du MRI, très explicitement formulées dans Une Logique de la communication par Paul Watzlawick, Janet H. Beavin et Don D. Jackson (Le Seuil, 1972), ne sortent pas du "bleu du ciel", comme dit l'expression anglo-saxonne. Elles appartiennent à une filiation intellectuelle, que je retrace dans une seconde anthologie, également publiée au Seuil en mai 1981, intitulée La Nouvelle Communication.*

*A partir d'une longue présentation, d'un choix de huit textes et de quatre entretiens, j'ai entrepris de montrer comment un consensus de recherche s'est mis en place dans les années cinquante autour des concepts de communication, contexte, système, etc., parmi les membres d'un "collège invisible" composé de Gregory Bateson, Ray Birdwhistell, Edward T. Hall, Erving Goffman et quelques autres. Ces chercheurs travaillaient individuellement, sur des objets différents, mais se connaissaient personnellement bien et échangeaient souvent leurs idées. Ils ont formé au cours des années soixante une seconde génération, qui comprend des chercheurs comme Albert Scheflen ou Paul Watzlawick. Aujourd'hui, une troisième génération prend le relai, avec, par exemple,*

*Stuart Sigman et le "Groupe de recherches ethnographiques en communication" de l'Université de Pennsylvanie.*

*Pour ces trois générations de chercheurs, tant pour ceux installés à Palo Alto (MRI) que ceux établis à l'Université de Pennsylvanie, la communication n'est pas fondée sur l'intentionnalité. "On ne peut pas ne pas communiquer", disent les auteurs de Une Logique de la communication ; "il n'arrive jamais que rien n'arrive", répètent Birdwhistell et Goffman. Dès le moment où l'on accepte de partir du comportement des acteurs sociaux et non de leurs motifs supposés, dès le moment où l'on pose plutôt la question comment que la question pourquoi, dès le moment où l'on envisage le comportement social comme l'exécution, appropriée à un contexte particulier, d'un ensemble de règles et de "programmes", on parvient, disent les auteurs du Collège invisible, à débloquer la recherche sur la communication inter-personnelle. Les résultats de leur attitude se retrouvent notamment dans des entreprises comme la kinésique (l'étude du rapport entre communication et corps en mouvement), la proxémique (l'étude du rapport entre communication et espace interindividuel), la thérapie familiale systémique, dont la célèbre hypothèse du double bind de Bateson, Jackson, Haley et Weakland, ou encore la micro-sociologie d'Erving Goffman.*

*C'est donc à un très vaste parcours qu'est invité le lecteur de La Nouvelle Communication. Mais au terme du voyage, le lecteur ne lira sans doute plus les travaux du MRI de la même manière : une série de cercles concentriques ne sera installée autour d'eux. En ce sens, la meilleure façon de lire Sur l'Interaction et La Nouvelle Communication consiste à passer d'un livre à l'autre : les deux livres communiquent.*

Yves Winklin

(Yves Winklin est un jeune chercheur belge formé à l'Institut de Pennsylvanie par Ray Birdwhistell et Erving Goffman). Y.C.

## A propos de :

**Adolf HITLER, étude psychologique** par Helm Stierlin  
traduit de l'allemand par Jeanne Etoire, Paris, 1980, PUF,  
collection Perspectives Critiques, 240 pages

*Avec son Adolf Hitler, Helm Stierlin nous a donné le premier ouvrage de thérapie familiale appliquée, un genre qui n'est pas sans rappeler les essais de psychanalyse appliquée dont se montraient si friands les premiers psychanalystes (Freud à propos de Léonard ou Moïse, Abraham de Segantini).*

*Dans le premier chapitre, Stierlin expose et critique les hypothèses psychologiques ou psychanalytiques (Fromm, Binion) qui ont tenté de rendre compte de ce destin si funeste. Ensuite, il présente brièvement, mais très complètement, son modèle théorique des interactions au sein d'une famille, et notamment son concept, ici central, de délégation : le membre délégué d'une famille est celui qui est envoyé à l'extérieur, tout en étant chargé d'une mission, qu'il devra exécuter au profit quasi exclusif d'un des parents, celui qui a la position de domination sur l'enfant (selon Stierlin : la plus forte réalité parentale). Stierlin avance également une théorie des modes d'attachement et d'exclusion, à différents niveaux, qui correspondent aux différentes instances intrapsychiques postulées dans la deuxième topique freudienne.*

*Une fois ces jalons posés, Stierlin développe l'hypothèse d'un Adolf Hitler, délégué de sa mère, avec quatre missions principales : accepter les satisfactions régressives, renforcer sa mère dans le sentiment d'être une bonne mère (elle avait perdu en bas âge les trois enfants qui précédaient Adolf), lui procurer une vie glorieuse et excitante, la venger des humiliations qu'elle avait subies du père, buveur, colérique et violent. L'ensemble est minutieusement et agréablement (presque comme un roman psychologique) argumenté à partir du matériel d'archives, de travaux historiques ou biographiques.*

*Il éclaire ainsi la personnalité de Hitler, ses options idéologiques et politiques (espace vital et antisémitisme), son activité artistique (peinture, écriture, "mise en scène"). De plus, fidèle au modèle de l'interaction, ce n'est pas sans courage que Stierlin montre une certaine responsabilité de la victime consentante, ici le peuple allemand lui-même.*

*Cet ouvrage paraît intéressant, non seulement comme un exposé des idées du plus original des thérapeutes familiaux de langue allemande (il dirige actuellement un département de recherche en psychanalyse et thérapie familiale à l'université de Heidelberg) mais aussi parce que sans*



*exclure aucunement les explications oedipiennes, préoedipiennes, sociales, politiques, il situe et analyse une famille à l'exacte articulation du social et de l'individuel, là où elle est à la fois empreinte et modification.*

J.P. Roussaux

\* \* \*

**Courrier du lecteur . . . Courrier au lecteur . . . Courrier du lecteur . . . .**

On nous prie de préciser que Jacques Soucy, auteur de l'article "critères et processus de sélection des familles d'accueil : proposition d'un instrument de travail" est non seulement membre de l'équipe responsable de la formation à la thérapie familiale au Centre Lorient, en Bretagne, comme indiqué dans le No 1/3 mais également enseignant au département de psychologie de l'Université du Québec à Trois-Rivière, membre de l'Association des consultants conjugaux et familiaux du Québec.

# SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS



Revue thématique semestrielle : (avril et octobre) ■ La seule revue de sociologie de langue française à vocation internationale en Amérique (chaque article est résumé en *français*, en *anglais* et en *espagnol*) ■ Présente des visages nouveaux ou inconnus de ce phénomène particulier qu'est le Québec français en Amérique du Nord ■ Abonnement annuel : Canada \$12 (étudiants : \$8.50) / Pays étrangers \$14 ■ Institutions (Tous les pays) \$18 ■ Le numéro : \$7.50 ■

\* DÉJÀ PARUS : Phénomène urbain, 1972, \$3 ■ Problèmes sociaux en U.R.S.S., 1972, \$3 ■ Les systèmes d'enseignement, 1973, \$5 ■ Sémiologie et idéologie, 1973, \$5 ■ Femme / travail / syndicalisme, 1974, \$5 ■ Domination et sous-développement, 1974, \$5 ■ Science et structure sociale, 1975, \$5 ■ Travaux et recherches sur le Québec, 1975, \$5 ■ Pour une sociologie du cinéma, 1976, \$5 ■ La mobilité sociale : pour qui, pour quoi?, 1976, \$5 ■ La gestion de la santé, 1977, \$6 ■ Psychologie / Sociologie / Intervention, 1977, \$6 ■ Le développement des relations sociales chez l'enfant, 1978, \$6 ■ Changement social et rapports de classes, 1978, \$6 ■ Critique sociale et création culturelle, 1979, \$7.50 ■ Développement national et économie mondialisée, 1979, \$7.50 ■ Éducation, économie et politique, 1980, \$7.50 ■ Réflexions sur la sociologie (à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire du Département de sociologie), 1980, \$7.50 ■ etc.



À PARAÎTRE — Écologie sociale et mouvements écologiques, vol. XIII, n° 1, avril 1981, sous la direction de Jean-Guy Vaillancourt ■

**BON DE COMMANDE ET BULLETIN D'ABONNEMENT** — Tous nos abonnements annuels (1<sup>er</sup> janvier - 31 décembre) commencent avec le premier numéro de chaque volume.

- Ci-joint un chèque ou mandat (établi à l'ordre des Presses de l'Université de Montréal) de \$..... Veuillez m'expédier le(s) volume(s) souligné(s)\*.
- Je désire souscrire un abonnement à «*Sociologie et sociétés*» pour l'année .....

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_



**LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE MONTRÉAL**

C.P. 6128, succ. «A»  
Montréal, Qué. H3C 3J7  
2910, bd Édouard-Montpetit  
Montréal, Qué. H3T 1J7

Chez le même éditeur

**TECHNIQUES DE THÉRAPIE FAMILIALE**

R. Bélanger, L. Chagoya

160 p. \$12

Large éventail de techniques et à propos de chacune d'elles, des indications à la fois concises, nuancées et illustrées sur les «comment faire».

Disponibles en France : Librairie l'École (CLUF), 11, rue de Sèvres, 75006 Paris.

# Les Archives de psychologie

Périodique trimestriel

Prix de l'abonnement annuel

Abonnement collectif **Fr. 75.—**

Abonnement individuel **Fr. 50.—**

Prix spécial pour étudiants **Fr. 25.—**

(Suisse et étranger)

Éditions **Médecine et Hygiène**  
Case 229, 1211 Genève 4

## *CONDITIONS DE PUBLICATION*

1 — La revue "Thérapie Familiale" publie des contributions théoriques originales, des apports cliniques et pratiques, des débats sur les théories qui sous-tendent cette nouvelle approche : systèmes, communication, cybernétique ; des analyses, des bibliographies et des informations sur les associations de thérapie familiale, les centres et les possibilités de formation.

2 — Les articles sont publiés en français et doivent être accompagnés d'un résumé analytique de 10 à 20 lignes en français et en anglais. Le titre doit être également traduit en anglais.

3 — Les articles soumis pour publication doivent être écrits à la machine, à interligne double, recto seulement, à raison de 25 lignes par page. Ils n'excèdent en principe pas vingt pages.

La première page comporte le titre de l'article, les initiales des prénoms, les noms complets des auteurs et l'adresse du premier auteur. L'article est adressé en six exemplaires.

4 — Les articles soumis pour publication ne doivent pas être proposés parallèlement à d'autres revues.

5 — Le comité de rédaction décide de la publication et se réserve le droit de solliciter les modifications de forme qu'il juge nécessaire.

6 — Le premier auteur sera considéré comme responsable de la publication. Il assure la correction des épreuves. Les épreuves devront être retournées dans un délai d'une semaine au maximum. Le premier auteur recevra 30 tirés à part.

Les manuscrits soumis à la rédaction ne sont pas retournés à leur auteur.

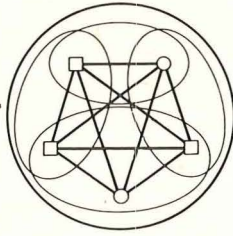
## *BIBLIOGRAPHIE*

Les références figureront en fin d'article, numérotées et dans l'ordre alphabétique des auteurs.

La référence d'un article doit comporter dans l'ordre suivant : nom de l'auteur et initiales des prénoms ; titre dans la langue (sauf si caractères non latins), titre de la revue non abrégé (la rédaction se réserve de l'abrégé selon la World list of scientific periodicals, Oxford) tome, première et dernière page, année.

La référence d'un livre doit compter dans l'ordre suivant : nom de l'auteur et initiales des prénoms ; titre dans la langue ; nom de l'éditeur, ville, année.

Pour les ouvrages publiés originellement en langue étrangère mais dont la traduction a paru en français, il serait préférable d'indiquer les références de l'édition francophone.



# **THERAPIE FAMILIALE** Vol. II – 1981 – No 1

## **SOMMAIRE**

### **ARTICLES ORIGINAUX**

<b>EDITORIAL : Gregory Bateson (1904-1980)</b> .....	1
<b>J.-C. BENOIT : "Vers une écologie de l'esprit"</b> .....	7
<b>M. SELVINI-PALAZZOLI : Contexte et métacontexte dans la psychothérapie de la famille</b> .....	19
<b>M. BOURGEOIS : Structures d'attention</b> .....	29
<b>Cl. BRODEUR : Quand la réalité dépasse la fiction</b> .....	39
<b>Y. COLAS, A.-M. COLAS et A. TARAQUOIS : Des interventions directives aux paradoxales</b> .....	57

## **SOMMAIRE**

### **ORIGINALS**

<b>EDITORIAL : Gregory Bateson (1904-1980)</b> .....	1
<b>J.-C. BENOIT : "Steps to an Ecology of Mind"</b> .....	7
<b>M. SELVINI-PALAZZOLI : Context and Metacontext in Family Psychotherapy</b> .....	19
<b>M. BOURGEOIS : Attention Structures</b> .....	29
<b>Cl. BRODEUR : When the Reality surpasses the Fiction</b> .....	39
<b>Y. COLAS, A.-M. COLAS and A. TARAQUOIS : From the directive to the paradoxal Interventions</b> .....	57